

*Pologne et Polonais
au temps de
Frédéric Chopin
et George Sand*

CATALOGUE D'EXPOSITION

Remerciements

Aux auteurs qui ont accepté d'apporter une contribution précieuse à ce catalogue :

Françoise Benkö

Sylvie Delaigue-Moins

Marc du Pouget

Michel Maupoix

Caroline Perry

Sophie Ruhlmann

Line Skorka

Julia A. Słupska

Aux personnes et aux institutions qui ont accepté de prêter des pièces de leurs collections

Bibliothèque polonaise de Paris

Danuta Dubois, directrice, Ewa Rutkowskij, Malgorzata Grabczewska et Magdalena Glodek,

Bibliothèque municipale Châteauroux

Dominique Potard, directrice

Musée de Châteauroux

Michèle Naturel, directrice, Jean-Yves Patte

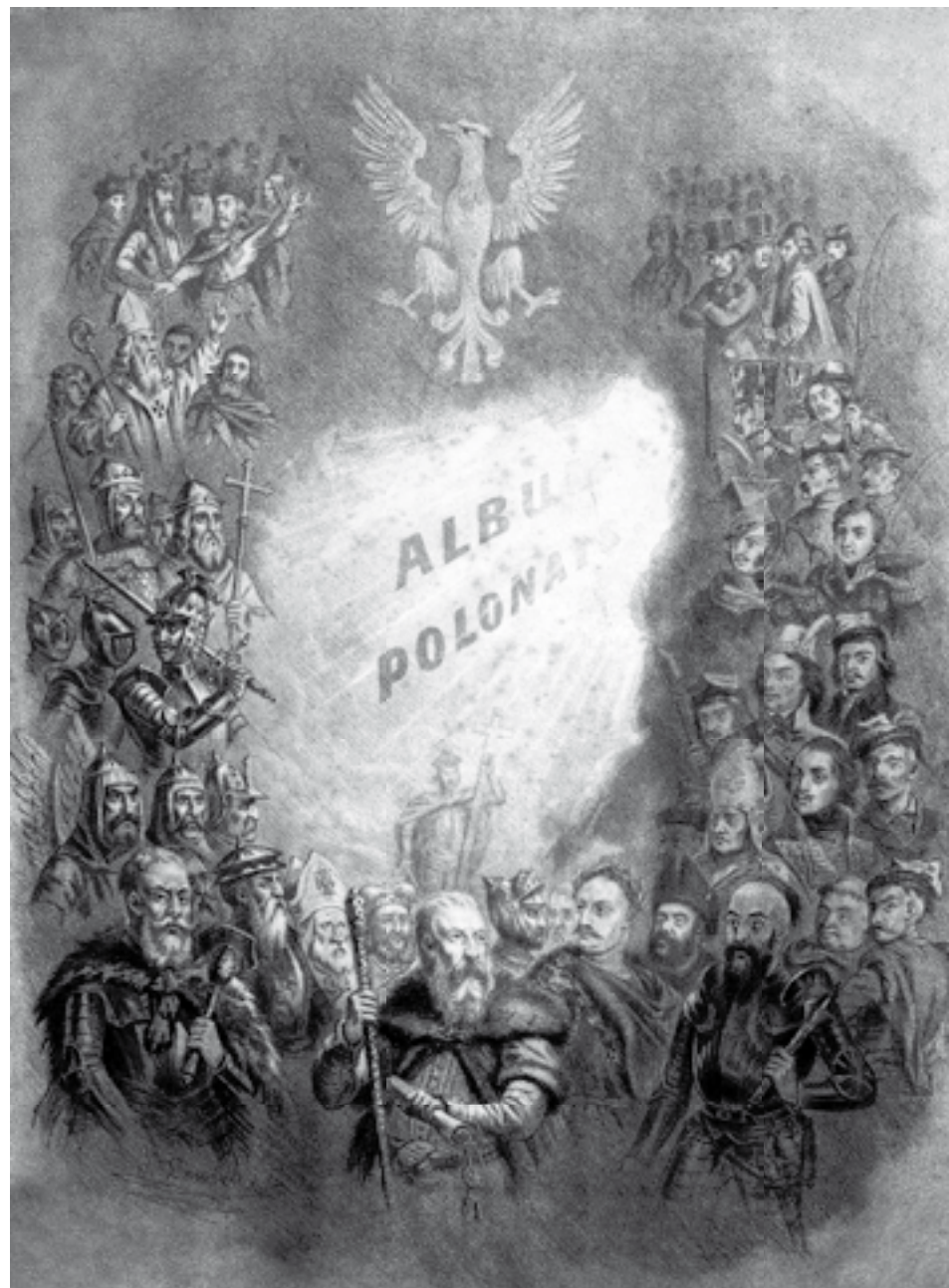
Musée Balzac, château de Saché

Julie Pellegrin, conservateur en chef, Isabelle Lamy

Famille du Pouget

Comtesse Stanislas Rey, château de Montrésor

Sophie Ruhlmann



Album polonais, frontispice, lithographie par Jan Lewicki (château de Montrésor)

Table des matières

<i>Mot du Président du Conseil Général</i> , Louis Pinton	5
<i>Introduction</i> , Marc du Pouget	7
<i>Quelques familles aristocratiques polonaises en France au XIX^e siècle</i> , Caroline Perry et Julia A. Słupska	11
<i>Regard sur la musique nationale et populaire de la Pologne, le patriotisme de Chopin et quelques musiciens polonais en exil</i> , Sophie Ruhlmann	17
<i>Frédéric Chopin, de la Pologne natale au Berry de George Sand</i> , Sylvie Delaigue-Moins	37
<i>Les catholiques libéraux et la Pologne : l'enthousiasme, le désespoir et l'espérance</i> , Marc du Pouget	45
<i>Victor Hugo et la Pologne</i> , Michel Maupoix	55
<i>Etre Polonais réfugié en Touraine au XIX^e siècle</i> , Line Skorka	63
<i>Les réfugiés Polonais sous l'œil du préfet de l'Indre</i> , Françoise Benkö	73
<i>Un jeune médecin français au secours de la Pologne en 1831</i> , Marc du Pouget	77



Le mot du Président

Louis PINTON, président du Conseil Général, sénateur de l'Indre

En organisant une exposition « Pologne et Polonais au temps de Chopin et de George Sand » à l'occasion du bicentenaire de la naissance du grand pianiste polonais, les Archives départementales de l'Indre restent fidèles à leur vocation d'étude et d'interprétation du patrimoine écrit qui leur est confié, même si le sujet étudié est apparemment plus éloigné de l'histoire du département de l'Indre. Apparemment seulement : en effet, à partir de 1832, l'arrivée de réfugiés aux noms imprononçables et au fort accent slave est venu perturber la vie tranquille des petites agglomérations berrichonnes qui ne connaissaient que des émigrés marchois ! La surveillance qu'exercèrent les services du préfet de l'Indre ou de l'Indre-et-Loire voisine, plus débonnaires que la police du tsar, permet d'évoquer dans sa diversité la vie quotidienne de ces Polonais, touchant une indemnité du gouvernement – statut privilégié accordé par le gouvernement de Louis-Philippe – essayant de s'insérer tant bien que mal. Le « cataclysme diplomatique » de l'intervention russe en Pologne a provoqué des élans de solidarité et conduisit les élites à s'interroger sur les rapports de la politique avec la morale et la religion : Lamennais, Montalembert et bien d'autres écrivains et penseurs sont durablement influencés par l'événement. Les publications sur le folklore polonais et les œuvres littéraires polonaises sont lues par un large public qui dépasse la diaspora soucieuse de garder le contact avec ses origines. Bref, plus d'un sujet pour revoir un pan d'histoire berrichonne, française, européenne...

Carte de la Pologne, d'après Forster, *Pologne*, Paris, 1840 (coll. part.)

Marc du POUGET, directeur des Archives départementales et du patrimoine historique de l'Indre

Du romantisme artistique au romantisme politique

La célébration du bicentenaire de la naissance de Frédéric Chopin est l'occasion de présenter au public une évocation de la Pologne et du peuple polonais, où le compositeur a vécu son enfance et son adolescence et formé son génie. Héros romantique, il s'est exilé pour se forger un nouveau destin et sortir du cadre conventionnel qui lui était assigné dans la société de son pays. « Le piano l'emporte sur l'orchestre autant que l'individu sur la masse », note André Gide. Mais un compatriote de Chopin, le poète Adam Mickiewicz, rapproche la destinée des individus du devenir collectif douloureux de la nation polonaise, et George Sand présente ainsi ce passage des Aïeux :

Mon âme est incarnée dans ma patrie ; j'ai englouti dans mon corps toute l'âme de ma patrie !... Moi, la patrie, ce n'est qu'un. Je m'appelle Million, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. Je regarde ma patrie infortunée comme un fils regarde son père livré au supplice de la roue ; je sens les tourments de toute une nation, comme la mère ressent dans son sein les souffrances de son enfant. Je souffre ! je délire !...

Car sous l'influence du philosophe allemand Johann Gottfried von Herder (1743-1803) s'est développé un romantisme politique, privilégiant l'idéal national, la communauté, la terre, sur la raison d'Etat et la diplomatie.

Toutes les nations de l'Europe sentent passer ce souffle de vitalité et de liberté qui met à mal le compromis établi en 1815 par le traité de Vienne et remet en cause les annexions des despotes éclairés du XVIII^e siècle. Les Polonais ne se résignaient pas à voir leur patrie – une vaste confédération de la Baltique à la Mer Noire, peuplée non seulement de Polonais et de Lituaniens, mais d'Ukrainiens, de Juifs et d'Allemands - rayée de la carte comme Etat indépendant après trois partages successifs (1772, 1793, 1795). En 1807, Napoléon, qui avait dans son armée un contingent polonais, avait érigé en duché de Varsovie une partie de la Pologne enlevée à la Prusse : il devint à partir de 1815, sous la souveraineté du tsar Alexandre I^{er}, avec une administration autonome et une constitution, un royaume uni à l'empire russe : le « royaume du Congrès » (défini par le Congrès de Vienne), forcément désolidarisé du reste d'un Empire autocratique. La Galicie restait à l'Autriche, la Posnanie à la Prusse, la Lituanie et l'Ukraine à la Russie.

La révolution polonaise

Les opposants à l'ordre établi les plus idéalistes étaient les « Philarètes » et les « Philomathes », associations patriotiques clandestines, la seconde comprenant des étudiants de l'université de Wilno (aujourd'hui Vilnius) en Lituanie, alors sous domination russe depuis le troisième partage de la Pologne (1795) : l'exil punit les plus remarquables comme l'étudiant et poète



Adam Mickiewicz et le professeur et historien Joachim Lelewel. Les sociétés secrètes avaient été en contact avec les « décabristes », ces comploteurs russes eux aussi idéalistes, impitoyablement réprimés par le tsar Nicolas Ier au début de son règne en décembre 1825. La raison d'Etat, comme le sentiment unanime de l'appareil gouvernemental russe, commandaient de mettre fin à des menées qui compromettaient la cohésion de l'Empire, même si le tsar avait tenu à son avènement les promesses de son frère Alexandre comme roi constitutionnel de la Pologne. Il avait laissé à Varsovie son frère aîné Constantin, qui avait épousé une Polonaise et renoncé au trône : c'est ce prince maladroit et brutal qui fut chassé par la révolution du 29 novembre 1830.

Déjà très indisposé par les révolutions de France et de Belgique - il avait songé à intervenir militairement contre elles - Nicolas Ier ne pouvait accepter aucune des revendications polonaises. L'armée russe, commandée par le général Diebitch, puis par le général Paskiewitch, envahit la Pologne : après de sanglants combats, ce dernier rentra dans Varsovie le 8 septembre 1831, tandis qu'une partie des forces polonaises était désarmée en territoire autrichien ou prussien. Sûr de son bon droit, le tsar abolit la Diète, l'armée et l'administration polonaises. L'état de siège est proclamé à Varsovie. Malgré un Statut organique qui affirme la liberté de conscience, les droits de l'Église catholique et l'inviolabilité des personnes et des propriétés, confiscations et déportations se succèdent.

La France est intervenue diplomatiquement en faveur de la Pologne : « le maintien de la tranquillité générale dépendrait en grande partie de la marche que le gouvernement russe suivrait à l'égard de la Pologne »,

écrit Louis-Philippe¹. Protestation platonique qui irrite le tsar et qui n'empêche pas l'opinion libérale de stigmatiser l'abandon d'une nation-sœur.

Les conséquences d'un cataclysme diplomatique

Certes, c'était une folie romantique que de vouloir contrecarrer la Prusse, l'Autriche et surtout la Russie, qui avaient bâti une partie de leur puissance sur un partage inique ! Après son échec, Charles de Montalembert prendra la défense de cette cause éminemment morale et impolitique : « N'entendons-nous pas chaque jour des voix qui reprochent à la Pologne son insurrection, et qui lui pardonnent à peine son martyre, parce que l'une a été intempestive et l'autre sans résultats ? Comme s'il fallait demander aux résultats la justification de tout ce qu'il y a de vital et de pur dans le cœur d'une nation ; comme s'il y avait un temps spécial pour le triomphe du sentiment éternel de la justice opprimée ! » (*Livre des pèlerins polonais*). Mais la répression brutale, la politique de russification et de conversion à l'orthodoxie pour venir à bout de l'identité polonaise est pour la Russie et pour l'Europe un cataclysme diplomatique. Beaucoup de rescapés de l'armée polonaise ont émigré en France ou en Angleterre : la « grande Émigration » répand partout en Europe la russophobie qui domine dans l'opinion libérale. Nicolas Ier peut flétrir cette diaspora ennemie de l'ordre, « cette tourbe de Polonais qui errent en Europe, sans patrie, et recherchent par tous les moyens de nuire à la Russie par leurs intrigues »². Arc-bouté sur son autorité, le « gendarme de l'Europe » combat partout la révolution et la liberté : « Au milieu de tous ces troubles qui agitent l'Europe, et de toutes

ces doctrines qui ébranlent l'édifice social, il n'y a que la Russie qui reste forte et intacte », déclarera-t-il à la municipalité de Varsovie en 1835³. Le tsar orientait ainsi durablement sa dynastie et son pays vers un régime autocratique et policier.

Pologne et littérature française

Si les convulsions de l'Europe centrale ne favorisaient pas la tranquillité internationale, elles contribuèrent en tout cas à introduire la culture et le patrimoine polonais en Europe occidentale. Les publications de valeur fleurissent : *Pologne* de Charles Forster, travaux historiques de Léonard Chodźko, de Joachim Lelewel et bien d'autres. *Le livre des pèlerins polonais* de Mickiewicz a un grand retentissement en France. La littérature française s'enrichit : il n'est guère de poète ou de romancier français du XIX^e siècle qui n'évoque la Pologne dans la littérature militante, poétique ou romanesque⁴. Pour les défenseurs de la Pologne, ce pays martyr est un poste avancé de l'Église (Montalembert, Lacordaire) ou du peuple républicain (Michelet, Hugo). De poignantes allégories bibliques comparent la Pologne souffrante au Christ du Golgotha ou au corps dans l'attente de la résurrection (Hugo, Lamennais). Et dans un registre plus populaire, la *Varsoviennne* de Casimir Delavigne, chantée dans les rues de Paris, puis traduite en polonais, exalte l'héroïsme des défenseurs de la patrie.

La Pologne rentre aussi dans le roman avec Balzac, correspondant de « L'Étrangère », Eve Hanska née comtesse Rzewuska. *La Fausse Maîtresse*, *La Cousine Bette* et *Lenvers de l'histoire contemporaine* contiennent des descriptions d'émigrés polonais. Le grand romancier,

soucieux de pouvoir entrer en Russie et partisan par principe de l'autorité forte et de la grande propriété, renvoie dos à dos le tsar et les insurgés : « la Russie et la Pologne avaient également raison, l'une de vouloir l'unité de son empire, l'autre de vouloir redevenir libre »⁵. En société, ses éloges outranciers de l'absolutisme, destinés aux espions de l'ambassade russe, n'étaient pas sincères, comme le pense George Sand⁶.

Par la grandeur tragique de son sort, manifestée par les émigrés, par ceux qui restaient « sous la férule prussienne, sous le bâton autrichien, sous le knout moscovite » ou par les insurgés (des mouvements insurrectionnels eurent encore lieu en 1846, 1848 et 1863), la Pologne personnifiait en France et ailleurs l'élan vers l'indépendance, l'aspiration à la justice, la cause de la liberté européenne dont rêvèrent les penseurs du XIX^e siècle sans jamais en voir la réalisation.

¹ Constantin de Grunwald, *La vie de Nicolas Ier*, Paris, 1946, p. 131.

² *Ibid.*, p. 229.

³ J.-B. Gluchowski, *La Pologne dans ses anciennes limites et l'Empire des Russies en 1836*, Paris, 1836, p. 435.

⁴ On en trouvera de nombreux exemples dans W.-M. Malinowski et J. Styczynski, *La Pologne et les Polonais dans la littérature française (XIV^e-XIX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2008.

⁵ *La Fausse Maîtresse*, cité dans W.-M. Malinowski et J. Styczynski, op. cit. p. 367.

⁶ *Mon cher George, Balzac et Sand, Histoire d'une amitié*, Gallimard et Conseil général d'Indre-et-Loire, 2010, p. 16-17



Prince Adam Czartoryski, d'après L. Blanc, *Histoire de dix ans*, Paris, 1879 (Arch. dép. Indre)

Quelques familles aristocratiques polonaises en France au XIX^e siècle

par Caroline PERRY et Julia A. SŁUPSKA

Si l'on dit communément que les liens de la Pologne et de la France ont toujours été serrés, l'histoire au XIX^{ème} siècle illustre l'amitié séculaire des deux peuples.

La Pologne a connu à partir de la moitié du XVIII^{ème} des bouleversements politiques majeurs et elle a vu ses frontières redécoupées par ses voisins autrichiens, prussiens et russes. Différentes tentatives de rébellion du peuple polonais furent violemment réprimées par les occupants. Suites à ces insurrections manquées plusieurs vagues d'émigration se succédèrent.

La dureté des occupants à l'égard des insoumis ayant soif de liberté, décourageait les plus patriotes. Risquant les plus sévères représailles, après Frédéric Chopin qui partit peu avant l'insurrection échouée de novembre 1830, une grande partie de *l'intelligentsia polonaise*, qui y avait pris part, fuit la Pologne et gagna la France.

« La Grande Emigration, à elle seule, représente un chapitre important de l'histoire de l'émigration polonaise en France. C'est l'émigration politique qui fait suite à la défaite de l'insurrection de Novembre. Elle doit son nom non seulement au nombre élevé d'exilés (huit à neuf mille), mais surtout au rôle politique et culturel important qu'elle a joué dans l'histoire de la Pologne. Elle est composée en majorité d'officiers et d'insurgés civils pour la plupart d'origine noble. La plus grande partie des réfugiés (cinq mille) s'installent en France principalement en province en raison de la limitation imposée par les autorités françaises à l'installation à Paris¹. »

¹ *Les Polonais en France*, Janine Ponty, p.10

Coupe en vermeil offerte par Adam Mickiewicz à ses amis de Moscou et donnée par sa veuve à Xavier Branicki (château de Montrésor)





Portrait de Mieczysław Potocki (château de Montrésor)

« La Grande Emigration » c'est ainsi que l'on nomma l'exil en France de nombreux intellectuels, artistes, militaires et aristocrates polonais.

La plupart des Polonais de la « Grande Emigration » qui avaient fui leur patrie tombée aux mains des Russes, demeuraient à Paris. Nombreux furent ceux qui se retrouvèrent sans ressources. Quelques-uns toutefois parvinrent à sortir des capitaux du fantôme de la Pologne occupée.

C'est ainsi que le comte Mieczysław Potocki fit tardivement, en 1867, l'acquisition du « palais Potocki » avenue de Friedland et actuelle Chambre de Commerce

et d'industrie de Paris. Il fut marié à Delfina Komar 1817-1877. Après leur séparation elle s'installa à Paris. Elle sera l'élève et l'amie de Chopin et célèbre pour sa beauté, ses talents artistiques et sa voix. Elle fut l'égérie du peintre Paul Delaroche et surtout du comte Zygmunt Krasinski. Ce dernier lui dédia de nombreux poèmes et lui adressa 5000 lettres. Elle était l'amie de Chopin, de Flahaut, du comte de Montfort, du duc d'Orléans et de Cyprian Norwid. Son personnage est entré dans la légende du romantisme polonais.

L'héritier du palais avenue Friedland sera le comte Nicolas Potocki, fils de Mieczysław et de sa seconde épouse Emilia Swiejkowska. Très fortuné, il fit agrandir le palais à Paris et acquit une propriété à Rambouillet ou il installa sa magnifique écurie de chevaux d'attelage.

Trente ans plus tôt, le prince Adam-Georges Czartoryski, réfugié en France depuis 1833, s'était installé à l'hôtel Lambert sur l'île-Saint-Louis.

« Lorsque le prince Adam-Georges [Adam Jerzy] Czartoryski s'installe en 1843 à l'hôtel Lambert et qu'il en fait le centre de la vie diplomatique, sociale et mondaine de l'Emigration polonaise, il y a dix ans que l'insurrection polonaise de 1830-1831 a été écrasée par les armées du tsar Nicolas 1^{er} avec l'approbation de l'Autriche et de la Prusse. Le Royaume de Pologne sous la couronne russe, créé par le Congrès de Vienne en 1815 n'est plus. Une fois encore, et pour longtemps, la nation polonaise n'a plus d'existence politique en Europe². »

La demeure du prince Adam devint le théâtre de nombreux débats d'idées et une véritable cour s'y établit. *L'intelligentsia* polonaise y fut reçue, les liens se tissaient entre les Polonais en exil. Le cœur du pays continuait de battre depuis Paris alors même que ses frontières étaient bafouées et sa terre occupée.

Foyer d'un véritable rayonnement culturel polonais et français, l'hôtel Lambert vit défiler dans ses salons George Sand, Frédéric Chopin, le poète polonais Adam Mickiewicz, Eugène Delacroix, Alphonse de Lamartine, Honoré de Balzac ou Hector Berlioz, et devint le plus grand centre politique, culturel et social polonais hors de Pologne au XIX^{ème} siècle.

La nièce d'Adam, Marcelina Czartoryska est considérée comme la meilleure élève de Chopin ayant transmis la tradition de son maître.

À Paris les grandes familles polonaises se connaissaient et les liens étaient étroits tout en gardant un fort esprit patriote. Elles se fondaient dans la vie parisienne et les salons leurs étaient ouverts ainsi qu'aux intellectuels polonais. Les familles aristocratiques de la « Grande Emigration » se retrouvaient en quelques lieux comme à l'Église polonaise, ou lors de somptueux bals donnés par le prince Adam dans sa demeure de l'île Saint-Louis. L'hôtel Lambert fut également le lieu de rendez-vous des monarchistes qui surnommaient leur hôte « *rex de facto* » (roi de fait) et voyaient en lui l'héritier légitime du trône polonais.

Cependant tous les Polonais en exil n'étaient pas monarchistes. Le comte Xavier Branicki, par exemple, s'entendait avec le prince Adam sans partager avec lui les mêmes opinions politiques. Alors que les Czartoryski étaient très proches des Bourbons et s'alliaient à eux par plusieurs mariages, les Branicki côtoyaient les Bonaparte et se rendaient aux bals du prince Louis-Napoléon aux Tuileries. On dit même que ce dernier demanda sa main à Catherine Branicka la propre sœur de Xavier. Mais leur mère Rose se serait opposée au mariage car la jeune femme était déjà promise au comte Adam Potocki.

Xavier Branicki avait précipitamment quitté la Pologne laissant derrière lui la majeure partie de ses biens. Il refit fortune et s'ancra profondément dans la vie politique et sociale française et fut un des rares de sa patrie à être naturalisé français.

Homme à la pensée issue de la révolution des Lumières, il vivait en profond décalage avec son époque.

Comme le prince Adam, il avait fui la Pologne pour la France dans les années trente. Il possédait des maisons à Paris où il s'établit avec sa mère, ses sœurs et ses frères. Bien qu'il se fondît dans la société française de la première moitié du XIX^{ème} siècle - et en particulier grâce à sa proximité avec les Bonaparte - il restait profondément attaché à ses racines polonaises et exerça une grande activité de mécène auprès des intellectuels et artistes de son pays en exil, comme lui. Ainsi fut-il proche du poète Adam Mickiewicz, mais également de Cyprian Norwid ou de Zygmunt Krasinski.

« Ami de Mickiewicz, même après l'échec de la légion levée par ce dernier, il l'a toujours encouragé et à la mort de Mickiewicz, ce fut lui encore qui donna de l'argent à la veuve du poète pour élever ses enfants. Une coupe, qui se trouve jointe au trésor conservé à Montrésor, offerte à Mickiewicz par ses amis de Moscou, a été donné par la veuve de Mickiewicz à Xavier, en reconnaissance de tous ses bienfaits. Il a également soutenu Cyprian Norwid [...] et tous les artistes polonais dont il faisait connaissance³. »



² « La présence de la Pologne » Jean et Anna Mesnet in *L'île Saint-Louis*, Etudes réunies par Béatrice de Andia et Nicolas Courtin.

³ Line Skorka, « Un magnat polonais en Touraine Xavier Branicki (1816-1879) » dans *le Bulletin trimestriel de la Société archéologique de Touraine*, XXXIX, 1980, p. 555-569.

Frédéric Chopin donnait des leçons à Catherine, sœur de Xavier et dédia une valse à son élève : l'*Opus 64*. Par son mariage avec Adam Potocki, la jeune femme regagna la Pologne. Elle demanda à Chopin de lui choisir un piano à Paris et de lui faire envoyer à Cracovie. Le piano *-Pleyel-sy* trouve toujours au musée de l'Université Jagellon.

Le château de Montrésor fut acheté l'année de la mort de Chopin (1849) à l'instigation de Rose Branicka, la mère de Xavier, qui voulait éloigner son fils du tumulte de la capitale parisienne. L'aristocrate polonais eut à choisir entre le château d'Argy (Indre) et celui de Montrésor. Il choisit la Touraine et rénova entièrement sa nouvelle demeure qu'il meubla richement, privilégiant un mobilier français et des tableaux de la Renaissance italienne. Il arrangea les intérieurs avec beaucoup d'objets et de souvenirs de Pologne comme en témoigne encore aujourd'hui la collection du château.



Château de Montrésor (Indre-et-Loire)

Montrésor fut, grâce à Xavier, une terre d'accueil pour les Polonais en exil. On retrouve ainsi de nombreuses tombes d'anciens officiers au cimetière du village. Xavier Branicki employait ces émigrés issus de l'insurrection de Novembre 1830.

D'autre part Xavier s'investit beaucoup dans le développement du village. Il versa de nombreux fonds, sauva la collégiale Saint Jean-Baptiste de la ruine, créa deux écoles, et fit restaurer certaines parties de la commune. Après sa naturalisation, il fut élu maire de Montrésor.

Comme bon nombre de ses compatriotes contemporains, Xavier Branicki avait choisi de s'établir en France après la défaite de la révolte de Novembre 1830. Mais s'il adopta entièrement la nation de la révolution des Lumières, il n'oublia jamais sa Pologne maternelle. Homme d'une grande modernité, « Européen » avant l'heure, Xavier Branicki marqua son époque et l'Histoire de ses deux patries.

Caroline Perry

Œsawery Branicki (1816–1879) : un émigré polonais dans la politique et la finance

Aristocrate polonais émigré en France, Xavier Branicki eut de nombreuses activités politiques et financières en relation étroite avec ses compatriotes exilés en France. Cette analyse vise à montrer l'ensemble des activités de cet aristocrate sur un fond plus vaste de la vie de l'émigration polonaise dans la première moitié du XIX^e siècle.

Xavier Branicki, dont la famille était liée à la cour de Saint-Pétersbourg, commença une carrière dans l'armée russe. Il se lia d'amitié pendant ce temps avec de nombreux Russes, parmi lesquels Mikhaïl Lermontov, Piotr Valouïev

ou Ivan Gagarine. Il devint même membre de la société secrète russe nommée « le cercle des seize ».

Après la mort de son père et sa nomination comme aide de camp du tsar (1843), Branicki profita de sa maladie pour voyager à l'étranger et, par la suite, démissionner de l'armée du tsar et sortir sa part d'héritage de l'empire russe. Il voyagea d'abord en Europe et, en 1848, il s'engagea dans les événements du « printemps des peuples ». Cela lui valut rapidement, en raison de son soutien à la légion polonaise de Mickiewicz à Rome, une invitation pressante de l'ambassade russe à retourner en Pologne, le refus entraînant la confiscation de ses biens. Branicki avait déjà pourvu à son existence en Occident. À cause de l'aide reçue par ses frères et sa mère à cet effet, il ressentait sa dette envers sa famille et se considérait comme un simple dépositaire de sa fortune.

Doté de bases financières solides, Branicki commença à investir. L'acquisition de la propriété de Montrésor fut un moyen de resserrer ses liens avec la France. La nouvelle demeure de Branicki fut soigneusement rénovée, la ferme fut modernisée et la ville gagna un donateur riche et généreux. Montrésor devint une demeure splendide de campagne visitée par de nombreux hôtes. Ce fut vraisemblablement la plus vaste propriété polonaise en France. Dans les années suivantes, Branicki acheta aussi des immeubles à Paris, parmi lesquels ses demeures familiales et personnelles ainsi qu'un immeuble permettant de toucher un profit des appartements loués.

À côté de ses investissements, Branicki s'efforça de s'engager personnellement dans des entreprises variées : le Crédit Foncier de France fut son plus grand succès. La création d'une institution de crédit agricole fut une des premières réussites de Louis-Napoléon après son coup d'Etat. Branicki s'engagea dans la création du Crédit

Foncier avec un économiste éminent, Louis Wolowski. Sa participation dans la création de cette société s'avéra fort profitable pour Xavier Branicki, tout en lui permettant d'obtenir la citoyenneté française selon la procédure exceptionnelle.

Branicki investit des fonds considérables dans la société naissante, et participa lui-même à son fonctionnement comme membre, puis comme vice-président du conseil d'administration. Plus tard, avec des financiers français il s'engagea dans la création d'entreprises variées, comme la Compagnie des chemins de fer algériens.



Ex-libris avec armoiries de Xavier Branicki

Propriétaire d'une grande fortune, il en utilisa une grande partie pour soutenir de nombreuses activités polonaises au travers d'organisations et d'individus. Il acheta souvent des œuvres d'art liées à l'histoire de la Pologne ou créées par des artistes polonais.

Ses convictions politiques le rapprochaient du groupe des démocrates polonais modérés, mais il n'y adhéra jamais d'une façon formelle, car il tâchait de se maintenir en dehors des divisions politiques polonaises. Néanmoins, il s'efforçait de participer à tous les événements importants : pendant la période du « printemps des peuples », il finança simultanément l'activité de Ladislas Zamoyski, la légion de Mickiewicz et un journal intitulé *Trybuna Ludów* (« La Tribune des Peuples ») ; pendant la guerre de Crimée (1853-1856), il soutint la constitution d'une légion polonaise en Turquie ; pendant l'insurrection de janvier 1863, il finança les insurgés et participa au Comité de secours pour la Pologne, et plus tard au *Komitet Narodowy Polski* (Comité National Polonais) : il se prépara alors à se rendre en Lituanie avec un régiment français qu'il équipa. De même pendant la guerre franco-prussienne de 1870, Branicki proposa la création d'une légion polonaise et finança les Polonais qui servaient dans la garde nationale.

Branicki considérait très sérieusement sa citoyenneté française. Tout comme Adam Mickiewicz, Branicki croyait dans la mission de la France libératrice des Italiens, Hongrois et Polonais. Ce ne fut donc pas un hasard s'il choisit la France pour sa nouvelle patrie : Nicolas I^{er} lui-même avait discerné en lui « la jeune France greffée sur la vieille Pologne ». Proche de ses opinions, le prince Jérôme Napoleon, cousin et successeur désigné de l'Empereur jusqu'en 1856, fut un ami personnel et politique de Branicki.

Il soutenait la cause polonaise, et était un ami de nombreux Polonais. Avec Branicki, ils étaient proches des idées d'un « bonapartisme démocratique », que Branicki continua à professer même après la chute du Second Empire.

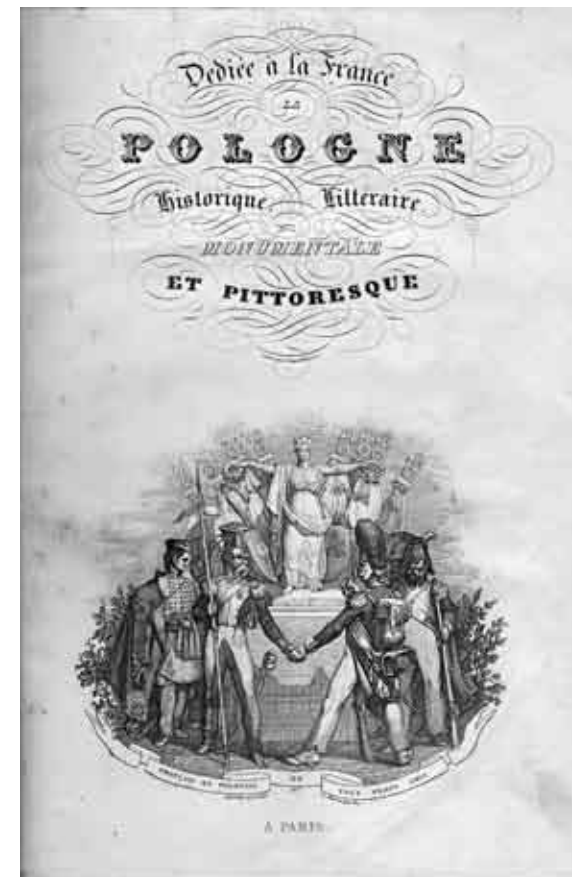
La proclamation de la III^e République diminua les chances de succès des activités de l'émigration, son rôle semblait achevé et de nombreux immigrés partirent pour la Pologne. En tant que citoyen français, Branicki resta dans sa patrie adoptive et s'engagea dans la vie politique. Peu après la guerre contre la Prusse, il proposa, dans deux brochures, de financer la contribution de guerre due à l'Allemagne par un impôt extraordinaire sur le capital⁴. Il y faisait référence à la situation politique actuelle en déclarant ses convictions « césariennes ». En 1876, avec le soutien des bonapartistes, Branicki fut candidat aux élections du Sénat. En bonapartiste conséquent, il proposait des changements à la constitution de 1875, dans *La politique du passé et la politique de l'avenir : Esquisse d'une constitution*.⁵

Dans les livres que Branicki publia vers la fin de sa vie : *Narodowości słowiańskie* (« Les nationalités slaves ») et les introductions à deux traductions d'hébreu, on lit toujours les mêmes pensées qui déterminèrent son attitude antérieure : le respect pour la liberté et droits de l'individu, l'hostilité envers l'absolutisme tsariste et ultramontain.⁶

Julia A. Słupska, *Ksawery Branicki (1816-1879)*
Emigracja : polityka i finanse,
traduction Mateusz Wilk revue par l'éditeur

Regard sur la musique nationale et populaire de la Pologne, le patriotisme de Chopin et quelques musiciens polonais en exil

par Sophie RUHLMANN



Frontispice de la *Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque* de Léonard Chodźko (coll. part.)

Jeszcze Polska nieumarta, - La Pologne n'est pas encore morte,
Kiedy my żyjemy. - Tant que nous vivons.
Co nam obca moc wydarła, - Ce que l'étranger nous a pris de force,
Szablą odbijemy. - Nous le reprendrons par le sabre.
Marsz, marsz, Dąbrowski - Marche, marche, Dąbrowski [...]¹

D'abord créé sous le titre de *Chant des Légions polonaises en Italie* (*Pieśń Legionów Polskich we Włoszech*), le futur hymne de la Pologne fut entonné la première fois en juillet 1797 à Reggio nell'Emilia en l'honneur du général Dąbrowski et de ses légions, qui combattaient l'Autriche aux côtés de Bonaparte et de l'Armée d'Italie. Le poème avait été écrit les jours précédents par le général Józef Wybicki², et adapté sur la mélodie d'une mazurka traditionnelle. Le chant guerrier conquiert aussitôt les légions. Puis, la propagation de sa popularité se répandit comme une traînée de poudre dans toute la Pologne, particulièrement en 1806, au moment de l'entrée triomphale des légions et de la Grande Armée sur le sol asservi. Chant de guerre, il devint chant patriotique. La force entraînant des paroles atteignit la conscience nationale des soldats comme du peuple. Le chant se transforma en un puissant symbole de combat et d'espoir pour la libération de la patrie occupée et foulée aux pieds par les nations voisines, « symbole mystérieux d'une existence indestructible³ ».

⁴ *Libération de la France par un impôt sur le capital et l'impôt sur le capital libérateur de la contribution de guerre. Moyens pratiques de l'appliquer*, Paris 1871.

⁵ Paris, Dentu, 1876

⁶ Courant des partisans d'un pouvoir pontifical fort dans l'Eglise catholique et en Italie (« outre-monts »).

¹ Ici le début du texte original de Wybicki, qui devait très vite être modifié, notamment le premier vers devenant : *Jeszcze Polska nie zginęła* [La Pologne n'a pas encore péri].

² Józef Rufin Wybicki (1747-1822), homme politique, avocat, poète, co-fondateur de la Constitution du 3 mai 1791, organisateur des légions de Jan Henryk Dąbrowski (1755-1818), conseiller militaire du Conseil provisoire du duché de Mazovie lors de l'insurrection de Kościuszko.

Il avait fallu à la Russie, la Prusse et l'Autriche les trois partages de 1772, 1793 et 1795 pour démembrer et réduire à néant l'ancienne République des Deux Nations de Pologne et de Lituanie, la *Rzeczpospolita Obojga Narodów*, qui possédait une grande partie de l'Ukraine. À chaque partage, la nation avait été prise de sursauts dans les institutions politiques, l'économie, l'éducation, la culture. De nouvelles générations de Polonais imprégnés des idées des Lumières avaient réagi : en 1791, avec la *Constitution du 3 mai* (deuxième au monde après celle des Etats-Unis) que la guerre de 1792 contre la Russie sous le commandement de Józef Poniatowski avait tenté en vain de protéger ; en 1794, par l'insurrection de Kościuszko ; enfin, après le troisième partage qui avait rayé la Pologne de la carte européenne, avec la création et l'engagement des légions polonaises de Dąbrowski auprès de la France révolutionnaire, puis napoléonienne. « Pour notre liberté et la vôtre » avait été le mot d'ordre des Polonais qui espéraient parvenir au rétablissement d'un État polonais en participant au vaste mouvement de libération des peuples opprimés. La paix de Tilsit en 1807, après la victoire de Napoléon sur la Prusse et la Russie, n'aboutit qu'à la création du petit duché de Varsovie, qui s'accrut de la Galicie et de Cracovie après la guerre de 1809 contre l'Autriche. L'espérance s'évanouit lors de la chute de l'Empire. Les officiers et les soldats polonais, fidèles à Napoléon, allèrent au sacrifice dans la tragédie des dernières campagnes. De tels événements enflammèrent l'ardeur patriotique. Ainsi, la mort héroïque du maréchal prince Poniatowski près de Leipzig en 1813 fut immédiatement « élevée au rang d'un mythe national »⁴. Pour illustrer la translation des cendres du prince au Wawel à Cracovie les 22 et 23 juillet 1817, Julian Ursyn Niemcewicz écrivait son dernier poème historique, *Les Funérailles du prince*

Józef Poniatowski [Pogrzeb księcia Józefa Poniatowskiego], qui était mis en musique par Franciszek Lessel, élève de Haydn et l'un des meilleurs compositeurs polonais avant Chopin.

Le Congrès de Vienne amputait finalement le territoire *a minima* du duché, de Poznań et de Cracovie, pour établir un royaume de Pologne, appelé aussi royaume du Congrès, centré autour de Varsovie, Łódź, Radom, Lublin, avec une enclave au Nord vers la Lituanie, royaume rattaché à la Russie sous l'autorité d'Alexandre I^{er} et gouverné par son frère, le grand-duc Constantin. La libéralité du tsar offrit au cours d'une décennie une indépendance, certes sous contrôle, mais propice à un essor économique et culturel, à l'affirmation de l'identité nationale. Ces conditions favorables, si restreintes dans le temps, furent de la plus grande importance pour l'éducation et le développement de Frédéric Chopin et de toute sa génération.

« Notre musique populaire est le miroir fidèle de l'existence morale de la nation polonaise. Les airs nationaux qui consacrent les époques glorieuses de l'histoire portent tous l'empreinte du passé, tempéré par les exigences du temps.⁵ » Les étapes-clés historiques, les héros de la nation (Poniatowski, Kościuszko, Dąbrowski...), leur destin tragique, leurs hauts-faits étaient aussitôt glorifiés dans des pièces musicales qui devenaient le patrimoine du peuple polonais. Chantées ou purement instrumentales, ces pièces historiques, guerrières et politiques étaient composées dans les genres musicaux emblématiques de la polonaise ou de la mazurka, mais aussi de la marche funèbre ou héroïque : la *Polonaise du 3 mai*, la *Polonaise de Kościuszko*, la *Polonaise, les Adieux à la Patrie (Pożegnanie Ojczyzny)*, du célèbre compositeur Michał Kleofas Ogiński ; versus mazurka : la *Mazurka de Dąbrowski* ; et

enfin la *Marche favorite du Prince Poniatowski*.

À partir de ces pièces fondatrices, se développa aux premières heures du royaume du Congrès jusqu'à la mort d'Alexandre I^{er}, dans ce climat de patriotisme exacerbé, une production foisonnante de musique caractéristique instrumentale : la fantaisie nationale sur des sujets historiques. En 1818, était ainsi publiée à Varsovie la *Grande fantaisie lugubre au Souvenir de trois héros Prince Poniatowski, Kościuszko et Dąbrowski composée et dédiée à la Nation Polonaise*, composée par Václav Vilém Würfel, dans laquelle on pouvait reconnaître les airs

nationaux désormais familiers de la *Marche favorite du Prince Poniatowski*, de la *Polonaise de Kościuszko* et de la *Mazurka de Dąbrowski*. On s'accorde maintenant pour reconnaître à Würfel un rôle très important auprès de Chopin à Varsovie dans les années 1815-24. Il est établi qu'il lui enseigna en privé l'orgue, la basse chiffrée et l'improvisation, l'initia à la musique contemporaine de piano dans le nouveau *style brillant*, et, en tant que pianiste professionnel accompli, le conseilla sur la technique pianistique virtuose⁶. Une pièce comme la *Grande fantaisie* de Würfel eut dès lors un impact formateur sur le jeune Chopin. On en trouve les effets dans sa conception de ce genre dès sa *Fantaisie sur des*



Airs Polonais op. 13 jusqu'aux « lointaines » *Polonaise* op. 44 et *Polonaise-Fantaisie* op. 61, mais plus encore sur sa *Fantaisie en fa mineur* op. 49.

Dans sa *Fantaisie* op.13, Chopin emprunta au répertoire des mélodies renommées : *Już miesiąc zeszedł*, romance sentimentale de *Laura i Filon*, chanson préférée de sa mère : « Déjà la lune est descendue, les chiens sont endormis, / là près du bois, j'entends taper. / Ce doit être mon doux Filon / qui m'attend sous le platane ». L'idylle champêtre du poète préromantique, Franciszek Karpiński, avait paru en 1780, puis, mise en musique,

connut un immense succès populaire. Le deuxième thème emprunté était appelé *Dumka z Kurpiński*, en fait un fragment de *Elegia na śmierć Tadeusza Kościuszki* [Élégie sur la mort de Tadeusz Kościuszko]⁷, une cantate de 1818 sur un texte de Kanterbery Tymowski écrite par Karol Kurpiński, le créateur de l'opéra national polonais avec Józef Elsner, le maître de Chopin. Le troisième thème provient d'une chanson à danser de la campagne: *Jedzie Jasio od Torunia* [Jeannot s'en va de Torun], oberek de Służewo en Kujawie, où se trouvait le domaine des Wodziński⁸.

Dans les *Mazurkas* composées tout au long de sa vie, Chopin sublima l'esprit polonais et le fameux *żał* - la

³ Albert Sowiński, « Musique, danses. Coup d'œil historique sur la musique religieuse et populaire et sur les danses en Pologne », in Léonard Chodźko, *La Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque*, Paris 1835-1836, t. 1, p. 430.

⁴ Halina Goldberg, *Music in Chopin's Warsaw*, New York, 2008, p. 91.

⁵ Albert Sowiński, « Coup d'œil historique sur la musique religieuse et populaire en Pologne », in *op. cit.*, p. 335.

⁶ Tadeusz Zieliński, *Frédéric Chopin*, Paris 1995, p. 41-42 et p. 796-797.

⁷ Wojciech Nowik, *The Fantasy on Polish Airs from an intertextual perspective*, Fifth International Chopin Conference in Warsaw, December 2005.

⁸ Mieczysław Tomaszewski, *Chopin. Fenomen i paradoks*, Lublin 2009, p. 129.

nostalgie sans remède de la patrie perdue - au travers des éléments musicaux issus du folklore national, eux-mêmes sublimés et transfigurés par la beauté du raffinement compositionnel inouï. Si le chantre de la Pologne martyrisée s'exprime ouvertement au travers des *Mazurkas* et des *Polonaises*, un Chopin révolutionnaire œuvre allusivement dans la *Fantaisie en fa mineur*. La genèse de ce chef-d'œuvre a pu commencer par des improvisations dans les cercles polonais parisiens où se pratiquaient les chants insurrectionnels. Mieczysław Tomaszewski y a reconnu des échos des thèmes de *Litwinka* [la Lituanienne], ou *l'Hymne des légions lituanienes*, composée en 1831⁹ par Kurpiński sur un poème de J. S. Cywiński, écrit dans le style des *Chants historiques* de Niemcewicz : *Wionął wiatr błogi na Lechitów ziemię* [Soufflait un vent doux sur la terre des Léchites], et de *Marsz obozowy* [Marche de bivouac] de Kurpiński : *Bracia do bitwy nadszedł czas* [Frères, le temps de la bataille est venu]. Kurpiński avait composé cette marche sur un texte du poète et géographe Andrzej Słowaczyński, aux premiers jours de février 1831. *Marsz obozowy* était donné pour la première fois au Théâtre national de Varsovie le 8 février suivant sous la direction de Kurpiński en l'honneur du général Chłopicki¹⁰. Des motifs de la *Lituanienne* apparaissent magnifiés par l'art de Chopin dans les deux marches d'introduction en *fa mineur* et en *fa majeur*, comme dans le thème principal *agitato*. Les thèmes de *Marsz obozowy* sont audibles dans la marche en *mi bémol majeur* (mes.127-143) et dans son retour en *la bémol majeur* (mes.294-310) à la fin de la *Fantaisie*. Une écoute attentive peut y entendre de

surcroît *Pogrzeb księcia Józefa Poniatowskiego* de Lessel / Niemcewicz¹¹. Chopin dédia l'œuvre à son élève, la princesse Soutzo, née Catherine Obreskoff. Dans le salon parisien de cette Russe qui par son mariage avait épousé la cause hellène, salon où résonnaient des chants grecs et où l'on jouait le *Siège de Corinthe* de Rossini, la *Fantaisie* fut baptisée « la Marche grecque »¹². La dédicace laisse imaginer la fraternelle Grèce nouvellement libérée ouvrant tout espoir à la Pologne, et imprime à l'idée d'insurrection de la *Fantaisie* sa dimension d'émblée universelle. Ce puissant chef-d'œuvre vaut d'évidence pour lui-même, pour l'extraordinaire qualité de sa narration strictement musicale. Dans les années de vie du compositeur, tout un auditoire entendait pourtant dans cette musique des citations, des allusions, comme autant d'indices et de clés – que longtemps après on ne fut plus en mesure de reconnaître précisément. Karol Kurpiński affirmait qu'en rappelant certains airs porteurs d'une signification particulière, la musique était capable de toucher son auditoire, et que ce pouvait être de simples réminiscences qui n'en parlaient que plus fortement au cœur¹³.

La musique nationale n'était pas seulement représentée par la musique des danses issues du folklore, la polonaise, le krakowiak, la mazurka (elle-même une stylisation à partir des trois danses paysannes, le mazur, l'oberek et le kujawiak). On connaît l'improvisation de Chopin en particulier lors de son concert à Vienne le 11 août 1829 sur la chanson paysanne dite *Chmiel* [le Houblon], un chant nuptial pentatonique très ancien, plongeant

ses origines dans des temps païens immémoriaux. La musique religieuse était elle-même considérée comme une expression « de la pensée et du sentiment »¹⁴ de la nation. Karol Kurpiński mettait en musique des chants sacrés, composait des messes en langue polonaise. Avec Józef Elsner, il fondait en 1811 une Société pour la Musique d'Église (*Towarzystwo Kościelnej Muzyki*) qui donnait des chants religieux et des messes dans l'église des Piaristes à Varsovie, que Chopin fréquentait. Puis en 1814, il semble qu'Elsner fonda de son côté une autre Société des Amis de la Musique religieuse et nationale



Général Dombrowski (*Pologne historique...*, t.3)

qui exista jusqu'en 1829. Parmi ce répertoire sacré, le cantique de Noël, *kolęda*, représentait une des plus anciennes traditions populaires. « L'usage de chanter la Noël maintint les petits airs populaires, appelés *Kolenda*, que le peuple exécutait sous les fenêtres des châteaux, fort avant dans la nuit, la veille de la fête. Les airs de *Kolenda* ont le parfum du pays, c'est-à-dire un caractère tout national, et conservent une légère teinte religieuse [...] Rien n'égale le charme et la beauté de ces sérénades. Par la neige, et souvent par un froid de vingt degrés, des bandes nombreuses parcourent les campagnes, sous un ciel étincelant d'étoiles, à la lueur pourpre de l'aurore boréale, et chantent avec un enthousiasme qui ferait fondre les glaces du nord »¹⁵. Chopin se transporta dans cette atmosphère de son enfance en paraphrasant la célèbre berceuse de Noël, *Lulajże Jezuniu*, dans le Trio de son dramatique *Scherzo en si mineur*.

Le chant médiéval, *Bogurodzica* [Mère de Dieu], et l'hymne religieux, *Boże, co Polskę* [Ô Dieu qui durant tant de siècles entoura la Pologne du reflet de ta gloire et de ta puissance...], constituaient avec *la Mazurka de Dąbrowski* la trinité de l'hymne national polonais. Dans la première version de *Boże, co Polskę* se trouve d'ailleurs citée la *Mazurka de Dąbrowski*. Publié le 20 juillet 1816 dans la *Gazeta Warszawska*, l'hymne avait été composé par l'officier et musicien, Jan Nepomucen Kaszewski (1783-1847), sur un texte d'Alojzy Feliński¹⁶, à la gloire du tsar Alexandre I^{er}, un an après la création du royaume du Congrès. L'armée polonaise le chantait chaque dimanche après la messe, avec ce refrain : « Ô Dieu sauve notre roi ! ». L'hymne devint, par un saisissant effet de retournement, au fil de ses transformations liées aux événements

⁹ *Warszawianka* [la Varsoviennne], était mise en musique également au début de 1831 par Kurpiński sur un texte de Casimir Delavigne, écrit dans le mois de février par sympathie avec les insurgés, et traduit aussitôt en polonais par Karol Sienkiewicz, oncle du futur prix Nobel. Elle était chantée la première fois le 5 avril 1831 au Théâtre national de Varsovie. La Lituanienne était donnée dans la même salle le 29 mai.

¹⁰ Józef Chłopicki (1768-1854), officier des légions polonaises, baron d'Empire, connu en France comme Grégoire Joseph Chłopicki de Necznia, général de division dans l'armée du royaume du Congrès en 1815 et commandant en chef de l'armée insurrectionnelle à la bataille de Grochów le 25 février 1831.

¹¹ Mieczysław Tomaszewski, « Chopin, Kurpiński et le chant national populaire. Fantaisie en fa mineur op. 49 de Chopin. Les rapports avec les chants historiques et insurrectionnels », in *Les pianistes-virtuosos à Paris autour de Chopin*, « Chopin w kręgu przyjaciół [Chopin dans le cercle des amis] », éd. Irena Poniatowska et Danièle Pistone, t. V, Varsovie 1999, pp. 13-36 ; et commentaire de la source in *Fryderyk Chopin, Fantaisie en fa mineur op. 49. Édition en fac-similé de l'autographe « Stichvorlag »*, Varsovie 2007, p. 33.

¹² Oskar Kolberg à Marcellini Antoni Szulc, *Korespondencja Oskara Kolberga*, éd. Maria Turczynowiczowa, t. I, Wrocław- Poznań 1965, p. 620.

¹³ Karol Kurpiński, *O ekspresji muzycznej i naśladowaniu* [Sur l'expression musicale et la mimésis], « Tygodnik muzyczny i dramatyczny », n°6, 16 mai 1821, pp. 21-22.

¹⁴ Kazimierz Brodziński, initiateur du romantisme polonais, dont Chopin suivit les cours à l'université, citation issue d'un texte de 1821.

¹⁵ Albert Sowiński, *supra*, p. 332.

¹⁶ Alojzy Feliński (1771-1820), poète, dramaturge, secrétaire de Kościuszko au moment de l'insurrection de 1794, membre de l'Académie des Amis de la Science à Varsovie en 1809. Sa tragédie, *Barbara Radziwiłłówna*, créée en 1817, est considérée comme un chef-d'œuvre de la poésie classique.

¹⁷ Antoni Gorecki (1787-1861), poète lié aux légions, révisa le texte de Feliński en 1817 afin d'en faire un hymne à Dieu pour la liberté avec le refrain modifié : « Ô Seigneur, rends-nous notre patrie ! ». Vers 1828, une nouvelle mélodie empruntée à un chant marial de Cracovie commença d'être adoptée. Albert Sowiński a publié en France cette nouvelle version – popularisée à Varsovie vers 1860 et toujours chantée aujourd'hui – dans ses *Chants polonais nationaux et populaires* de 1830. Ainsi lorsque la Pologne est opprimée, on chante « Ô Dieu, rends-nous notre patrie libre ! » et lorsque la Pologne est libre : « Ô Dieu, bénis la patrie libre ! ». Je remercie le Prof. Irena Poniatowska pour ces précieuses explications.



A PARIS.

historiques, tant en son texte qu'en sa musique¹⁷, une prière pour une Pologne libre, *Dieu sauve la Pologne*, l'un des chants de la résistance polonaise au long des XIX^e et XX^e siècles, avec ce caractère religieux messianique, propre au romantisme polonais. Dans les années 1980, le chant était toujours le symbole de l'indépendance et de la liberté, repris par le syndicat *Solidarność* : « Ô Seigneur, bénis notre patrie et la liberté ! ». À la messe des élèves du dimanche matin et des jours de fêtes, en l'église de la Visitation de la Vierge Marie à Varsovie, le jeune Chopin des années de lycée, en charge de l'orgue, concluait toujours l'office par l'hymne dans son état de 1816, qu'il chantait de concert avec les fidèles. Un 6 juillet d'une année incertaine, Chopin laissa la trace de sa pratique de *Boże, co Polskę*, en le notant sur le papier comme *Largo*, composé et modifié à partir des deux thèmes de la version musicale primitive – mais avec, dans son esprit, le texte de 1817. Tadeusz Zieliński¹⁸ a identifié le *Largo* comme cette *Prière des Polonais*, mentionnée par Astolphe de Custine, puis par Éliisa Fournier, pour avoir été jouée par le compositeur lors de séances privées à Saint-Gratien le 20 octobre 1838 et à Nohant le 9 juillet 1846. Il est vrai que l'hymne était connu à cette époque comme la *Prière de l'armée polonaise*. Et sa popularité, à l'image de celle de la *Mazurka de Dąbrowski*, avait considérablement grandi aussi bien en Pologne qu'en France.

Chopin était un improvisateur prodigieux, inépuisable, de tous les instants. Ses improvisations sur les thèmes patriotiques, et en particulier sur la *Mazurka de Dąbrowski*, furent assurément innombrables. Il convient d'imaginer ces improvisations dans les salons du castellan Ludwik August Plater, des Czartoryski au faubourg du Roule puis à l'hôtel Lambert, lors de soirées privées ou au moment

des bals et œuvres de charité de la princesse Anna en faveur des émigrés indigents, au Club polonais de la rue Godot de Mauroy et dans de nombreux autres salons et circonstances. De rares et précieux témoignages en ont été conservés. Le 3 septembre 1833, dans les salons de l'Hôtel de Ville de Tours, Chopin donnait son premier concert public en province avec la complicité de son ami Auguste Franchomme. Le compte-rendu dans le *Journal politique et littéraire d'Indre-et-Loire* du 8 septembre nous informe en ces termes : « Le concert s'est terminé par des improvisations au piano sur des motifs donnés. Le choix s'est fixé sur *l'air écossais* de la Dame Blanche, sur celui de *l'or n'est qu'une chimère* de Robert-le-Diable, et l'air patriotique des Polonais. Après les avoir formulés séparément, et longtemps suivis avec inquiétude, après les avoir fait passer dans toutes les intonations suggérées par son caprice, après en avoir effeuillé toutes les fleurs, il y a introduit deux *mazurkas* de sa composition ; puis les ayant modulées elles-mêmes en y entassant les plus étranges contradictions, il est rentré dans ses trois premiers thèmes qu'il a successivement reproduit en en faisant le final de cette improvisation où il s'est élevé à la plus grande hauteur »¹⁹. Un soir chez les Plater, Chopin, Liszt et Hiller étaient réunis. Chopin soutenait que seul un natif pouvait comprendre avec le cœur et l'esprit la musique nationale polonaise, alors que Liszt et Hiller ne le pensaient pas. En manière de démonstration, on décida que chacun jouerait à son tour la *Mazurka de Dąbrowski*. « Liszt commença, Hiller suivit, puis Chopin vint en dernier et remporta la palme, ses rivaux admettant qu'ils n'avaient pas pris la mesure du véritable esprit de la musique comme Chopin l'avait fait »²⁰. Dans le salon des Wodzyński à Dresde, en septembre 1835, le comte Józef Krasiński nous apprend que Chopin avait

¹⁸ Tadeusz Zieliński, *opus cité*, pp. 511 et 810-811.

¹⁹ Jean Jude, Pleyel, 1757-1857. *La Passion d'un siècle*, Tours 2008, p. 137. Chopin donna les deux derniers mouvements de son *Concerto en mi mineur*, ses *Variations sur Là ci darem la mano* du *Don Giovanni* de Mozart, et, avec Franchomme, leur *Grand Duo Concertant sur Robert-le-Diable* de Meyerbeer pour piano et violoncelle.

²⁰ Frederick Niecks, *Chopin as a man and musician*, London 1888, t. 1, p. 256.

joué « *La Pologne n'est pas encore morte* autrement dit la *Mazurka de Dąbrowski*, et sur ce thème d'admirables variations de sa composition ». Cette audition valut au comte d'être convoqué le lendemain à l'ambassade de Russie où on lui demanda comment il avait « pu être dans une maison où l'on chantait des chants patriotiques révolutionnaires », que s'il voulait « être un sujet fidèle du Monarque et ne pas séjourner en pays étranger passant pour un rebelle », il aurait « dû mettre à la porte un démagogue tel que Chopin [sic] ». Il en résulta que l'ambassade refusa au comte la prolongation de son passeport²¹. Peu auparavant, le 2 septembre à Carlsbad,



Chopin avait noté le refrain de la *Mazurka* dans sa propre harmonisation avec cette dédicace énigmatique à un personnage dont l'identité reste incertaine : « *nieukowi nieuk* [d'un ignorant à un ignorant] ».

Chez lui à Paris au square d'Orléans, le 2 février 1844, Chopin recevait la femme de lettres, Klementyna Hoffmanowa-Tańska, les poètes Stefan Witwicki et Bohdan Zaleski. Ce dernier notait dans son journal : « Il a tout d'abord admirablement joué le *Prélude* puis la *Berceuse*, [...] et enfin, en mon honneur [c'était le jour de la fête de Zaleski], une improvisation dans laquelle il a ressuscité toutes les voix agréables et douloureuses du passé, les pleurs plaintifs des Doumkas et, enfin, a terminé par *La Pologne n'est pas encore morte* sur tous les tons, depuis le guerrier jusqu'à celui des enfants et des anges. Je pourrais sur cette improvisation écrire un livre »²². Comme Krystyna Kobylańska, nous regrettons qu'il ne l'ait pas fait !

Dès 1806, Niemcewicz²³ commençait à écrire les fameux poèmes des *Chants historiques* [*Śpiewy historyczne*] qui célébraient l'histoire de la Pologne depuis la dynastie des Piast au IX^e siècle. Les chants furent mis en musique par des compositeurs polonais professionnels : Karol Kurpiński, Franciszek Lessel, Maria Szymanowska, et des amateurs du cercle des Czartoryski, parmi lesquels de nombreuses femmes : Laura Potocka, Maria de Wurtemberg, Zofia Zamoyska... Ce corpus fut publié pour la première fois en 1816 et devint l'emblème de la culture nationale. Son importance fut considérable tout au long du XIX^e siècle pour l'éducation de la jeunesse. Nul enfant qui ne sût par cœur les *Chants historiques*. Le caractère dominant de ces chants est celui de la marche, sur une structure métrique de *douma* ou *doumka*, l'élegie polonaise méditative d'origine ukrainienne²⁴. Certains

chants sont des chorals de type religieux (*Jan Albrycht* par M. Szymanowska), des lamentations, des marches funèbres (*Pogrzeb księcia Józefa Poniatowskiego*), d'autres encore des marches militaires héroïques (*Zawisza Czarny* par Lessel). Lorsque le tsar Nicolas I^{er} accéda au trône, que les décabristes furent écrasés, le nouveau pouvoir perdit toute bienveillance à l'égard de l'affirmation nationale des patriotes polonais, mit les *Chants* à l'index et interdit leur enseignement dans les écoles. Cette période freina la production de toutes les œuvres nationales et commémoratives jusqu'à l'insurrection de Novembre 1830, qui déclencha leur résurgence et leur multiplication. À Paris, le 24 décembre 1836, était organisé un festin en l'honneur d'Adam Mickiewicz, sous la présidence du vieux Niemcewicz particulièrement enjoué qui raconta « les temps de la Diète de Quatre ans ». Pendant la fête, « l'incomparable Chopin » joua, chanta, improvisa, « et tous étaient tellement occupés par le jeu et le divertissement cordial que personne ne vit l'aurore boréale qui avait brillé pendant une demi-heure »²⁵. On retiendra en écho à ces réunions qu'une autre réminiscence des *Chants*, *Duma o Stefanie Potockim* [*Duma sur Stefan Potocki*], mis en musique par la princesse de Wurtemberg²⁶, a été détectée dans l'introduction de la *Ballade en fa mineur*²⁷ de Chopin, en plus de celle, dissimulée dans la *Fantaisie en fa mineur*. En 1833 à Paris, le major Karol Forster signait et publiait *La Vieille Pologne, recueil historique et poétique*²⁸. La partie poétique du livre est consacrée aux *Chants historiques* de Niemcewicz avec cet avertissement : « Ces chants empruntés à l'ouvrage polonais de M. Niemcewicz,

intitulés *Spiewy historyczne* [sic] (chants historiques), ont été traduits littéralement en prose par M. Forster, et reproduits ou imités en vers français par des poètes qui ont bien voulu lui offrir leur collaboration. Plusieurs chants sont des compositions originales ajoutées à ce recueil ». Parmi les trente-sept contributions, on remarquera *Kasimir I^{er}*, imité par Émile Deschamps, *Boleslas III* mis en vers par Ernest Legouvé, *Wladislas-Jagellon* imité par Frédéric Soulié, *Zawisza-le-Noir* mis en vers par Alexandre Dumas, *Wladislas III*, traduit littéralement et « reproduit en vers français, de manière que chaque mot répond exactement au texte polonais » par Théophile Gautier, *Henri de Valois*, mis en vers par Charles Forster. Niemcewicz signa lui-même une notice sur Kościuszko. Et dans les compositions originales ajoutées, figurent *Dies Irae de Kościuszko* par l'auteur du texte de la *Varsoviennne*, Casimir Delavigne, et en final, *Hymne à la Pologne* par Félicité de Lamennais : « Dors, ô ma Pologne ! dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe ; moi je sais que c'est ton berceau. »

Les modèles rythmiques et les intonations particulières des *Chants historiques* ont profondément imprégné la pensée musicale de Chopin, tels des idiomes investissant l'ensemble de sa création, mais aussi d'une manière directe évidente ses propres mélodies. Dans la sphère privée, Chopin avait l'habitude d'improviser sur les poèmes d'Adam Mickiewicz, Zygmunt Krasiński, Stefan Witwicki, Bohdan Zaleski, Ludwik Osiński²⁹. Certaines de ces mélodies ont été notées et furent publiées par Julian Fontana en 1855 et 1859 à Varsovie et à Berlin. Chopin avait improvisé sur les poèmes insurrectionnels, les

²¹ Comte Józef Krasiński, *Mémoires*, in Krystyna Kobylańska, *Les Improvisations de Frédéric Chopin, Chopin Studies 3*, Warsaw, 1990, p. 85.

²² Bohdan Zaleski, *Journal*, in Krystyna Kobylańska, *ibid.*, p. 86.

²³ Julian Ursyn Niemcewicz (Podlasie 1757- Paris 1841), homme politique (député de la Diète de Quatre ans), écrivain, dramaturge et poète. Après la bataille de Maciejowice, il fut emprisonné en Russie à la forteresse Pierre-et-Paul avec Kościuszko, dont il était l'aide de camp. Libéré, il vécut aux Etats-Unis. De retour en Pologne, il devint secrétaire du Sénat du duché de Varsovie puis du royaume du Congrès. Emigré en France, il fut président de la Société historique et littéraire polonaise à Paris. Il a été inhumé au cimetière de Montmorency.

²⁴ Mieczysław Tomaszewski, *Chopin, Kurpiński et le chant national populaire*, in *opus cité* note 11, p. 25.

²⁵ Eustachy Januskiewicz à sa fiancée, in Krystyna Kobylańska, *ibid.*, p. 100.

²⁶ Maria z Czartoryskich Wirtemberska (1768-1854), alias princesse de Wurtemberg, née Czartoryska. Elle tint à Varsovie un salon littéraire dans les années 1808-16 (le Samedi bleu). Elle prit part aux séances d'une société littéraire nationale secrète (*Towarzystwo Iksów*, 1815-19) autour du prince Adam Kazimierz Czartoryski, de J. M. Fredro, K. Koźmian, J. U. Niemcewicz, L. et S. Plater, Z. Zamoyska, dans le palais des Mostowski. Comme auteur, elle écrivit *Malwina* (1816), connu comme le premier roman sentimental polonais. Après 1820, elle renonça à sa carrière littéraire, puis, en 1837, s'installa à Paris chez son frère, le prince Adam Jerzy. Chopin lui dédia ses *Mazurkas* op. 30, édités en 1837.

²⁷ Alina Nowak-Romanowicz, *Józef Elsner, monografia*, Kraków 1957, p. 95.

²⁸ L'ouvrage de Charles Forster (1800-1879) fut l'objet de plusieurs éditions parisiennes : la première en 1833 chez l'auteur, la deuxième en 1836, chez Treuttel et Wurtz, et la troisième, revue et augmentée, en 1839, chez Brockhaus et Avenarius. Notre présentation est fondée sur cette dernière édition.

²⁹ Chopin était grand amateur de poésie. En 1833, il devenait membre de la Société historique et littéraire polonaise, qui créa en 1838 la Bibliothèque polonaise, alors 10 rue Duphot, (son installation sur l'île Saint-Louis date de 1853), avec Adam Czartoryski pour président et Karol Sienkiewicz pour premier directeur. Notons que La Librairie polonaise, 123 bd Saint-Germain, a été ouverte en 1833.

Chants de Janusz, du poète Wincenty Pol, qu'il « admirait avec ardeur ». « Le livre sur le piano, il les chantait ou plutôt il le déclamait en s'accompagnant - à mesure qu'il les composait ». Pour Fontana, les chants de Chopin sur le



Partition d'airs nationaux et populaires transcrits par Albert Sowiński (*Pologne historique...t. 1*)

recueil de Pol surpassaient tous ses autres chants « par la profondeur du sentiment, et l'idéalisation de la nostalgie nationale ». Une seule de ces improvisations a été couchée sur le papier. Le manuscrit survivant, puis perdu, copié par Fontana, était celui de *Leci liście z drzewa* [Les feuilles tombent des arbres], portant la date commémorative du 3 mai 1836, jour de la fête nationale célébrée chaque année par l'émigration au Club polonais. Dans cette mise en musique par Chopin du poème *Śpiew z mogiły* [Chant de la tombe] de Pol, évoquant tout le drame national après l'échec de l'insurrection, on reconnaît les topoï des *Chants historiques* et des chants insurrectionnels : marche funèbre, lamentation, marche guerrière héroïque. Par sa dimension, son intensité dramatique, de tous les chants, *Śpiew z mogiły - Leci liście z drzewa* était perçu comme « l'un des plus beaux, sinon le plus beau »³⁰, parce qu'il disait aux émigrés toute la tragédie de leurs existences brisées : « Le combat a pris fin/ Mais la peine fut en vain/ Parce que dans les champs/ Aucun de nos frères n'est revenu/ Certains sont écrasés dans le sol/ D'autres dans les chaînes/ Et d'autres encore errent à travers le monde/ Sans toit, ni terre ».

Après les premiers recueils de chants d'Elsner dans les années 1800, qui donnèrent un essor considérable à ce type d'édition jusqu'au milieu des années 1820, une littérature musicale de chants nationaux renaissait au temps de l'insurrection et de la période douloureuse qui suivit, d'abord à Varsovie, et ensuite, pour cause de censure, à l'étranger. À Leipzig en 1833, paraissait un recueil de *Pieśni patriotyczne z czasów Rewolucji Polskiej 1830 r.* [Chants patriotiques des temps de la Révolution polonaise de 1830], et bien d'autres publications dans lesquelles se trouvaient ces airs, biens communs à tous les exilés et aux musiciens émigrés, les Sowiński, Orłowski, les Kałski, Fontana, Wolff...

À Paris en 1832, paraissaient des *Chants de la Révolution Polonaise* par Albert Sowiński. Originaire de Podolie en Ukraine, Wojciech Sowiński (1805-1880)³¹ était arrivé en France dès le début de 1828. Léonard Chodźko l'y reçut et l'introduisit dans les salons parisiens. Aussitôt, mû par l'ambition et une infatigable volonté de promouvoir les talents dont il se croyait pourvu, il entra à la rédaction de la *Revue Musicale* de Fétis, d'où il chercha à se lier avec Chopin encore à Varsovie au prétexte d'établir une correspondance de journalisme musical. En 1830, il avait si bien manœuvré que sa position de pianiste et de compositeur était assise. Depuis le journal de Fétis, il pouvait faire la publicité de ses concerts comme de ses compositions. Il publiait en mars ses *Chants polonais, nationaux et populaires avec accompagnement de piano ou harpe*, sur des textes traduits en français par G. Fulgence et J. de Frémont. On y trouvait évidemment tous les classiques nationaux, comme la *Mazurka de Dąbrowski*, arrangée à sa manière. « Tout ce qui parle de l'héroïque Pologne porte avec soi un puissant intérêt »³². La cause polonaise était à la mode, cette mazurka lui fut une aubaine, tant il l'utilisa dans sa production : *Air des légions polonaises, introduction, variations et final avec chœurs et orchestre ; Berceuse, air national polonais pour piano ; Étude pour le petit doigt !...* et dans ses concerts, à Paris et en province, le plus souvent au profit de ses compatriotes. Ainsi, lors d'une soirée polonaise chez Léonard Chodźko, le 12 février 1830, pour célébrer le 84^{ème} anniversaire de Kościuszko, Sowiński exécutait plusieurs morceaux sur « le thème de la *Polonaise de Kościuszko*, du *Mazurek de Dombrowski* et autres chants nationaux »³³. Dès l'arrivée de Chopin à Paris, il se précipita chez lui. « Il m'est insupportable [...] qu'un être grand, solide et pourvu de moustaches énormes s'introduise auprès de



Tadeusz Kościuszko, d'après Charles Forster, *La vieille Pologne*, Paris, 1839 (coll. part.)

moi, prenne place au piano et se mette à improviser Dieu sait quoi en dehors de tout sens commun. Il tape sur le clavier et le broie, saute sur place, croise les mains et, pendant cinq minutes, frappe la même note d'un doigt formidable créé de toute évidence pour le fouet et les guides de quelque régisseur du fond de l'Ukraine. Tel est le portrait de Sowiński qui ne possède d'autres vertus que d'avoir une bonne figure et un bon cœur pour lui tout seul.[...] Mais ce qui surtout me fait tourner le sang, c'est son album de chansons grossières, dénuées de sens et nanties des pires accompagnements, sans la moindre connaissance ni de l'harmonie, ni de la prosodie et s'achevant par des contredanses qu'il appelle recueil

³¹ Ewa Talma-Davous, *Le pianiste du moi, Wojciech Sowiński (1805-1880)*, in *Les pianistes virtuoses à Paris autour de Chopin*, « Chopin w kręgu przyjaciół », éd. Irena Poniatowska et Danièle Pistone, t. V, Warszawa 1999, p. 129-150.

³² *Revue Musicale*, n° 45, 17 décembre 1831, p. 364.

³³ *Revue Musicale*, février 1830, t. VII, p. 48.

de chants polonais. [...] Et quel bavard ! Il parle de tout et surtout de Varsovie où il n'est jamais allé.³⁴ » Chopin dut bien pourtant le supporter. Lors de son premier concert chez Pleyel en février 1832, Sowiński était à ses côtés pour la *Grande Polonaise* de Kalkbrenner à six pianos, avec l'auteur, les Stamaty, Osborne et Hiller. Du 20 au 28 décembre 1835, avait lieu à la Chaussée d'Antin, n°3, au profit des réfugiés le bazar de la Société de bienfaisance des dames polonaises sous le patronage de la princesse Anna Czartoryska. Et, le soir, Chopin et Sowiński passaient y jouer et improviser³⁵. Mais Chopin avait déjà eu sa revanche, assez piquante, le 25 février 1834. Souffrant d'un panaris, Sowiński avait annulé son concert prévu ce soir-là dans la galerie de Dietz. Charles Schunke, Liszt et Chopin furent pressentis pour le remplacer à son bénéfice. Schunke commença, fit patienter le public en attente de Liszt et Chopin. Les heures passaient, point de Chopin, point de Liszt. À onze heures et demie, Liszt parut et joua *l'Invitation à la valse* de Weber : louanges à l'artiste. Il était près de minuit, la salle commençait de se vider. Alors Chopin arriva. Mais les lampes de la salle s'éteignirent !³⁶ La musique de Sowiński, avec ses fautes d'écriture, ses longueurs et ses répétitions interminables, ne fut jamais jouée que par son auteur. Grâce à des relations soigneusement entretenues, il bénéficia pourtant longtemps de la bienveillance des critiques, en particulier de la *Revue et gazette musicale de Paris*. On le regardait sans doute indulgemment comme un fils de la Pologne au service de la sainte cause patriotique. Même Chopin s'adoucit à son égard jusqu'à le considérer en 1848 comme un « excellent ami »³⁷. Ses écrits ont connu un meilleur destin, comme *Les musiciens polonais et slaves, anciens et modernes. Dictionnaire biographique*, premier du genre, publié à Paris en 1857, que l'on consulte encore aujourd'hui avec intérêt. Pendant au

moins vingt ans, Sowiński bénéficia d'un hébergement luxueux au titre de professeur de piano des enfants chez le marquis et la marquise Pomereu d'Aligre dans leur hôtel particulier de la rue de Lille au faubourg Saint-Germain, d'où il pouvait rayonner. Dans les dernières années de sa vie, son habitation devint plus modeste. Il y organisait cependant encore le dimanche des matinées musicales. Il fut inhumé au cimetière polonais de Montmorency.

Tous les frères Kątski étaient musiciens. Karol (1815-1867) était violoniste, Antoni (1817-1899) pianiste, Stanisław (1820-1870) pianiste, Apolinary (1825-1879) violoniste – plus une sœur cantatrice, Eugenia, née en 1816. Originaires de Cracovie, d'une famille d'ancienne noblesse du blason Brochwicz, après de solides études musicales et des débuts en Europe, ils arrivèrent à Paris au milieu des années 1830, et donnèrent leurs premiers concerts en février 1837 au Cercle des Arts, puis le 4 mars à la salle Érard. Ils s'intégrèrent rapidement dans la société parisienne, et transformèrent leur nom, en Kontski à la française, avec l'ajout d'une particule. L'aîné Charles se consacra à l'enseignement du violon ; il fut le professeur du cadet Apolinary. Il composa de la musique de chambre. Stanislas d'un talent plus modeste devint professeur de piano... Les plus doués étaient Antoine et Apollinaire. Ce dernier, enfant prodige, reçut les conseils et les encouragements de Paganini. La période qu'il passa en France fut celle de sa jeunesse et de son développement artistique. Après de brillants succès à Paris et en province, il prit son envol au tournant des années 1850 vers la Pologne, la Lituanie et la Russie, où il connut de grands triomphes. Revenu à Saint-Pétersbourg, il endossa de 1853 à 1859 le rôle de premier violon de la maison du tsar. Puis en 1860, il obtint des autorités russes la permission de rouvrir après trente

ans de fermeture l'ancien Institut de Musique et de Déclamation de Varsovie, dont il fut le directeur jusqu'à sa mort, et où il tint une classe de violon. Sa production musicale ne fut pas de la même eau que son talent de virtuose à « la Paganini ». Les *mazurs* y dominent, parmi lesquels un *Hommage à Chopin*, en forme de suite de mazureks pour piano. Certains considéraient en Pologne qu'il y exprimait d'une manière directe et claire l'esprit de la nation ! Avant de quitter la France, pour en quelque sorte remercier le pays qui l'avait accueilli, il avait offert une somme provenant de ses concerts pour la création d'une salle d'asile à Nantes³⁸.

Antoine de Kontski³⁹ avait été élève de Simon Sechter à Vienne pour la composition, et de John Field à Saint-Pétersbourg pour le piano. À Paris comme tous les musiciens en exercice, il donna des concerts, enseigna le piano et composa. Il établit des relations avec une grande partie des personnalités du monde musical. Il connaissait Chopin et fréquentait l'émigration polonaise. Sa notoriété lui permit d'obtenir un fauteuil de membre du jury au Conservatoire de Paris. En 1842, il entra à la Société Académique des Enfants d'Apollon, où se trouvait déjà Sowiński. Il connut de grands succès, dans les concerts et dans les salons, essentiellement comme pianiste doué d'une magnifique technique. Lors d'une soirée chez Pierre Zimmerman, dont il était un hôte régulier, il reçut des éloges de la part de Liszt en personne. On louait en général l'ampleur, la sensibilité, et le remarquable chant de son jeu, que n'auraient pas renié les plus grands chanteurs de l'Opéra-Italien. On l'apprécia dans ses interprétations de Beethoven, Weber, Moscheles, Field, et dans les mazurkas de Chopin. Il commença par s'inscrire dans le style de l'école de

Thalberg, puis, au milieu des années 1840, il évolua vers un art de toucher le clavier, très influencé par Chopin, consistant pour part en la caresse des touches du piano et non leur frappe sèche. Kontski créa pour décrire cette technique le terme de *carezzando*, qu'il explicita dans son traité, *L'indispensable du pianiste*, publié à Paris en 1845⁴⁰. Il s'agissait là d'un certain rapprochement de Kontski avec son illustre compatriote. On notera, hasard ou non, que le 26 mai de cette année 1845, les deux jouèrent à l'hôtel Lambert au cours d'un concert de musique polonaise offert aux émigrés par les Czartoryski. Toute la technique de Kontski n'appartenait certes pas à l'esthétique du jeu de Chopin. Et en sa production musicale, il fut à son opposé ! Il inonda le marché de 401 opus, surtout de la musique de salon fonctionnelle, des variations et autres fantaisies de grande virtuosité sur des thèmes d'opéras, des mélodies nationales, et des pièces caractéristiques, comme son « immortel » succès, *Le réveil du lion* (ou *Le réveil des peuples*) de 1848, qu'il usa jusqu'à la corde, au point que les éloges enflammés du début se transformèrent vingt-cinq ans après en critiques exaspérées : « M. Kontski retarde d'un quart de siècle et il ne s'est pas aperçu que le monde musical avait marché depuis l'éclosion de son « caprice héroïque »⁴¹. En 1848, il prit parti en faveur de la révolution, écrivit une lettre ouverte aux citoyens de Paris, s'engagea dans les rangs de la Garde nationale et voulut représenter la Pologne à l'Assemblée nationale ! Le refroidissement de Chopin a son endroit, exprimé en décembre 1848⁴², provient assurément de cette implication politique – et pas seulement du peu de cas qu'il faisait de sa musique. La fin de la Deuxième République et les changements annonciateurs du coup d'État de Louis-Napoléon

³⁴ *Correspondance de Frédéric Chopin [CFC]*, éd. et trad. B. E. Sydow, collab. Suzanne et Denise Chainaye, Paris 1981, t. II, p. 61.

³⁵ « Journal des Débats », 24 décembre 1835, p. 3, et « Kronika Emigracji Polskiej », 23 janvier 1836, p. 27.

³⁶ So. ou le pianiste et le panaris, « Le Pianiste », n°5, 10 mars 1834, p. 74-76.

³⁷ Chopin à Auguste Franchomme, Édimbourg, Calder House, 6-11 août 1848, CFC, t. III, p. 360.

³⁸ Albert Sowiński, *Les musiciens polonais et slaves, anciens et modernes. Dictionnaire biographique*, Paris 1857, pp. 326-332.

³⁹ Irena Poniatowska, Antoni Kątski jako pianista i kompozytor muzyki fortepianowej, in *Les pianistes virtuoses à Paris autour de Chopin*, « Chopin w kręgu przyjaciół », éd. Irena Poniatowska et Danièle Pistone, t. V, Warszawa 1999, pp. 104-125.

⁴⁰ Jonathan Bellman, *Frédéric Chopin, Antoine de Kontski and the carezzando touch*, in « Early Music », August 2001, pp. 399-407.

⁴¹ « Concert populaire » de Pásdeloup, in *Concert et auditions musicales*, « Revue et gazette musicale de Paris », 16 mars 1873, p. 85.

⁴² Cf. note 39.

Bonaparte conduisirent sans doute Antoine de Kontski à quitter la France en 1851. Peu après on le retrouvait pianiste de la cour à Berlin, puis à Saint-Pétersbourg ! Il vécut à Londres, et vers l'âge de soixante-dix ans partit à la conquête des Etats-Unis. Fait très remarquable, ses dernières tournées de concert deux ans avant sa mort allaient le ramener en Pologne, après un périple par la Chine, le Japon, l'Inde, le Siam, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Océanie, la Sibérie et la Russie européenne !

Edward Wolff (1816-1880)⁴³ était né à Varsovie dans une famille frankiste (juive convertie), où la musique tenait la première place. Le père, Józef Wolff, était un médecin renommé, grand amateur de musique, qui organisait chez lui des concerts avec les meilleurs musiciens, parmi lesquels le jeune Chopin. Wolff prit ses premières leçons de piano avec Zawadzki, puis il partit pour Vienne afin d'y recevoir l'enseignement de Würfel entre 1828 et 1832. Au long du séjour viennois de Chopin, les deux jeunes gens



La krakowiak, (*Pologne historique...*, t. 3)

⁴³ Tomasz Wojak, *Edward Wolff i jego zachwyt dla Chopina* [Édouard Wolff et son admiration pour Chopin], in *Les pianistes virtuoses à Paris autour de Chopin*, « Chopin w kręgu przyjaciół », éd. Irena Poniatowska et Danièle Pistone, t. V, Warszawa 1999, pp. 153-160.

eurent de nombreuses occasions de se rencontrer. Puis Wolff rentra à Varsovie pour poursuivre des études de composition à l'École centrale de Musique dans la classe d'Elsner, et commencer une carrière de concertiste. Les programmes de ses concerts se composaient des œuvres de Chopin et de sa propre musique. En septembre 1835, Wolff arrivait à Paris. Ses débuts dans la vie musicale intense de la capitale ne furent pas aussi retentissants que ceux de Sowiński ou des frères Kontski. Chopin l'aida et l'introduisit dans les salons, auprès de l'émigration polonaise, des musiciens, de Pleyel et de l'éditeur Maurice Schlesinger. Leur lien se resserra. Wolff entra dans l'intimité de l'atelier du compositeur. Aux côtés de Fontana, il en vint à copier les manuscrits de Chopin pour les éditeurs. Mais cela ne fut pas sans risque pour Chopin qui finit par découvrir que Wolff en profitait pour le piller. En 1841, Chopin exprimait ainsi sa méfiance à Fontana : « Je te recommande encore une fois mon Allegro [*Allegro de concert* op 46]. Mais ne le montre pas à Wolff car il pique toujours quelque chose et pourrait éditer avant moi »⁴⁴. Wolff composait facilement et vite ; en quelques semaines, des formules de Chopin pouvaient déjà être intégrées dans ses nouvelles publications, aussitôt disponibles à la vente. Nul n'écrivit sans doute davantage « à la Chopin », ce dont Wolff se prévalait ouvertement ! Au reste, peu de morceaux, parmi les quelque 350 pièces qu'il composa, présentent une dédicace explicite, un *Hommage à Chopin*, nocturne, op. 169, écrit au moment de la mort du compositeur, et, curieuse coïncidence, un *Allegro de concert* op. 39, « à son ami Fr. Chopin », dont Marmontel pensait qu'il aurait pu être signé par le maître, tant l'analogie de style était frappante⁴⁵ - le génie en moins ! Comme pianiste virtuose et professeur, Wolff porta un grand intérêt à la technique du jeu. Il écrivit de très nombreuses études pour piano, réparties en plusieurs

cycles. L'un d'entre eux, paru en 1843, *L'art de l'expression* op. 90, se voulait rien moins qu'une introduction aux *Études* op. 10 et 25 de Chopin. Il faut noter que ces cycles pédagogiques remportèrent une large adhésion, de Fétis à Thalberg qui déclara les utiliser dans son enseignement. Du côté de la musique nationale, on doit à Wolff une *Varsovienne, grande mazurka, des Chansons polonaises originales*, et de nombreuses mazurkas et polonaises, bien sûr dans une certaine similitude de « couleur locale » et de « mélancolie » avec les mêmes pièces de Chopin. Dans l'ensemble, il se consacra surtout à la composition de fantaisies sur des airs d'opéra en vogue. Il eut l'habileté de collaborer avec Charles de Bériot, Henri Vieuxtemps ou Alexandre Batta, à la composition de duos pour piano et violon ou violoncelle, donnés ensuite dans les concerts par les auteurs et remportant de vifs succès. Sauf un intermède de deux ans (1862-63) à Bucarest d'où il ramena *Le réveil de la Roumanie* (et non de la lionne), marche virtuose pour piano, écrite par solidarité avec les mouvements nationaux roumains, Wolff ne quitta pas la France. Il mourut un 16 octobre – ironie du destin, pour un homme fasciné toute son existence par le génie de Chopin, qui ne lui aura pas permis de vivre jusqu'aux premières heures du 17 octobre. Édouard Wolff repose au cimetière du Montparnasse.

« Le père Langlois et Orłowski ont dîné hier à la maison et ils ont passablement bu, mâqué, blagué. Achille, moi et Bizet sommes invités pour dimanche à aller riboter, fumer et entendre de la musique chez Orłowski. Tous les réfugiés Polonais y seront. Ils sont 30. C'est une fête nationale, tous les dimanches de Pâques il en est ainsi chez l'un d'eux. On mange des saucisses, des boudins, des oeufs durs, de la cochonnaille et il n'est permis d'en sortir que saouls et après avoir vomi 5 ou 6 fois »⁴⁶. Voilà le vivant portrait

⁴⁴ *Korespondencja Fryderyka Chopina [KFC]*, éd. B. E. Sydow, Warszawa 1955, t. 2, p. 45. Lettre du 20 octobre 1841, qui ne figure pas dans l'édition française de la correspondance de Chopin.

⁴⁵ Antoine Marmontel, *Les virtuoses contemporains*, Paris 1882, p. 109.

⁴⁶ Gustave Flaubert à Ernest Chevalier, Rouen 24 mars 1837, *Correspondance de Flaubert*, éd. Jean Bruneau, La Pléiade, Paris 1973, t. 1, p. 22.

d'Antoni Orłowski (1811-1861) par le non moins vivant Gustave Flaubert⁴⁷ ! Ami de la famille, Orłowski donnait des leçons à la sœur de l'écrivain, Caroline. Violoniste, élève de Józef Bielawski, et pianiste, élève de Maurycy Ernemann, il avait été le condisciple et camarade de Chopin à l'École centrale de Musique de Varsovie dans la classe d'Elsner, qui était en outre son parrain. En septembre 1830, il était à Paris, où il poursuivit ses études de composition avec Jean-François Lesueur, tout en ayant un pupitre dans l'orchestre de l'Opéra-Comique. Dès l'arrivée de Chopin dans la capitale, il devint un de ses amis proches, avec lequel il pouvait partager les moments douloureux de l'exil, la nostalgie du pays, comme les divertissements de la jeunesse : « Nous nous aimons comme deux frères, plus encore nous faisons la cour à la même femme, et ce qui est le plus étonnant, c'est qu'aucun ne fait de tort à l'autre »⁴⁸. Dans les lettres à ses parents, Orłowski se plaint du trop grand nombre de musiciens, « autant que de chiens ». La concurrence était rude. C'est sans doute pourquoi à la fin de 1832, il partit s'installer à Rouen, d'abord comme violoniste de l'orchestre du Théâtre des Arts et pianiste accompagnateur de la Société philharmonique, avant de devenir le directeur musical des deux institutions (au Théâtre des Arts de mai 1835 à mars 1837, à la Société philharmonique à partir de 1838). Par amitié, Chopin accepta de venir jouer son *Concerto en mi mineur* au bénéfice d'Orłowski pour le soutenir dans ses nouvelles fonctions. Le concert du 12 mars 1838 à l'Hôtel de Ville et devant cinq cents personnes fut un triomphe, relayé par les critiques, en particulier Ernest Legouvé, avec un article d'un enthousiasme extraordinaire, pour la *Revue et gazette musicale de Paris*. Orłowski donna son opéra, *Le Mari de circonstance*, au Théâtre des Arts en 1836. Sa tombe est au cimetière monumental de Rouen.

⁴⁷ Flaubert l'appelle « Avaro Orlowwvski » « Arokourvlsk », « le seul homme capable d'apprécier les bons mets et les bons vins », « toujours aussi facétieux », avec lequel il boit de l'absinthe. Christian Goubault, *La décentralisation de l'art lyrique à Rouen*, in *Regards sur l'opéra*, Rouen 1976, p.55, n. 29.

⁴⁸ Antoni Orłowski à sa famille, Paris 29 novembre 1832, in Ferdynand Hoesick, *Chopin*, Krakow 1967, t. II, p. 67-67.

⁴⁹ Magdalena Olfierko, *Fontana i Chopin w listach* [Fontana et Chopin dans les lettres], Warszawa 2009, pour tout ce paragraphe.

⁵⁰ Chopin à Fontana, Nohant 7 octobre 1839, *KFC*, t. I, p. 365.

Le personnage de Fontana⁴⁹ reste lié à Chopin pour avoir été son camarade d'enfance, de lycée, son condisciple chez Elsner, son partenaire de musique, son élève, son copiste, son assistant dans ses affaires avec les éditeurs, son *factotum*, taillable et corvéable à merci, le rédacteur de ses œuvres posthumes en 1855 et en 1859, celui qui était « le plus spleenético-anglo-polono-spirituel de mes amis bien aimés »⁵⁰. Né en avril 1810 à Varsovie, Julian Fontana était issu d'une famille d'architectes italiens venus en Pologne au XVIII^e siècle. Son père possédait un immeuble près du Château royal, où il faisait prospérer une épicerie fine, très réputée dans toute la ville. En 1828, Fontana commença des études de droit à l'Université qui furent interrompues par l'insurrection de Novembre 1830. Il s'engagea dans l'armée, combattit en Lituanie sous le commandement du général Henryk Dembiński et accéda au grade de lieutenant d'artillerie. L'échec de l'insurrection l'obligea à émigrer. Il passait un temps à Hambourg, puis il arrivait entre la fin de 1831 et le début de 1832 à Paris. Il n'y resta qu'une année, chez Chopin, auprès duquel il prit des leçons de piano. Il se dit d'ailleurs lui-même élève de Chopin dans les éditions de sa propre musique. Ces mois à Paris ne lui apportèrent pas de perspectives concrètes. Aussi décida-t-il d'émigrer en Angleterre. Il s'installa à Londres, où il fit paraître en 1835 chez Chappell le premier recueil de chants nationaux polonais, traduits en anglais, *The Polish national Melodies*, parmi lesquels le *Chant du Trois Mai*, qui serait publié isolément plus tard à New York. En 1837, il était déjà de retour à Paris et habitait de nouveau chez Chopin. Dès cette époque, commença son rôle de secrétaire et de copiste des œuvres du compositeur pour l'édition ; une cinquantaine de copies est portée à son actif, des

opus 25 à 49. Chopin dédia à Fontana ses *Polonaises* op. 40, sans doute en remerciement de tous les services rendus pendant l'année passée à Majorque, Marseille et Nohant, loin de Paris, de l'automne 1838 à l'automne 1839. « Tu trouveras dans la deuxième Polonaise la réponse à ta lettre sincère et vraie – ce n'est pas de ma faute, si je suis comme un champignon empoisonné, semblable à un bon, que tu tires de la terre et qui te donne le goût de quelque chose d'autre »⁵¹. La relation avec Chopin devint pesante à bien des égards. Fontana était un « écorché vif et toujours prêt à en vouloir à tout le monde de ses propres disgrâces »⁵². Malgré quelques concerts, à Toulouse et à Paris (en 1843, chez Érard), des tentatives à Bordeaux, neuf compositions publiées, malgré l'aide de Chopin, le malheureux Fontana ne parvint pas à mettre en route une véritable carrière en France. Doublement humilié, d'un côté par sa position servile auprès de Chopin qui le soutenait certes financièrement, mais auquel, de ce fait, il était redevable de sa survie, et de l'autre par le génie de Chopin qui lui renvoyait quotidiennement la faiblesse de ses propres aptitudes, il se trouva devant ce dilemme : continuer d'être au plus près d'un être exceptionnel, ce qu'une part de lui désirait, ou le fuir à des milliers de kilomètres, ce que l'autre part souhaitait en même temps. Il choisit la dernière solution et quitta l'Europe en 1844 pour une nouvelle vie à Cuba – île d'une meilleure chance qui lui permit de rencontrer la femme de sa vie, de donner des leçons de piano et des concerts avec des œuvres de Liszt, de Thalberg et de Chopin. En 1845, il arrivait à New York en vue de son installation qui y prendrait

⁵¹ Chopin à Fontana, Marseille 7 mars 1839, *KFC*, t. I, p. 337.

⁵² George Sand à Marie de Rozières, Nohant 22 septembre 1841, *Correspondance*, éd. Georges Lubin, Paris 1969, t. V, p. 426.

⁵³ Julian Klemczyński (Kalisz 1810- Paris 1851?), pianiste et compositeur polonais, officier méritant de l'insurrection de 1830. Il vint en France en 1831, s'installa d'abord à Meaux, puis, en 1839, à Paris, où il ouvrit une école de piano, rue du Faubourg Poissonnière. Il composa une centaine de pièces de salon dans le style brillant, sans grande originalité, pour beaucoup sur des thèmes du folklore polonais.

⁵⁴ Napoleon Orda (Worocewicz 1807-Varsovie 1883), artiste polono-lituanien, musicien, pianiste, aquarelliste et dessinateur amateur, né en Biélorussie, ayant vécu en France, en Ukraine et en Lituanie. Il a dessiné plus d'un millier d'esquisses et d'aquarelles présentant différentes vues de monuments et sites historiques de Biélorussie, de Lituanie, de Pologne et d'Ukraine. Ces dessins très détaillés sont d'une grande importance historique, car beaucoup de ces monuments n'existent plus. Après s'être formé auprès de Liszt et Chopin, il a composé de nombreuses polonaises, valse, mazurkas et sérénades.

effet en janvier 1846. Il y devenait représentant de la maison Pleyel, donnait des concerts, notamment avec Camillo Sivori, un élève de Paganini, ou le 15 octobre 1846 jouait la *Fantaisie en fa mineur* de Chopin, donnée en création américaine aux *Apollo Rooms*. De passage à Londres en 1848, il ne put une dernière fois revoir Chopin qui se trouvait en Écosse. Peu après la mort de celui-ci, il épousait Camila Dalcour-Tennant, devenue veuve, dont il eut un fils Julian Camillo, né à Paris en 1853 et filleul de Mickiewicz. Le couple était venu s'installer en France ; était-ce une sorte de revanche pour Fontana, ce retour avec une vie construite ? Hélas, il était déjà veuf en 1855 ! Sa production musicale resta assez modeste, seulement une vingtaine d'opus, mais d'une qualité certaine en comparaison de la musique dominante. Il s'illustra aussi au travers de la traduction du *Don Quichotte* de Cervantès en polonais et de la publication d'un livre d'astronomie. Dans les années 1858-60, il retourna en Pologne à l'occasion de séjours épars. Mais après de nombreuses années de souffrance physique et morale, dépressif incurable marqué par les épreuves, il devait mettre fin à ses jours dans la nuit du 23 décembre 1869. Ses cendres furent placées dans une tombe collective au cimetière Montmartre, auprès d'autres patriotes polonais de l'insurrection de 1830.

En décembre 1840, la *Revue et gazette musicale de Paris* annonçait la parution d'un *Album de pianistes polonais*, comprenant « des morceaux inédits par MM. Chopin, Kontski, Klemczyński⁵³, Orda⁵⁴, Sowinski et Wolff ». Cette réunion musicale fait aujourd'hui sourire, au regard

de ce qui sépare Chopin de ses comparses. Toute comparaison n'a d'ailleurs guère de sens. Chopin se trouvait là, au milieu de compatriotes et non de pairs, et pas plus comme chef de file d'un « groupe des six » polonais ! Au sujet de son *Impromptu en fa dièse majeur* op. 36, Chopin eut ce trait d'humour : « Il serait bon qu'il ne fût pas à la Orłowski, à la Zimmerman, à la Kałsko-Kontski, ni à la Sowiński, ni à la cochon, ni d'aucun autre animal »⁵⁵ !

Le 7 mars 1839, en réponse à la lettre de Fontana, sans doute d'amertume et de reproches, Chopin formulait cet aveu de bien savoir qu'il n'avait jamais servi à rien ou à si peu, ni aux autres ni à lui-même. Ici transparaissait le sentiment de sa culpabilité pour n'avoir pas pris part à l'insurrection, pour n'avoir pas combattu auprès de ses frères. Il faut se souvenir de ses mots depuis Vienne : « Czemuż nie mogę choć bębnić [que ne puisse au moins battre du tambour]!⁵⁶ ». L'ami Tytus l'avait dissuadé de rentrer au pays pour s'engager dans l'armée insurrectionnelle, lui faisant comprendre et admettre que sa vie devait être préservée pour la musique. Et c'est bien avec elle, qu'il s'accomplit comme patriote. Chopin représenta « la Pologne, sa patrie telle qu'il la rêvait, dans les salons parisiens sous Louis-Philippe [...]. Chopin a été l'unique pianiste politique. Il jouait la Pologne, il mettait la Pologne en musique »⁵⁷.

Depuis la *Mazurka de Dąbrowski*, qu'il jouait et chantait au Club polonais et sur laquelle il improvisait des épopées, jusqu'aux chefs-d'œuvre de la *Fantaisie en fa mineur* ou de la *Polonaise-Fantaisie en la bémol majeur*, Chopin exprima



Sophie Zamoyska (*Pologne historique...*, t. 3)

la pensée et le sentiment de la nation, de toutes les manières, de la plus simple à la plus haute. Il éleva cette pensée et ce sentiment au niveau idéal auquel seul le véritable artiste qui porte en lui le plus grand esprit et la plus grande imagination peut atteindre, sans parler des moyens musicaux du génie. Liszt avait perçu que Chopin était « au nombre des premiers musiciens qui aient ainsi individualisé en eux le sens poétique d'une nation »⁵⁸. Mickiewicz, Słowacki, Krasiński étaient appelés les poètes-prophètes de la Pologne, Chopin leur fut associé⁵⁹. Mais

si les trois poètes sont les grands prophètes, Chopin est l'unique, le *Wieszcz*, le barde merveilleux, dans toute la sublime dimension de celui qui traduit le mystère de l'humain, l'infini de l'indéfini, au-delà des langages verbaux, des concepts, des croyances et des perceptions du monde.

Bibliographie des ouvrages les plus consultés pour cette étude

Halina GOLDBERG, « Remembering that tale of grief » : *The Prophetic Voice in Chopin's Music*, in *The Age of Chopin*, edited by Halina Goldberg, Bloomington 2004

Halina GOLDBERG, *Chopin's late fantasy pieces in the context of nineteenth-century fantasy genres*, in *Chopin's musical worlds : The 1840's*, edited by Artur Szklener, Warsaw 2007, pp. 157-68

Halina GOLDBERG, *Music in Chopin's Warsaw*, New York 2008

Magdalena OLIFERKO, *Fontana i Chopin w listach* [Fontana et Chopin dans les lettres], Warszawa 2009

Irena PONIATOWSKA, *Antoni Kałski jako pianista i kompozytor muzyki fortepianowej* [Antoine Kałski (Kontski) comme pianiste et compositeur de musique de piano], in *Les pianistes virtuoses à Paris autour de Chopin*, in « Chopin w kręgu przyjaciół [Chopin dans le cercle des amis] », édité par Irena Poniatowska et Danièle Pistone, t.V, Warszawa 1999

Irena PONIATOWSKA, *Fryderyk Chopin*, Warszawa 2009, *Narodowość* [Nationalité], pp. 100-37

Renata SUCHOWIEJKO, *Les pianistes polonais dans la presse musicale parisienne à l'époque de Chopin. Contexte sociopolitique*, in *Chopin and his work in the context of culture*, 2nd International Musicological Congress, Warsaw 10-17 October 1999, edited by Irena Poniatowska, Krakow 2003, t. 1, pp. 184-92

Ewa TALMA-DAVOUS, *Le pianiste du moi, Wojciech Sowiński (1805-1880)*, in « Chopin w kręgu przyjaciół », édité par Irena Poniatowska et Danièle Pistone, t. V, Warszawa 1999, pp. 129-150

Mieczysław TOMASZEWSKI, *Chopin, Kurpiński et le chant national populaire. Fantaisie en fa mineur op. 49 de Chopin. Les rapports avec les chants historiques et insurrectionnels*, in *Les pianistes virtuoses à Paris autour de Chopin*, in « Chopin w kręgu przyjaciół », édité par Irena Poniatowska et Danièle Pistone, t. V, Warszawa 1999, pp. 13-36

Mieczysław TOMASZEWSKI, *Chopin's Inspiration from Polish « Common » Song*, in *Chopin's Work. His inspirations and creative process in the light of the sources*, Warszawa 2002, pp. 43-53

Mieczysław TOMASZEWSKI, *Commentaire sur la source*, in *Fryderyk Chopin, Fantaisie en fa mineur op. 49. Édition en fac-similé de l'autographe « Stichvorlag », conservé à la Bibliothèque nationale à Varsovie*, Varsovie 2007, pp. 29-36

Mieczysław TOMASZEWSKI, *Chopin. Fenomen i paradoks*, Lublin 2009

Tomasz WOJAK, *Edward Wolff i jego zachwyt dla Chopina* [Édouard Wolff et son admiration pour Chopin], in *Les pianistes virtuoses à Paris autour de Chopin*, in « Chopin w kręgu przyjaciół », édité par Irena Poniatowska et Danièle Pistone, t. V, Warszawa 1999, pp. 153- 60

⁵⁵ Chopin à Fontana, Nohant 8 octobre 1839, *KFC*, t. I, p. 365. Kałsko est lu généralement Karsko, de Karski, pseudonyme d'Edward Duński, poète et, à l'époque, frère de la Congrégation de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fondée par Bogdan Jański en 1836. Mais Chopin désigna-t-il ce personnage ? ou joua-t-il plutôt sur les deux orthographes du patronyme de Kontski ?

⁵⁶ Chopin à Jan Matuszyński, Vienne 1^{er} janvier 1831, *KFC*, t. I, p. 170.

⁵⁷ Wilhelm von Lenz, *Les grands virtuoses du pianos*, trad. et prés. Jean-Jacques Eigeldinger, Paris 1995, p. 126.

⁵⁸ Franz Liszt, *Chopin*, par J. G. Prod'homme, avant-propos d'Alfred Cortot, Paris 1957, p. 219. Réédition du texte de 1851 paru dans la « France musicale », puis en janvier 1852, en un volume, chez les frères Escludier.

⁵⁹ Le terme de *wieszcz* [grand poète, prophète] fut associé à Chopin en Pologne pour la première fois par Marcell Antoni Szulc dans la revue « Tygodnik literacki » du 7 mars 1842. Puis, sous l'autorité de sa meilleure élève, la princesse Marcelina Czartoryska, Chopin fut introduit officiellement comme « quatrième prophète » par Stanisław Tarnowski en 1871.



Frédéric Chopin, de la Pologne natale au Berry de George Sand

par Sylvie DELAIGUE-MOINS



Château de Nohant

Selon la légende, des violoneux qui avaient parcouru une douzaine de lieues en traîneau depuis Varsovie jusqu'à Zelazowa-Wola en Mazovie jouaient encore à la nuit tombante, ce jeudi 1^{er} mars 1810* sous les fenêtres de la chambre où Frédéric venait au monde.

Son père, Nicolas, fils d'un charron-vigneron, avait quitté sans regret Marainville et sa Lorraine natale dès l'âge de seize ans, sans doute pour échapper à un avenir médiocre. L'ancien régisseur polonais du château lui avait fourni de solides appuis à Varsovie.

À la naissance de Frédéric, Nicolas était complètement intégré à sa nouvelle patrie et à sa culture. Il se prénomma Mikolaj, époux de Justyna Krzyzanowska.

À vingt ans Chopin n'avait plus rien à prouver dans son pays. Après l'enfant prodige qui avait, à sept ans, conçu deux polonaises et joué devant la mère du Tsar, le jeune adolescent était devenu l'habituel invité des salons de Varsovie où sa virtuosité de pianiste et son talent d'improvisateur attiraient l'attention des critiques qui osaient le comparer à Mozart. Il avait déjà composé une cinquantaine d'œuvres - certaines aujourd'hui disparues - présentées au cours de brefs séjours en Allemagne et en Autriche où il fit un triomphe au Théâtre Impérial le 11 août 1829 comme, quelques mois plus tard, au Théâtre National de Varsovie où il donna, devant une salle bondée, son Concerto en fa mineur.

* Nicolas, dans sa déclaration tardive au registre paroissial, avait donné la date du 22 février

Mais son père comme ses professeurs pensaient qu'il devait asseoir sa jeune renommée à travers toute l'Europe.

Contrairement à ce père quittant allègrement son pays natal, c'est le cœur serré et rempli d'inquiétude pour son avenir que Frédéric montait dans la diligence, le mardi 2 novembre 1830 après un concert d'adieu où son deuxième Concerto en mi mineur souleva l'enthousiasme. Il se rendrait à Dresde puis à Vienne.

« J'ai l'impression de partir pour ne plus revenir. Qu'il doit être triste de mourir loin des siens ! », confiait-il à un ami. Sa mère, quant à elle, réussissait à taire son anxiété de voir s'éloigner ce garçon frêle et délicat comme l'était sa jeune sœur emportée à quatorze ans par la phtisie.

Il projetait de quitter Vienne pour Londres lorsque lui parvint la nouvelle de l'insurrection de Varsovie. Partagé entre une sorte de honte à ne pas participer à la lutte aux côtés de ses amis insurgés et l'impossibilité de demeurer à Vienne où l'on prenait parti pour le tsar, il pensa être accueilli avec plus de bienveillance dans le Paris post-révolutionnaire.

Paris donc, où il arriva le 11 septembre 1831 - Paris où la rencontre, un jour sur les boulevards, avec le Prince Radziwill qui l'admirait, allait lui ouvrir les portes des salons - Paris, acquise à la cause polonaise, où il côtoya Cherubini, Mendelssohn, la Malibran, les pianistes de renom, avant de devenir lui-même, comme il l'écrivit à ses parents « la coqueluche parmi la crème de l'aristocratie française ».

Le 26 février de l'année suivante : un premier concert à la Salle Pleyel. Il y donna ses Variations sur un air de Don Juan qui inspirèrent à Robert Schumann le fameux « Chapeau bas, messieurs, un génie » et enthousiasmèrent Franz Liszt.

Mais il hésiterait longtemps avant de se produire de nouveau : « Je ne suis point propre à donner des concerts, moi que le public intimide, déclarait-il, je me sens asphyxié par les haleines précipitées, paralysé par ces regards curieux, muet devant ces visages étrangers ».

Devenu rapidement le professeur le plus demandé et le plus cher de la capitale, il pouvait mener grand train sans être astreint à ces concerts pour lesquels il montrait tant de répugnance. Jouer, improviser pour un cercle d'amis lui conviendrait toujours mieux.

Ce fut à l'occasion d'une de ces soirées qu'il se trouva en présence de George Sand à l'automne de 1836. Liszt avait dû insister pour que le musicien participât chez Marie d'Agoult à l'une de leurs rencontres musicales. La romancière avouerait bientôt à un ami avoir été troublée autant par l'aspect fragile de « ce petit être » que par la force de son talent. Chopin, lui, retarda longtemps le moment d'envisager ce qu'elle appelait « le dernier embrassement de l'amour ». Ils se virent fréquemment, soit dans des réunions intimes, soit dans les salons, avant quelques tête-à-tête et voyages « dans d'autres régions... livrés au vent qui passait ».

On peut supposer que le début de leur liaison amoureuse date de mai 1838 ; en juin Delacroix, leur ami commun, commença la célèbre toile qui réunit si fortement le maître au piano et la jeune femme comme subjuguée par la musique ; un double portrait dont nous ne connaissons aujourd'hui que les deux personnages séparés puisqu'il fut mutilé après la mort du peintre.

Puis, en novembre, le départ pour Majorque avec les deux enfants de George Sand, un séjour dont la romancière fera plus tard un récit accablant pour l'Espagne, « cette terre de brigands et de vermine, ce chien de pays » où la santé de Chopin s'était détériorée « d'une manière effrayante »,

où ils avaient été traités « comme des parias à cause de la toux de Chopin ».

« Terrible fiasco », dira la romancière, que cet hiver à Majorque et le retour dramatique le 13 février sur El Majorquin où Chopin « crachait des cuvettes de sang », au milieu de cent pourceaux que le steamer convoyait.

Après le voyage qui, de Marseille, les mena du 24 mai au 1^{er} juin par « cette aride et poudreuse Provence » au paisible village de Nohant, il n'est pas étonnant que ce Berry retrouvé parût à George Sand « la terre promise » qu'elle avait cherchée si loin.

Et Chopin ? que venait-il chercher dans « ces déserts du Berry » ?

Pendant cette dernière étape, la voiture « bien close, assez forte pour porter les paquets » que George s'était ingénieusement découverte à Marseille, est-elle assez douce pour faire oublier à son compagnon les cahots de la route ?

Alors, par les étroites fenêtres de la berline, le paysage, par son imperceptible évolution, amollissant ses lignes en un souple vallonnement où les masses sombres des chênes, des ormes et des châtaigniers jouent du vert limpide des prés bordés de saules, ce paysage rassurant peu à peu, réveille en Frédéric Chopin le souvenir de la lointaine campagne de Zelazowa-Wola, le village de son enfance. L'évidence de cette émouvante analogie s'impose lentement au voyageur et il se sent apaisé.

Puis, c'est la pure harmonie de la modeste église romane de Nohant.

Quand il franchit la grille avec George et les enfants, les clématites et les rosiers s'accrochent aux murs de la demeure comme autrefois à ceux de sa maison natale.

À ce moment, pour la première fois peut-être, l'exilé se sent chez lui.



Chambre de Chopin à Nohant

Déjà, dans le vestibule de l'entrée, puis, lorsqu'il gravit le grand escalier de pierre, il reconnaît des odeurs de parquet ciré et le fumet de quelque volaille mijotée dans une de ces marmites dont il a vu, au passage, briller le cuivre par la porte entrouverte.

De Marseille George Sand avait donné des ordres pour que tout fût préparé pour le confort de son compagnon : la chambre la plus ensoleillée du premier étage ouverte sur le jardin et, quelques jours plus tard, la surprise d'un beau piano commandé en secret chez Camille Pleyel.

« Enfin sur place après une semaine de voyage. Nous nous sentons tous parfaitement bien. Belle campagne : alouette, rossignol », écrit, dès le lendemain Frédéric à son ami Grzymala qu'il invite à venir recevoir à Nohant « des pilules et du lait excellent. Mon piano sera à ta disposition, rien ne te manquera ». Et George, de son côté, l'invite à venir « bâiller aux corneilles, dormir le nez au soleil, se promener le nez au vent ».

Au mois d'août suivant, c'est un enchantement, pendant une quinzaine de jours, d'entendre les deux amis évoquer leurs souvenirs ou les derniers potins de Paris. Parfois, au piano, Grzymala joue une vieille mélodie de leur lointaine patrie tandis que son « petit Frysek » lui offre la primeur de trois mazurkas qu'il vient de composer.

« Cela a l'air de ne pas avoir d'importance, et bien, c'est la plus grande consolation en pays étranger, d'avoir quelqu'un qui vous reporte dans votre patrie chaque fois que vous le regardez, que vous lui parlez ou que vous l'entendez », explique Frédéric tandis que Maurice baptisé Mauriski et Solange Sandska s'exercent à rouler les R.

Grzymala, l'ancien diplomate, membre éminent de l'immigration polonaise de 1831, et Frédéric Chopin, l'habitué des salons parisiens, adulé de toutes les jeunes femmes de l'aristocratie qui se disputent ses leçons - les plus chères de Paris - se trouvent tous deux très à l'aise avec les amis berrichons de leur hôtesse. Ils se lient d'amitié avec certains d'entre eux, Emmanuel Arago, François Rollinat ou le Dr. Papet qui vient de son château d'Ars soigner Chopin ; il assure que sa poitrine est intacte,

qu'il recouvrera très vite une santé parfaite. À ce propos, Frédéric rappelle avec humour les pronostics des trois médecins consultés avant le départ de Majorque : « Le premier déclara que j'allais crever, le deuxième que j'étais en train de crever et le troisième que j'étais déjà crevé ».

Au cours du premier été, celui de 39, outre *Cosima*, George Sand avait commencé *Le Compagnon du Tour de France* et Chopin avait terminé la Sonate en si mineur, l'Impromptu en fa dièse majeur, le Nocturne en sol mineur et les trois Mazurkas déjà citées.



Portrait de Chopin par Teofil Kwiatkowski (château de Montrésor)

Chaque été, jusqu'en 1846, Chopin viendra ainsi oublier les fatigues de la vie parisienne, son travail quotidien de pédagogue renommé, les soirées mondaines dans les salons de l'aristocratie polonaise émigrée où il est reçu comme un prince, l'angoisse de concerts qu'il ne peut refuser et qu'il redoute. C'est à Nohant que, délivré des soucis matériels, soigné par une amie attentive et dévouée, il sera libre de ne penser qu'à son art. C'est à Nohant qu'il écrit la 3^{ème} Ballade, la Polonaise héroïque, la radieuse Barcarolle, la surprenante Polonaise-Fantaisie - au total, une cinquantaine de compositions qu'on s'accorde à situer au plus haut de son génie.

Ce furent aussi les soirées dans le salon où George Sand faisait la lecture des dernières pages écrites la nuit précédente, les parties de cartes sur la grande table ovale de la salle à manger, les soirées d'été sur la terrasse lorsque Frédéric se mettait au piano pour quelques intimes, les joyeux pique-nique dans les bois voisins, les excursions que Chopin consentait parfois à suivre sur le dos d'une gentille ânesse, les séances de billard, les fous rires déclenchés par un Chopin soudain transformé en vieille douairière ridicule ou singeant le jeu déclamatoire d'un pianiste à la mode.

Mais aussi des moments pénibles où, du cabinet voisin, George entendait son compagnon, enfermé de longues heures dans sa chambre « pleurant, marchant, brisant ses plumes, répétant et changeant cent fois une mesure, l'écrivant et l'effaçant autant de fois, et recommençant le lendemain avec une persévérance minutieuse et désespérée ».

George Sand - dont Balzac comparait l'écriture à une source d'eau qui coulerait toujours avec un égal murmure, comme si quelqu'un dictait et qu'elle écrivait - était, pour la première fois, témoin des angoisses de la création et

assistait, presque avec effroi, à cet acharnement à vouloir approcher une perfection impossible.

Constamment attentive au confort matériel de celui qu'elle appelait parfois son « cher petit Chop », elle a su attirer à Nohant ceux qui lui apporteraient la chaleur de leur amitié en même temps que leur empathie d'artistes. Cette maison « sut être, dira Georges Buisson, à la fois un véritable centre culturel de rencontre et une simple maison de famille ».

Ainsi, pour leur deuxième été à Nohant où ils étaient arrivés le 12 juin 1841 pour n'en repartir que le 31 octobre, la visite de la cantatrice Pauline Viardot dont Chopin se plaisait à dire qu'elle lui rendait sa faculté musicale lorsqu'elle l'abandonnait.

Chaque jour, deux semaines durant, ce fut un enchantement pour toute la maison d'entendre ces grands artistes répéter des airs d'opéra italiens, l'Orphée de Gluck, et Haendel et toujours Mozart, leur maître à tous deux.

George Sand disait que sa chère Pauline interprétait la Zerline du Don Juan comme personne ne l'avait fait depuis la disparition de sa sœur, la grande Malibran. Et George aimera se rappeler qu'à une fête du village, elle les avait vus, à son grand étonnement, prêter un réel intérêt aux airs traditionnels du Berry et noter quelques phrases mélodiques des sonneurs de cornemuse.

Chopin comprenait-il le génie propre au Berry, comme il l'avait ressenti de sa Mazovie natale ? Sans doute, pensait la romancière qui lui dédia *La Mare au Diable*, ce petit chef-d'œuvre écrit en quatre jours.

À ce propos il ne faudrait pas se hâter de déceler certaines similitudes entre le folklore berrichon et la quinzaine de Mazurkas composées ici. Sur la cinquantaine qui figurent

dans son œuvre, celles composées à Nohant sont reconnues par les spécialistes comme les plus abstraites, les plus élaborées.

Comme Jean-Yves Clément le remarque, « Chopin n'est pas perméable aux influences, qu'elles soient picturales, littéraires ou musicales ». Il est en effet étonnant de constater que la Sonate en si mineur pleine de jaillissement vers la joie a été composée pendant l'été de 1844, l'été où Frédéric apprenait la mort, loin de lui, de son père Nicolas Chopin. Une exception, peut-être, cette Berceuse en ré bémol majeur, pleine de tendresse retenue, composée en 1842, l'année où Pauline Viardot avait laissé sa petite Louise aux bons soins de George à Nohant.

Au cours de longs entretiens entre le musicien et le peintre Eugène Delacroix venu à trois reprises à Nohant pendant les étés 42, 43, et 46, il a été souvent question de ce qu'on nomme la « correspondance des arts ». Et George Sand, quant à elle très « perméable », en a fait son profit

pour en nourrir *Consuelo*, véritable roman de la musique qu'elle écrivait en partie durant l'été de 1842.



Porte capitonnée de la chambre de Chopin à Nohant

Une autre visite reconforta grandement Chopin après la mort de son père : George Sand s'était empressée d'inviter à Nohant Ludwika, la sœur de son compagnon ; et, pour la première fois depuis treize ans, Frédéric retrouvait un membre de sa famille très cher à son cœur. George gardera, d'ailleurs, le souvenir de cette visite comme l'un des instants les plus heureux de leur liaison. Au moment du départ elle confiera à Ludwika qu'elle avait été le meilleur médecin pour leur « cher enfant ». Elle lui dédicacera l'année suivante *Le Meunier d'Angibault* dont elle lui avait lu certaines pages à la veillée.

Nohant a certainement été « la chance de Chopin ». On peut, sans

forcer le trait, ajouter que George Sand a grandement contribué à prolonger sa vie et sauver l'œuvre du musicien : on sait qu'à partir de la rupture, en juillet 1847, la santé de Chopin s'est

complètement détériorée et que sa création s'est réduite à deux mazurkas, la dernière non achevée, quelques jours avant sa mort, le 17 octobre 1849.

Certains auteurs ont cru bon d'avancer, tout au contraire, que la romancière avait tenu un rôle essentiellement négatif dans la vie de Chopin et qu'à partir de 1843, il n'existait plus de rapport amoureux dans ce couple.

Voici un court billet daté du 20 septembre 1845, c'est à dire à la fin de leur 6^{ème} été à Nohant. Il est minuit, Chopin vient de prendre la diligence de Châteauroux : « Je suis triste en pensant que vous êtes en voiture, que vous passez une mauvaise nuit. Prenez au moins le temps d'en passer trois bonnes à Paris et ne vous fatiguez pas trop. Aime-moi, cher ange, mon cher bonheur, je t'aime. »

Loin de se prendre en grippe au bout d'un mois de cohabitation comme Marie d'Agoult l'avait annoncé au tout-Paris, ils étaient revenus de Majorque, non plus peut-être en amants exaltés, mais étroitement liés par la vie familiale. Et les épreuves surmontées avaient fait naître chez l'un et chez l'autre une admiration qu'ils faisaient partager à leurs amis presque dans les mêmes termes : « Mon Dieu, si vous le connaissiez comme je le connais maintenant, vous l'aimeriez encore davantage ».

Et Chopin en écho : « Tu sais, tu l'aimerais plus encore si tu la connaissais comme je la connais maintenant ».

Lorsqu'il monte dans la calèche le mercredi 11 novembre 1846 pour rejoindre Paris, il ne peut se douter qu'il ne reverra plus jamais cette maison devenue pour lui un deuxième foyer.

Ce jour-là, s'il avait du chagrin à s'en aller, il était en même temps impatient d'« essayer » sa Sonate pour piano et violoncelle qu'il venait de terminer avec son ami Franchomme.

George Sand le rejoindra dans la capitale au début de 1847. Ils se rendront ensemble au Palais du Luxembourg admirer le plafond peint par Delacroix, mais la romancière reviendra sans lui quelques jours plus tard.

Chopin ne reviendra plus à Nohant, ni cet été, ni les deux autres qui précéderont sa mort le 17 octobre 1849.

L'été de 1846 aura été le dernier où, comme l'écrivit Delacroix, on entendait « par la fenêtre ouverte sur le jardin, des bouffées de la musique de Chopin (qui) venait se mêler à l'odeur des rosiers ».

De sombres drames familiaux opposeront George Sand et sa fille Solange nouvellement mariée au sculpteur Auguste Clésinger. George Sand ne pardonnera pas à Chopin d'y prendre parti pour sa fille et lui signifiera sa décision d'arrêter là une relation de près de neuf années.

La santé du musicien continuera dès lors à se détériorer. Deux mazurkas - dont la seconde restera inachevée - qu'il dit avoir « tirées de son cœur lacéré » furent les dernières compositions de ce génie dont George Sand avait dit : « Il n'était certainement pas fait pour vivre longtemps en ce monde, ce type extrême de l'artiste ».



Les catholiques libéraux et la Pologne : l'enthousiasme, le désespoir et l'espérance

par Marc du POUGET

« Enfin elle a jeté son cri de réveil, enfin elle a secoué ses chaînes, et en a menacé la tête de ses barbares oppresseurs, cette fière et généreuse Pologne, tant calomniée, tant opprimée, tant chérie de tous les cœurs libres et catholiques. Puisse-t-elle reprendre sa place parmi les nations du monde, cette nation qui a si longtemps lutté pour sa liberté, et qui a gardé pure et sans tache l'antique foi de ses pères ! Le monument sacrilège que le dix-huitième siècle nous a légué est effacé de la carte de l'Europe ; l'œuvre impie du congrès de Vienne est anéantie : les peuples asservis et les croyances outragées reconquièrent leurs droits... Libre et catholique Pologne, patrie de Sobieski et de Kosciusko, toi qui fus au dix-septième comme au dix-neuvième siècle l'héroïne du catholicisme défailant, nous saluons ta nouvelle aurore, nous te convions à la sublime alliance de Dieu et de la liberté ».

(*L'Avenir*, 12 décembre 1830)

« Sublime alliance de Dieu et de la liberté » : tel était l'idéal d'un petit groupe ardent réuni autour de Félicité de Lamennais et du journal *L'Avenir*. Entre ce journal, qui d'octobre 1830 à septembre 1831, a fait entendre d'ardents messages de sympathie à la Pologne, et la lutte de ce pays pour son indépendance, il y a un synchronisme. Certes la cause de la Pologne a été défendue par des libéraux, moins religieux, tels Lafayette, Béranger a composé des chansons, Delavigne des hymnes. De leur côté,

de nombreux catholiques, partisans du pouvoir absolu, ont émis des réserves sur cette révolution désordonnée, attentatoire au respect dû au pouvoir établi et qui se réclame volontiers des idéaux de 1789 : ce sont les légitimistes, en France les lecteurs de *La Gazette de France* ou de *La Quotidienne*, et à Rome le parti des zelanti, influent auprès du pape Grégoire XVI, nouvellement élu (2 février 1831). Par leur enthousiasme, par leur désespoir au moment de l'échec de la révolution polonaise, par leurs témoignages d'espérance dans un renouveau de la Pologne et du monde chrétien, les catholiques libéraux ont influencé durablement l'opinion européenne.

L'enthousiasme

L'influence de Félicité de Lamennais est bien connue. Ce prêtre breton, à l'origine ultra-royaliste, milite pour un renouveau de l'Eglise qu'il juge affadie par le gallicanisme. Il est reçu à Rome en 1824 par le pape Léon XII qui voit en lui « un de ces amants de la perfection qui, si on les laissait faire, bouleverserait le monde », éloge et critique à la fois¹. Avec la philosophie allemande et contre Descartes, il s'appuie sur le « sens commun ». Il est traditionaliste, mais romantique et optimiste : il veut élaborer une « science catholique », faire prévaloir le primat de l'amour sur l'empire de la force, faire de l'Eglise par sa seule force spirituelle, sous la direction du pape, un appui des libertés publiques en communion avec le peuple, en particulier avec les pauvres, et supprimer la pompe et le luxe dans l'Eglise. Programme qu'il résume dans un article de *L'Avenir* du 30 juin 1831 :

« Oui, le catholicisme sera grand dans l'âge qui commence, dans l'âge de la liberté. Son antique foi fécondera la science qui s'appuiera sur elle ; l'amour infini dont il est la source, en donnant pour base à l'ordre nouveau l'obéissance volontaire, relèvera la dignité de l'homme, atténuera les causes de discorde, rendra tous les peuples frères et fera du genre humain, ce qu'il était originellement, une famille »².

Ce prêtre peu banal rassemble autour de lui prêtres et laïcs de talent : l'abbé Gerbet, Lacordaire, Charles de Caux, Montalembert. Ce dernier, fils d'un pair de France – il accède à cette dignité en 1831 – est un relais des idées mennaisiennes dans le monde politique et littéraire. Il reçoit le dimanche soir des intellectuels catholiques. Le jeune Frédéric Ozanam en parlera plus tard avec enthousiasme :

« Il respire dans ces réunions un parfum de catholicisme et de fraternité. M. de Montalembert a une figure angélique et une conversation très instructive. Les points de doctrine sur lesquels Rome a demandé le silence ne sont pas remis sur le tapis, la plus sage discrétion règne à cet égard³... ».

Et encore :

« Là les plus illustres champions de l'école catholique nous ouvrent le trésor de leurs conversations, d'autres y viennent aussi qui ont défendu de l'épée et arrosé de leur sang le domaine de leurs convictions, de jeunes officiers belges ou polonais, des diplomates distingués »⁴.

Dans un livre pénétrant, Gaston Bordet a montré que l'enthousiasme inconditionnel des mennaisiens pour la Pologne est justifié par le rôle qu'ils lui attribuent : « elle remplit, elle accomplit une mission historique et idéologique universelle »⁵, elle est au cœur de leur pensée et de leur action. Ils militent pour la liberté dans tous les domaines, liberté de l'Eglise et de l'enseignement, liberté des peuples catholiques d'Irlande, de Belgique, de Pologne, opprimés par des gouvernements hostiles. La Pologne est l'icône de leur combat civique, idéologique et religieux :

Montalembert s'émerveille :

« ...Partout la religion ; partout des enseignes bénies : et après la victoire, le général qui la racontera avec un si touchant oubli de lui-même finira son rapport en priant la patrie d'offrir à Dieu un service solennel pour le repos des morts... Tu es notre seconde patrie, à nous qui ne vivons que pour ces choses au nom desquelles tu as vaincu »⁶.

Et Charles de Caux prédit :

« la régénération de notre vieille société. En Irlande, en Belgique, en Pologne et déjà en France, [les prêtres] se détournent de ce qui ne possède plus que l'ombre du pouvoir pour faire cause commune avec qui en possède la réalité. Ils se font peuple pour mieux diriger le peuple ; ils entrent dans la liberté afin de la retenir dans les limites de l'ordre et leur parole menaçante arrache tantôt une franchise au gouvernement qui accable leurs frères de sa tyrannie et tantôt un morceau de pain au mauvais riche qui écrase le pauvre de ses exactions industrielles. Leur mission se développe, leur caractère se retrempe au feu des révolutions... »⁷.

Rome est, dès avant la révolution polonaise, un point de jonction pour les Polonais et les libéraux français. C'est pendant son séjour à Rome (1829-1831) que le poète Adam Mickiewicz découvre l'œuvre de Lamennais. Celui-ci connaît bien la Pologne grâce au



Médaille d'Adam Mickiewicz par E.-M. Andriollego dans *Pan Tadeusz*, ed. Lwów, Nakładem Księgarni F. H. Richter (H. Altenberg)

¹ G. Cholvy et Y.-M. Hilaire, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, I, 1800-1880, Toulouse, 1985, p. 82. F. de Lamennais, *Œuvres complètes*, éd. établie, préfacée et annotée par L. Le Guillou, 11 vol., Slatkine reprints, Genève, 1980. Le professeur Louis Le Guillou a édité la correspondance de Lamennais : *Correspondance générale*, textes réunis, classés et annotés par L. Le Guillou, 9 vol., A. Colin, Paris, 1971-1981 et a publié des *Cahiers mennaisiens*.

² Citation et commentaire par L. Le Guillou, « Lamennais entre 1832 et 1835, du catholicisme romain au catholicisme universel », dans *Civilisation chrétienne. Approche historique d'une idéologie, XVIII^e-XX^e siècle*, Lyon et Paris, 1975, p. 255-266.

³ Après la condamnation romaine de *L'Avenir*, puis de Lamennais.

⁴ B. Barbiche, « Frédéric Ozanam et la Pologne », dans *Les contacts religieux franco-polonais du Moyen Âge à nos jours : relations, influences, images d'un pays vu par l'autre : colloque international*, Lille, 5-7 oct. 1981. – Paris, Ed. du Dialogue et CNRS, 1985, p. 322.

⁵ G. Bordet, *La Pologne, Lamennais et ses amis 1830-1834*, Editions du dialogue et CNRS, Paris, 1985, p. 68.

⁶ *L'Avenir*, 16 avril 1831 ; cité par G. Bordet, *op. cit.*, p. 49.

⁷ « De l'état moral de l'Europe », *L'Avenir*, 21 avril 1831 ; cf. G. Bordet, *op. cit.*, p. 51. Gaston Bordet a recensé au total 15 éditoriaux et 350 dépêches, avis ou relations (*op. cit.* p. 119).

père jésuite Brzozowski, au P. Kamienski et grâce au cercle de la comtesse Potocka⁸. Par ses attaques contre le gallicanisme et le cartésianisme, Lamennais s'est attiré de nombreuses sympathies à Rome. Le pape Léon XII avait dans sa chambre un portrait du prêtre breton, l'éphémère Pie VIII passait pour lui être favorable.

Désespoir et espérance

Le 8 septembre 1831, les troupes russes entrent à Varsovie et répriment féroce­ment toute résistance. Le 16, le général Sébastiani, ministre des affaires étrangères, déclare à la tribune de la Chambre : « L'ordre règne à Varsovie »⁹, phrase qui fut résumée par la gauche et illustrée par Grandville. Des manifestations de soutien eurent lieu devant le Palais-Bourbon, réprimées par ordre de Casimir Périer.

La prise de Varsovie, la répression qui s'ensuit et l'échec de la révolution polonaise marquent un tournant dans l'évolution des catholiques libéraux et infligent à ceux-ci une véritable souffrance. On conserve le manuscrit de l'article publié le 17 septembre 1831 par Lamennais à l'annonce de la prise de Varsovie, couvert de ratures et taché de larmes :

« Ainsi donc, peuple généreux, notre frère de foi et notre frère d'armes, lorsque tu combattais pour ta vie, nous n'avons pu t'aider que de nos vœux, et à présent que te voilà gisant sur l'arène, nous ne pouvons te donner que des pleurs... Peuple de héros, peuple de notre amour, repose en paix dans la tombe

que le crime des uns et la lâcheté des autres t'ont creusée. Mais ne l'oublie point, cette tombe n'est pas vide d'espérance ; sur elle il y a une croix, une croix prophétique qui dit : Tu revivras »¹⁰.

Il écrira à Montalembert :

« La Pologne et nous, ce n'est qu'un, notre amour est là et notre espérance aussi »¹¹.

La période marque aussi l'échec de la diffusion de *L'Avenir* : le 15 novembre 1831 paraissait le dernier numéro, dans lequel était proposé un « acte d'union » de ceux qui « espèrent encore en la liberté du monde et veulent y travailler », premier pas vers une « fraternité des nations ». Les rédacteurs annonçaient le départ pour Rome de Lamennais, Montalembert et Lacordaire : le pape, clé de voûte du système mennaisien, allait trancher.

Rome, Pologne et France

Grégoire XVI se méfie du libéralisme politique dont peuvent s'inspirer les révolutionnaires italiens : peu après son élection, il a dû demander l'aide de l'Autriche pour rétablir sa souveraineté sur ses États révoltés. Les ambassadeurs d'Autriche et de Russie font pression auprès de la Curie pour obtenir du pape un texte de soutien aux pouvoirs établis comme venant de Dieu.

Grégoire XVI, très réservé, n'est pas hostile à Lamennais. Il le reçoit, lui et ses amis, en décembre 1831. Nos « pèlerins de la liberté » restent à Rome pour obtenir

le jugement de leurs doctrines et sont accueillis par les familles aristocratiques polonaises en résidence à Rome : la comtesse Marie Potocka¹², la comtesse Ankwicz, les Lubomirski¹³, les Rzewuski.

C'est sur l'album du salon de la comtesse Ankwicz que Lamennais écrit sa fameuse ode À la Pologne avec ce refrain :

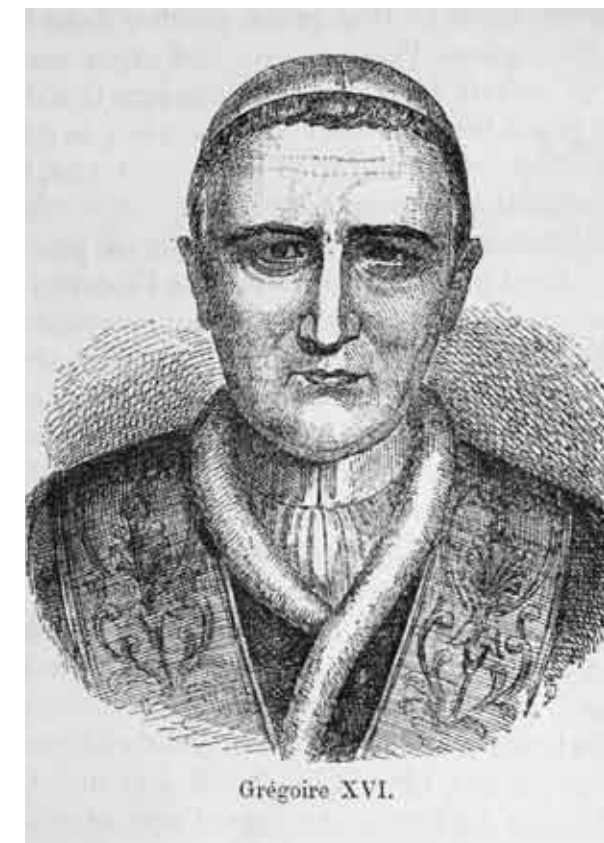
« Dors, ô ma Pologne ! dors en paix, dans ce qu'ils appellent ta tombe ; moi, je sais que c'est ton berceau »

qui sera publiée en annexe au *Livre des pèlerins polonais* d'Adam Mickiewicz. Elle est suivie quelques jours plus tard (vendredi saint 20 avril 1832) d'une émouvante prière de Montalembert.

Les déclarations anti-libérales du pape

À cette vibrante compassion répondait quelques mois plus tard le bref de Grégoire XVI aux évêques de Pologne (9 juin 1832). Il attribuait les troubles aux « menées des malveillants, qui, dans ces temps malheureux, se sont, sous le prétexte de l'intérêt de la religion, élevés contre la puissance des souverains légitimes et ont précipité dans un abîme de maux leur patrie, en brisant tous les liens de la soumission légale » et leur laissait espérer que « votre magnanime empereur vous accueillera avec bonté et entendra nos représentations et nos prières dans l'intérêt de la religion catholique qu'il a toujours promis de protéger dans ce royaume ».

C'était pour le moins une grave méconnaissance de la situation, au moment où les massacres et les déportations se multipliaient et où les uniates, catholiques de rite grec, étaient convertis de force. Peut-être le pape, trompé par les promesses du prince



Grégoire XVI (L. Blanc, *Histoire de dix ans*)

Gagarine, ambassadeur de Russie à Rome, espérait-il obtenir des concessions du tsar ? Le mois suivant, l'encyclique *Mirari vos* (15 août 1832) condamnait « la détestable insolence et la méchanceté de ceux qui, tout enflammés de l'ardeur immodérée d'une liberté audacieuse, s'appliquent de toutes leurs forces à ébranler et à renverser tous les droits des puissances, tandis qu'au fond ils n'apportent aux peuples que la servitude sous le masque de la liberté ».

⁸ Michel Masłowski, « La synthèse religieuse de Mickiewicz », dans *Le Verbe et l'Histoire. Mickiewicz, la France et l'Europe*, sous la direction de F.-X. Coquin et M. Masłowski, Institut d'études slaves, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2002, p. 152 ; G. Bordet, *La Pologne...*, op. cit., p. 78-88, 105.

⁹ Charles de Rémusat, alors député, replace la phrase dans son contexte : « En rendant compte dès le premier jour à la Chambre assez émue de la dépêche par laquelle il avait appris la prise de Varsovie, il [Sébastieni] voulut nous rassurer sur les suites immédiates de l'événement, et pour nous dire que l'entrée du vainqueur n'avait pas été accompagnée des désordres et des violences que l'on pouvait craindre, il nous dit qu'au départ du courrier l'ordre régnait à Varsovie. Cela signifiait que Varsovie n'était pas mise à feu et à sang ; l'opposition entendit que l'ordre était rétabli dans Varsovie. Cette interprétation fut, j'en ai peur, celle du public » (Rémusat, *Mémoires*).

¹⁰ Cité par W.-M. Malinowski et J. Styczynski, *La Pologne et les Polonais dans la littérature française (XIV^e-XIX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 281-282 ; L. Le Guillou, « Mickiewicz entre Lamennais et Michelet », dans *Le Verbe et l'Histoire. Mickiewicz, la France et l'Europe*, op. cit., p. 216.

¹¹ 14 octobre 1832.

¹² Marie Rzewuska, épouse de Jaroslaw Potocki (G. BORDET, op. cit., p. 87 n. 95).

¹³ Montalembert était amoureux de la princesse Hedwige Lubomirska, mais les parents de la jeune fille s'opposèrent au mariage (G. Bordet, op. cit., p. 92 n. 101).

En octobre 1833, Grégoire XVI, dans un bref à l'évêque de Rennes, déclara son « affliction » de la persistance dans l'erreur de Lamennais, qualifiant le *Livre des Pèlerins polonais* d'Adam Mickiewicz d'« écrit plein de témérité et de malice » et faisant allusion à la « violence » de la préface de Montalembert.

Liberté et équilibre européen

L'expédient imaginé par le Congrès de Vienne d'un royaume sous la souveraineté russe, mais avec une constitution et un gouvernement autonomes (la « Pologne du Congrès »), « fantôme de nationalité diplomatique et de gouvernement représentatif »¹⁴, n'avait pu tenir que grâce au bon vouloir d'Alexandre I^{er} et s'était heurté à la raideur de Nicolas I^{er} et de fonctionnaires russes zélés¹⁵ et à l'antagonisme séculaire des deux peuples. L'Autriche et la Prusse, bénéficiaires des partages précédents, étaient complices de la répression. L'indépendance de la Pologne ne pouvait s'obtenir que par une guerre européenne. Mickiewicz en était conscient. *Le Livre des Pèlerins polonais* s'achève par une litanie :

« Par le martyr des trente mille guerriers de Bar morts pour la foi et pour la liberté... / Par le sang de tous les soldats morts à la guerre pour la foi et la liberté, / Délivrez-nous, Seigneur... / Accordez-nous la guerre générale pour la liberté des peuples... / Accordez-nous l'indépendance, l'intégrité et la liberté de notre patrie... »¹⁶

¹⁴ Montalembert, dans *Le Polonais. Journal des intérêts de la Pologne*, Paris, 1833-1836, p. 12.

¹⁵ Le principal était N. N. Novosiltsov, commissaire placé auprès du vice-roi et curateur de l'université de Wilno.

¹⁶ A. Mickiewicz, *Le Livre des pèlerins polonais, traduit du polonais d'Adam Mickiewicz par le comte Ch. de Montalembert suivi d'un hymne à la Pologne par F. de La Mennais*, Bruxelles, 1834. Cette édition belge comprend un avant-propos d'« un ami des Polonais » critiquant Grégoire XVI pour la « naïveté de son inexpérience politique » et pour « la malencontreuse encyclique que nos évêques belges ont eu jusqu'ici la rare prudence de ne pas tirer de sa nullité » (p. 8-9).

¹⁷ *L'Avenir*, 6 novembre 1831.

¹⁸ Ch. Rutkowski, « La France dans la pensée de Mickiewicz », *op. cit.*, p. 247.

L'Angleterre, empêtrée dans ses difficultés intérieures, ne songeait pas à intervenir et la France de Louis-Philippe, soucieuse de maintenir la paix et de consolider la Belgique (ce sera la tâche de Talleyrand à l'ambassade de Londres), n'offrait que des manifestations de sympathie... et quelques subsides pour permettre aux réfugiés de vivre. La gauche, qui n'avait pas accepté les traités de 1815, souhaitait la guerre et Lamennais l'acceptait :

« [l'insurrection] a préparé à la Pologne des cadres d'excellents officiers qui pourront lui servir plus tard, si une guerre générale permet à l'Europe constitutionnelle, et surtout à la France, de s'acquitter un jour de ce qu'elles doivent aux Polonais »¹⁷.

Face au « mouvement » (gauche libérale ou révolutionnaire), le président du Conseil Casimir Périer, du parti de la « résistance » (c'est-à-dire de l'ordre) asséna à la tribune que « la révolte est toujours un crime » et que « la France ne permettra pas qu'un pays quelconque puisse l'obliger à se battre pour lui : le trésor et le sang des Français n'appartiennent qu'à la France »¹⁸. C'est l'attitude du « juste milieu » que caricature Balzac dans le discours dérisoire de café du commerce que tient *La Cousine Bette* : « Les Polonais !... c'est de la canaille... tous gens sans foi ni loi » et son interlocuteur, le commerçant Rivet, lui répond à l'unisson : « Des gens qui veulent mettre l'Europe en feu... Nous sommes dans une époque où les peuples doivent tout obtenir par le développement légal de leurs libertés et par le jeu pacifique des institutions constitutionnelles ».

La voix de Mickiewicz soutenue par Montalembert et Lamennais

Un esprit généreux comme Montalembert est indigné par ces mesquineries. Il étudie la langue polonaise et reçoit Mickiewicz peu après l'arrivée du poète à Paris en août 1832. Celui-ci venait de composer la troisième partie des *Aïeux* (*Dziady*) et *Le livre de la nation polonaise* (1832)¹⁹. Il est influencé par Lamennais, comme il l'écrit à l'historien libéral Joachim Lelewel :

« Je serais d'avis qu'il y aurait à imprimer à nos tendances un caractère religieux et moral différent du libéralisme financier des Français et qu'il faut choisir pour base le catholicisme. Connaissez-vous les œuvres de Lamennais ? C'est le seul Français qui ait sincèrement pleuré sur nous ; ses larmes ont été les seules que j'ai vues à Paris... Peut-être notre nation est-elle appelée à prêcher aux peuples l'Évangile de la nationalité, de la morale, de la religion »²⁰.

Le Livre des pèlerins polonais (1833) eut un grand retentissement. Il montrait leur noble vocation à la dizaine de milliers d'émigrés contraints d'abandonner leur patrie et souvent traités sans considération : « sanctifier par leurs souffrances endurées au nom de la liberté et par leur confiance en la miséricorde divine le reste de l'humanité, et réaliser ainsi la mission rédemptrice et révolutionnaire dévolue à la Pologne martyrisée : être un Christ parmi les nations, en revivre la passion et libérer les peuples du despotisme »²¹.

« L'âme de la nation polonaise, ce sont les pèlerins polonais... Vous êtes parmi les étrangers comme des naufragés sur un rivage lointain... ; vous êtes, parmi

les étrangers, comme des hôtes qui cherchent des convives pour les convier chez eux au banquet de la liberté... ; vous êtes dans votre pèlerinage sur une terre étrangère, comme était le peuple de Dieu dans le désert... ; vous êtes parmi les étrangers infidèles, comme étaient les apôtres parmi les idolâtres »²²,



Adam Mickiewicz, dans *Konrad Wallenrod i Grażyna*, Paris, 1851 (château de Montrésor)

¹⁹ Retraçant l'histoire « depuis le commencement du monde jusqu'au martyr de la Pologne », *Le Livre de la Nation Polonaise* offre une représentation historico-religieuse qui va séduire les romantiques.

²⁰ Lettre du 23 mars 1832 citée par G. Bordet, *op. cit.*, p. 105-106.

²¹ F.-X. Coquin, « Un regard sur Mickiewicz », dans *Le Verbe et l'Histoire. Mickiewicz, la France et l'Europe*, *op. cit.*, p. 30.

²² A. Mickiewicz, *Le Livre des pèlerins polonais*, éd. cit., pp. 109, 148, 170, 182, 188.

L'ouvrage, écrit dans un style biblique, fourmille de paraboles et d'anathèmes contre Allemands, Anglais et Français : « Gouvernants de la France et docteurs de la France, qui parlez de Liberté et servez le despotisme, vous serez jetés entre votre peuple et le despotisme étranger... »²³. Ennemi du « libéralisme financier » du gouvernement français, fustigeant l'égoïsme des nations et annonçant une confédération européenne, Mickiewicz sympathisait plutôt avec des personnalités de l'opposition, Lafayette, Montalembert, Armand Carrel. Des écrivains, Alfred de Vigny, George Sand, Sainte-Beuve, Marie d'Agoult reconnaissent son génie. A partir de 1842, professeur au Collège de France, il prédit que la France, grâce aux Slaves, et surtout à la Pologne, s'éveillera à la Liberté ; il s'adresse « au génie de la France, au génie de tous les hommes qui n'ont ni douté ni désespéré de l'avenir » et qui trouveront dans les Slaves « l'armée future de ce verbe qui vient aujourd'hui créer l'époque nouvelle »²⁴.

L'appui donné à l'ouvrage par la préface de Montalembert et l'Ode à la Pologne de Lamennais en accroît le retentissement.

Dans la préface du *Livre des pèlerins polonais* dont la traduction est mise sous son nom, Montalembert montre d'abord la dimension universelle du drame polonais :

« Peut-être y a-t-il plus d'exilés qu'on ne pense dans la société moderne ; peut-être renferme-t-elle bien des pèlerins qui cheminent douloureusement vers un ténébreux avenir ; bien des âmes bannies après de durs combats, de leur jeune enthousiasme, de leur vieille foi, de leurs plus honorables affections, de leurs plus

légitimes espérances, et qui cherchent d'un pas mal assuré un refuge inconnu »²⁵.

Il souligne le mélange, propre à plaire aux romantiques, d'archaïsme et de modernité : « Tout ce qu'il y a eu de chevaleresque et de saint au Moyen Age s'est allié avec tout ce qu'il y a de progressif et de vivace dans le nôtre »²⁶.

Après l'éloge de Mickiewicz et de la cause polonaise, il dénonce

« les bassesses inouïes du gouvernement français » devant la Russie, « l'ignominie que font subir à la France, à l'occasion de cette même Pologne, les tristes êtres qui la gouvernent... l'exil, cette chose si sacrée pour tous les peuples, transformé chez nous en délit ; des guerriers, dont le nom ne périra jamais dans la mémoire des hommes, surveillés comme de lâches criminels, gratifiés de la déportation sous un ciel brûlant comme d'une protection spéciale, et de la honte des attouchements de la police en guise d'aumône, soumis à la ration et au traitement des forçats libérés, et parqués, eux les glorieux échappés du bagne moscovite, parqués et espionnés comme s'ils venaient d'achever une peine aux galères de l'Etat. Cette honte insigne retombera toute entière sur les lâches qui ont tenté de déshonorer notre révolution pour la mieux confisquer à leur profit »²⁷.

Propos polémiques et amers, violents en effet, peut-être influencés par l'incompréhension de Grégoire XVI et de la hiérarchie catholique : de toute façon rejeté dans l'opposition, le noble pair avait beau jeu de s'en prendre à la monarchie bourgeoise et à sa politique sans prestige. L'accueil fait en Indre-et-Loire et dans l'Indre, qui est étudié

ici, s'il fut souvent tâillon, n'a pas toujours été indigne.

Montalembert dénoncera aussi en 1843 les « espérances coupables » des légitimistes qui s'expriment dans le journal *La Quotidienne*, et qui, pour le principe, soutiennent l'autorité légitime du tsar, fût-elle tyrannique, voyant dans son action un principe d'ordre : « il s'est trouvé en France une certaine espèce de catholiques, dont le nombre diminue heureusement chaque jour, qui, entraînés par leurs sympathies politiques, ont placé sur la Russie leurs espérances pour la régénération religieuse et sociale du monde moderne »²⁸.

Lamennais, qui avait accepté que figure à la fin de l'ouvrage son ode « Dors, ô ma Pologne », était désespéré :

« Tout ce que je sais de la Pologne, tout ce que j'apprends chaque jour me rendrait fou de douleur et de rage si la foi ne me soutenait, si je ne croyais et dans un avenir prochain à la vengeance de Dieu, comme je crois en Dieu même »²⁹.

La fréquentation des Polonais qui avaient bravé l'ordre établi, faisait soupçonner, à Paris comme à Rome, de sympathies révolutionnaires. Lamennais n'hésitait pas à s'afficher avec eux :

« Tous ces Polonais sont admirables. Religion, grandeur d'âme, esprit de dévouement et de sacrifice : c'est la première nation de l'Europe ; et on l'a tuée ! Mais elle renaîtra. J'ai beaucoup vécu avec eux à Rome, où ils formaient notre société et je n'en désirais pas d'autre »³⁰.

Son système reposant sur un pontife, chef d'une « grande fédération morale des peuples », s'effondrait. Séparant

religieux et politique, il allait évoluer vers une rupture avec Rome, consommée en 1834 avec les *Paroles d'un croyant*³¹ : Grégoire XVI le condamne par l'encyclique *Singulari nos* (7 juillet 1834).

Montalembert, lui aussi, douloureusement affecté par la condamnation pontificale, mit du temps à se soumettre. Son séjour à l'abbaye de Solesmes, puis son union avec Marie-Anne de Mérode, l'apaiseront, sans arrêter pour autant ses interventions en faveur de la Pologne, notamment à la chambre des pairs, où il siège à partir de 1837. Avec le comte polonais César Plater, il informe régulièrement la Curie romaine et permet le changement d'attitude de Grégoire XVI qui protestera devant ses cardinaux contre les persécutions touchant les gréco-catholiques (1842). Il continuera à parler pour la Pologne lors des émeutes de 1846.

Lamennais et Montalembert ont aussi donné des preuves concrètes de leur hospitalité envers les exilés en prévoyant des écoles polonaises et des secours pécuniaires aux élèves, pour empêcher la jeunesse exilée de « devenir étrangère à la vie nationale, aux usages de ses pères, à sa langue, enfin à tout ce qui la lie et l'attache à sa patrie »³². Ils ont appuyé une souscription à cette fin et ont participé au journal *Le Polonais, journal des intérêts de la Pologne*, également soutenu par d'autres libéraux. Ils se sont distingués par l'accueil généreux réservé aux réfugiés polonais dans l'espoir que leur nation revivrait un jour : vivant reproche au despotisme et à la *Realpolitik*, la « grande émigration » continuait par sa présence à plaider la cause de Dieu et de la liberté, soutenue par la puissante voix d'Adam Mickiewicz.

²³ Ch. Rutkowski, « La France... », op. cit., p. 248-249.

²⁴ Ch. Rutkowski, *ibid.* Notons que Victor Hugo ne témoigna qu'indifférence à Mickiewicz durant sa vie, lui rendit hommage après sa mort, mais les deux hommes ont en commun un souffle prophétique. Cf. M. Delaperrière, « Mickiewicz et Hugo : deux incarnations du prophétisme romantique » dans *Le Verbe et l'Histoire... op. cit.*, p. 256-263.

²⁵ Ch. de Montalembert, « Avant propos du traducteur », dans *Le Livre des Pèlerins polonais, ed. cit.*, p. 21-22. G. Bordet, *op. cit.*, p. 107, montre la genèse de l'ouvrage d'après les lettres de Montalembert à Lamennais. La première édition est du 15 mai 1833.

²⁶ Ch. de Montalembert, *ibid.*, p. 36.

²⁷ *Ibid.*, p. 24, 27, 30.

²⁸ Ch. de Montalembert, *Vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites en Pologne et en Russie.*

²⁹ L. Le Guillou, « Mickiewicz entre Lamennais et Michelet », *op. cit.*, p. 219

³⁰ *Ibid.*, p. 218.

³¹ Livre qui contient des allusions à la Pologne, assez proche par son style prophétique du *Livre des Pèlerins polonais* (les deux auteurs semblent s'être influencés mutuellement). G. Bordet, *op. cit.*, p. 124-125.

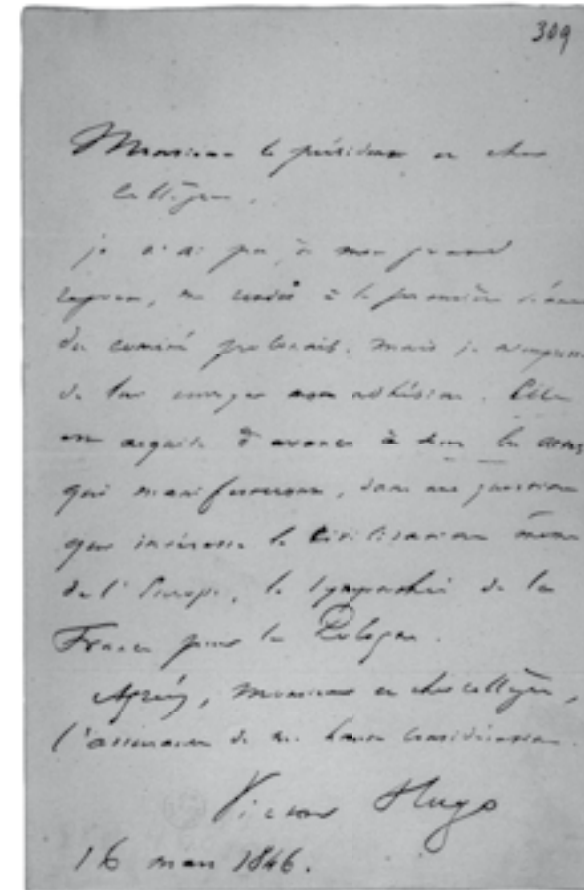
³² G. Bordet, *op. cit.*, p. 76.

Victor Hugo et la Pologne

par Michel MAUPOIX,
Président des Amis de la Bibliothèque Municipale de Blanc



Enlèvement des enfants à Varsovie en 1831, lith. de Martin Twarowski (château de Montrésor)



Lettre de Victor Hugo au président du Comité polonais
(Bibliothèque polonaise de Paris, ms. 468)

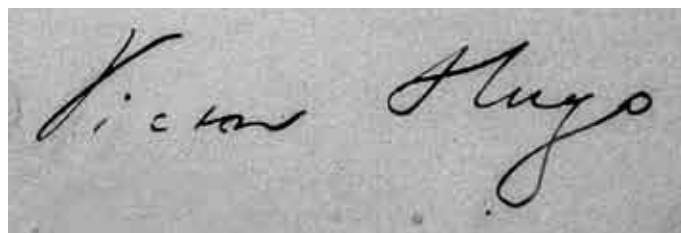
Quand Chopin naît en 1810, la Pologne a cessé d'exister depuis 1795 à la suite de trois partages qui l'ont écartelée entre la Prusse, l'Autriche et la Russie. Avant même cette disparition totale de la carte politique, les émigrés polonais ont été accueillis avec sympathie en France, depuis le roi détrôné Stanislas Leczinski devenu duc de Lorraine et dont la fille devint reine de France en épousant le jeune Louis XV, jusqu'aux anonymes, opposants déterminés aux puissances occupantes de leur pays qui, au XIX^e siècle, vinrent trouver refuge en France pour échapper à la répression et notamment l'exil en Sibérie. Destin vraiment singulier que celui de la Pologne dans le concert des nations européennes : son histoire est traversée par les divisions, les oppositions fratricides, l'anéantissement, les bains de sang et les renaissances. Victor Hugo avait très tôt pris le parti des peuples opprimés. Poète conscient de la responsabilité morale qui est celle des intellectuels vis à vis de l'histoire et de la condition des hommes de leur temps, il avait voulu élever la voix au nom des nations bâillonnées et asservies. Si, à l'instar de Byron, il défend la cause des Grecs dans leur guerre d'indépendance contre les Turcs – le poème vigoureux dénonçant les massacres de Scio, tout comme la toile de Delacroix consacrée au même évènement tragique, ont connu un retentissement immense – Hugo va montrer le lien profond qui rattache selon lui la Pologne et la France dans une communauté de valeurs et de combats qui font d'elles deux nations soeurs.

I- La Pologne et la Grèce

Dans *Les Feuilles d'automne*, Victor Hugo publie un poème titré « Amis, un dernier mot » qui ne sera pas son dernier mot ni sa dernière dénonciation de l'oppression que subissent nombre de peuples dans l'Europe issue des traités qui consacrent l'effondrement du mythe napoléonien.

Ce poème daté de novembre 1831, fustige la lâcheté des « rois chrétiens » qui ferment les yeux sur les massacres endurés par les Grecs et se rendent complices, au nom de la géopolitique et du réalisme d'intérêts mercantiles, des Russes réprimant le soulèvement de Varsovie.

« Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier ;
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs livrée,
La Grèce notre mère, agonise éventrée ; (...)
Quand un cosaque affreux, que la rage transporte,
Viole Varsovie échevelée et morte ;
Et souillant son linceul, chaste et sacré lambeau,
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau ;
Alors, oh! je maudis, dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre !
Je sens que le poète est leur juge ! Je sens
Que la muse indignée, avec ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir !
Oh! la muse se doit aux peuples sans défense.
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain ! »



Dans ce texte, Hugo lie le sort de la Grèce et celui de la Pologne, il leur rattache les destins douloureux de l'Irlande, l'Allemagne, l'Italie, le Portugal, l'Espagne, la Belgique. Il délimite en quelque sorte une géographie de la souffrance en Europe qui, dans ses contours, a perduré en grande partie jusqu'au XX^e siècle. Toutes ces nations sont personnifiées, ce qui renforce encore la vivacité de leurs souffrances. La « Grèce notre mère » est celle qui a donné aux nations de l'Europe les fondements de sa culture, ses valeurs, les principes de la démocratie, le sens du beau, la lumière de la raison et l'amour de la sagesse. À ce titre, elle est la première mentionnée, car laisser humilier sa propre mère, être complice par sa passivité des sévices qui lui sont infligés, doit choquer toute conscience droite. Celui qui laisse ainsi maltraiter sa mère va à l'encontre de la nature, a disposé son cœur et son esprit à consentir lâchement à toutes les ignominies, à toutes les abominations qui produiront massacres barbares et génocides. La Grèce « agonise éventrée ». Ce qui agonise en elle, c'est sa fécondité, non seulement celle de ses femmes, mais surtout et plus encore celle de sa culture, de ses oeuvres d'art mutilées ou détruites par les Turcs. Des générations d'Européens ont pleuré sur Athènes martyrisée comme d'autres au XX^e siècle ont pleuré sur Prague défigurée par les chars du Pacte de Varsovie en août 68.

La dénonciation de l'oppression se referme sur l'évocation du viol de la Pologne par « un cosaque affreux ».

L'image de ce face-à-face odieux entre la « vierge » et le « cosaque » est sordide à la vue et insoutenable à la conscience. La « rage » ici ne traduit pas seulement une violence féroce qui anime le cosaque, elle exprime une maladie barbare contre nature, contre l'humanité, le viol d'un cadavre : « se vautre sur la vierge étendue au tombeau », « souillant son linceul ». Les rois d'Europe sont ravalés à la réunion de fauves « dans leur antre », décideurs déshumanisés dont « les chevaux ont du sang jusqu'au ventre ». L'expression « bain de sang » est alors littéralement exacte. La barbarie du massacre doit noyer dans le sang toute aspiration à la liberté.

De ces criminels couronnés, le poète en colère se fait le juge. Il leur inflige par ses vers le pilori, le carcan ; il les marque au front comme de coups de sabre, et sa muse tire des flèches d'airain, faisant de sa lyre l'arc du justicier. La postérité, il en est convaincu, lui donnera raison.

2- La Pologne et la France

Quelques années plus tard, dans un poème daté « septembre 1835 », recueilli dans « Les chants du crépuscule », Victor Hugo revient sur le destin tragique de la Pologne. Dans *La Pologne et les Polonais dans la littérature française (XIV^e-XIX^e siècles)*, les auteurs¹ voient dans ce texte une « allégorie biblique de la Pologne souffrante. L'image suggère la ressemblance avec la Passion du Christ au Golgotha ; la dernière phrase est visiblement un travestissement de l'appel dramatique du Christ : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Il convient de lire attentivement le texte du poème « Seule au pied de la tour... » pour comprendre que ce n'est pas le Christ qui, dans cette allégorie, est

implicitement uni au destin de la Pologne, mais Marie, celle qui se tient au pied de la croix de son Fils au soir du Vendredi saint, *Stabat Mater dolorosa, Juxta crucem lacrimosa, Dum pendebat Filius* ».

« Seule au pied de la tour d'où sort la voix du maître,
Dont l'ombre à tout moment au seuil vient apparaître,
Prête à voir en bourreau se changer ton époux,
Pâle et sur le pavé tombée à genoux,
Triste Pologne ! Hélas ! Te voilà donc liée,
Et vaincue, et déjà pour la tombe pliée !
Hélas ! Tes blanches mains, à défaut de tes fils,
Pressent sur ta poitrine un sanglant crucifix.
Les Baskirs ont marché sur ta robe royale
Où sont encore empreints les clous de leur sandale.
Par instant une voix gronde, on entend le bruit
D'un pas lourd, et l'on voit un sabre qui reluit,
Et toi, serrée au mur qui sous tes pleurs ruisselle,
Levant tes bras meurtris et ton front qui chancelle
Et tes yeux que déjà la mort semble ternir,
Tu dis : France, ma sœur ! Ne vois-tu rien venir ? »

De même que la Grèce est une mère, la Pologne une vierge dans le poème *des Feuilles d'automne*, ici la Pologne est une femme, soeur de la France qu'elle appelle. La relation avec Marie, Vierge et Mère sera donc encore plus forte. Dans le « *Stabat Mater* », l'auteur médiéval invitait le lecteur à contempler la mère en larmes au pied de la croix où son Fils est attaché. Aux strophes 5 et 6 et 14², il invite à la compassion, ce que fait également Victor Hugo en nous faisant voir cette « Triste Pologne » à laquelle il s'adresse également par le tutoiement (Et toi... tes pleurs... tes bras... ton front... tes yeux... tu dis...). Le « sabre qui reluit » fait écho au « pertransivit gladius » de la strophe 2, et il doit frapper la Pologne comme le glaive a transpercé le cœur de Marie.

¹ Wieslaw Mateusz Malinowski et Jerzy Styczynski, éd. L'Harmattan, 2008, p. 318.

² Strophes 5 et 6 : Quis est homo qui non fletet... Quis non posset contristari ; 14 : Juxta crucem tecum stare, Et me tibi sociare In planctu desidero.

La question finale n'a rien de commun avec le cri du Christ au Golgotha. Cette interprétation constitue un véritable non-sens. On peut entrevoir deux significations différentes à la question que la Pologne meurtrie adresse à la France sa soeur. La première porterait sur l'attente d'un soulagement, d'une délivrance possible. La France voit-elle venir la libération de la Pologne ? L'autre interprétation, peut-être plus probable, dans l'instabilité de ce XIX^e siècle où les conflits armés ne cessent de remodeler dans le sang la carte de l'Europe, serait que le destin de la Pologne annonce celui de la France, sa soeur, qu'illustreront de manière dramatique la défaite de Sedan, le dépeçage de la France qui perdra l'Alsace et la Lorraine. Il est symptomatique, à cet égard, que la France recouvrera l'Alsace et la Lorraine, quand la Pologne sa soeur retrouvera sa liberté pleine et entière de nation souveraine. Ce qui vient étayer cette hypothèse est l'analyse que donne Hugo lui-même dans *Les Misérables* à travers le personnage de Feuilly, en fait le porte-parole de l'auteur. Pour lui, la disparition de la Pologne constitue le « prototype et patron de toutes ces effrayantes suppressions d'états (...) Tous les attentats sociaux contemporains dérivent du partage de la Pologne. Le partage de la Pologne est un théorème dont tous les forfaits politiques actuels sont les corollaires. »

Quelques années auparavant, dans son premier discours adressé à la Chambre des Pairs, le 19 mars 1846, Hugo prenait officiellement la défense de la cause polonaise, comme l'avaient fait Montalembert et Lamennais. La force de son argumentation s'appuie sur le point commun essentiel, à ses yeux, entre les deux nations, ce qu'il appelle leur « rôle désintéressé » qui s'appuie avec générosité sur un sens des responsabilités qui sont les leurs dans le concert des nations.

« Deux nations entre toutes, depuis quatre siècles, ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé ; ces deux nations sont la France et la Pologne. Notez ceci, messieurs : la France dissipait les ténèbres, la Pologne repoussait la barbarie ; la France répandait les idées, la Pologne couvrait la frontière. Le peuple français a été le missionnaire de la civilisation en Europe ; le peuple polonais en a été le chevalier. »

Poussant plus loin dans sa démonstration, Hugo s'efforce de convaincre les Pairs de la complémentarité des actions de la France et de la Pologne qui leur dessinent dans l'histoire un destin commun et, par conséquent, des obligations morales réciproques. « Si le peuple polonais n'avait pas accompli son œuvre, le peuple français n'aurait pas pu accomplir la sienne. À un certain jour, à une certaine heure, devant une invasion formidable de la barbarie, la Pologne a eu Sobieski comme la Grèce avait eu Léonidas. Ce sont là, messieurs, des faits qui ne peuvent s'effacer de la mémoire des nations. »

Il en découle cette affirmation qui est l'expression vigoureuse d'une exigence morale : « la Pologne ne doit jamais appeler la France en vain ». La représentation nationale française doit donc élever « en faveur de la nation polonaise une voix désintéressée et indépendante. » La France en a une ardente obligation au nom des valeurs de liberté qui sont les siennes, si elle entend leur rester fidèle.

Avec les années, avec l'expérience personnelle de l'exil, Hugo comprend que l'estime des Européens envers la Pologne ne les conduira pas à poser le moindre geste en sa faveur. Il verra même un lien historique direct entre l'ignominieux traité de 1772 et le coup d'état du 2 décembre. Le 29 novembre 1852, Hugo écrit depuis Jersey une adresse aux « Proscrits de Pologne », à l'occasion du

Banquet polonais qui commémore l'anniversaire de la révolution de Pologne. « O Polonais, vous avez presque le droit de vous retourner vers les fils de l'Europe, avec amertume. Mon cœur se serre en songeant à vous. Le traité de 1772, perpétré et commis à la face de la France, en pleine lumière de la philosophie et de la civilisation, en plein midi que Voltaire et Rousseau faisaient sur le monde, le traité de 1772 est la grande tache du dix-huitième siècle comme le 2 décembre est la grande honte du dix-neuvième. »

Voltaire et Rousseau n'ont eu aucune influence sur les destinées de la Pologne. Hugo n'en aura pas davantage. Il ne pourra infléchir les décisions politiques de son temps. Pourtant, il ne renonce pas.

3- La Pologne : un modèle pour l'Europe

Dans le discours prononcé devant la Chambre des Pairs, Hugo ne se contentait pas de mettre en avant la parenté morale des peuples français et polonais, il dégagait les causes de la sympathie profonde, partagée par l'Europe entière envers la Pologne. « C'est qu'elle a servi la communauté européenne ; c'est qu'à certains jours, elle a rendu à toute l'Europe de ces services qui ne s'oublient pas. »

Hugo emploie l'expression de « communauté européenne ». Sans doute, est-il un des premiers à le faire. Qu'entend-il par là ? Dans son esprit, cette « communauté européenne » appelle une solidarité vraie et une reconnaissance mutuelle, qui sont la marque l'une et l'autre à la fois de l'humanité et de la civilisation.

« Quand un peuple a travaillé pour les autres peuples, il est comme un homme qui a travaillé pour les autres

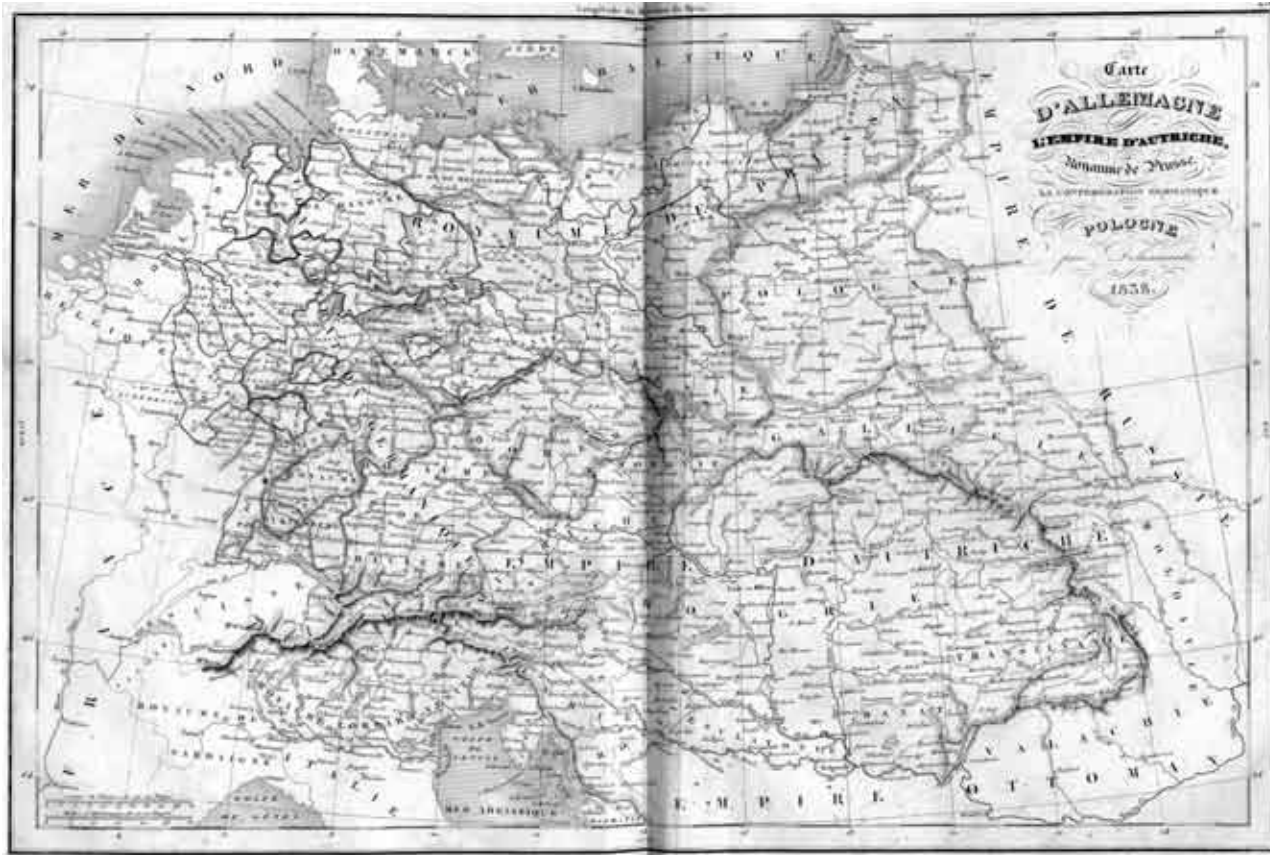
hommes ; la reconnaissance de tous l'entoure, la sympathie de tous lui est acquise ; il est glorifié dans sa puissance, il est respecté dans son malheur ; et si, par la dureté des temps, ce peuple, qui n'a jamais eu l'égoïsme pour loi, qui n'a jamais consulté que sa générosité, que les nobles et puissants instincts qui le portaient à défendre la civilisation, si ce peuple devient un petit peuple, il reste une grande nation. »

Hugo souligne avec force l'exemplarité du peuple polonais dans son énergie à « défendre la civilisation », loin des égoïsmes nationaux derrière lesquels se cachent nombre de pays d'Europe qui en font cyniquement la loi de leur diplomatie et le standard de leur action sur la scène mondiale.

Le discours de 1852 revient avec une tristesse désabusée sur le « rôle désintéressé » de la Pologne pour rappeler la continuité de son action aux avants-postes de l'Europe, comme « sentinelle ».

« Depuis les premières années de Henri II jusqu'aux dernières années de Louis XIV, la Pologne a couvert le continent, périodiquement épouvanté par la crue formidable des turcs. L'Europe a vécu, a grandi, a pensé, s'est développée, a été heureuse, est devenue Europe derrière ce boulevard. La barbarie, marée montante, écumait sur la Pologne comme l'océan sur la falaise, et la Pologne disait à la barbarie comme la falaise à l'océan : tu n'iras pas plus loin. Cela a duré trois cents ans. »

« La reconnaissance de tous » attendue, espérée en 1846 a fait place en 1852 à la désillusion et à une réalité hideuse des intérêts égoïstes. « L'Europe que la Pologne avait sauvée de la Turquie, a livré la Pologne à la Russie (...). La Pologne était la sentinelle. L'Europe l'a livrée. À qui ? À l'ennemi ». La Russie était l'ennemie de la Pologne, mais



Carte de l'Europe centrale (Delamarche, *Atlas de la géographie ancienne, du Moyen-Age et moderne*, 1841, coll. part.)

aussi, dans l'esprit de Victor Hugo, de l'Europe et de la démocratie. Elle maintenait l'autocratie sans état d'âme. Mais comment imaginer que les Européens redevables à la Pologne de leur propre liberté puissent consentir à son anéantissement ?

« Et qui a fait cette chose sans nom ? Les diplomates, les cervelles politiques du temps, les hommes d'état de profession. Or, ce n'est pas seulement ingrat, c'est inepte. Ce n'est pas seulement infâme, c'est bête. » S'il y avait eu un Victor Hugo en France après Yalta, il aurait pu écrire

les mêmes lignes et déplorer la même ineptie. L'histoire se répète tragiquement.

L'année suivante, pour le « Vingt-troisième anniversaire de la révolution polonaise », Hugo écrira cette phrase vengeresse : « Le passé appartient aux princes ; il s'appelle Barbarie ; l'avenir appartient aux peuples ; il s'appelle Humanité ! »

Quel est alors le nom du présent ? Hugo ne peut l'écrire, car il s'appelle impuissance.

4- La Pologne : un exemple pour la Russie

Le feu couvait sous la braise mal éteinte. La Pologne se soulève de nouveau en janvier 1863. Dans « La Presse » paraîtra l'adresse « À l'armée russe ». Hugo, qui cède à la pression de son ami Alexandre Herzen, un émigré russe qui a fui son pays, peut-il croire sincèrement que son article va changer le cours de l'histoire ? Il fait appel à la conscience de l'armée russe. Qui peut l'entendre ? Ses officiers ? Ses soldats ? Englobés dans l'expression « hommes de l'armée russe » : « le choix vous est donné entre Pétersbourg où est le tyran et Varsovie où est la liberté ». Il exhorte cette armée à secouer l'oppression dont elle est elle-même une victime et à « faire face au boucher des nations » pour respecter « le premier des droits, le droit à la patrie ».

« Si, en plein dix-neuvième siècle, vous consommez l'assassinat de la Pologne, si vous faites cela, sachez-le, hommes de l'armée russe, vous tomberez, ce qui semble impossible, au-dessous même des bandes américaines du sud, et vous soulèverez l'exécration du monde civilisé ! Les crimes de la force sont et restent des crimes ; l'horreur publique est une pénalité. »

Le poète tribun trouve des formules choc : « Soldats russes, inspirez-vous des Polonais, ne les combattez pas. Ce que vous avez devant vous en Pologne, ce n'est pas l'ennemi, c'est l'exemple. »

À la mort de Hugo en 1885, la Pologne n'existe toujours pas. La République française à cheval sur les principes, accommodante sur leur application, nouera une alliance avec le plus réactionnaire des tsars, Alexandre III, et peu regardante, lui dédiera même un pont de Paris. La Pologne renaîtra en 1918 pour être partagée à nouveau entre Hitler et Staline dans le cadre du pacte germano-

soviétique. Comme le phénix, elle renaît en 1945, pour être amputée aussitôt d'une partie de son territoire au profit de l'Union Soviétique, lors des accords de Yalta entre les Alliés et le même Staline. « Et qui a fait cette chose sans nom ? Les diplomates, les cervelles politiques du temps, les hommes d'état de profession... ».

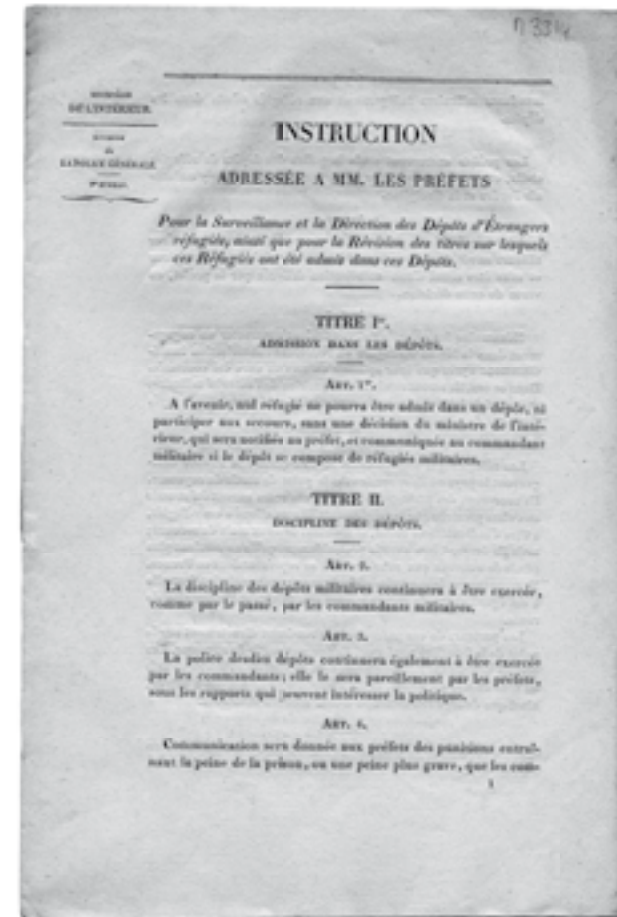
En 2010, l'année où la Pologne célèbre le bicentenaire de la naissance de l'un de ses fils aux dons les plus exceptionnels et où la France, soeur de la Pologne, commémore un de ses fils d'adoption - et tout particulièrement ce Berry où il composa ses plus grands chefs d'oeuvre- nous ne pouvons nous empêcher de lui associer la Pologne de Solidarnosc, de Walesa et Jean-Paul II, cette Pologne généreuse et tenace, qui a mis fin pacifiquement à la dictature soviétique sur son territoire et servi d'exemple aux pays du pacte de Varsovie, selon le souhait le plus cher de Victor Hugo, honorant ainsi « le premier des droits, le droit à la patrie ».

Etre Polonais réfugié en Touraine au XIX^e siècle

par Line SKORKA



Joachim Lelewel (*Pologne historique...*, t. 3)



Instruction du ministre de l'intérieur aux préfets pour la gestion des « dépôts » d'étrangers en 1833 (Arch. dép. Indre, M 3314)

Lorsque Frédéric Chopin arrive à Paris en novembre 1831, la capitale de la France et plus généralement l'opinion publique française considéraient avec bienveillance ces expatriés polonais contre leur gré. En Touraine, le *Journal d'Indre-et-Loire* avait relaté tout au long de 1831 les événements de Pologne et prenait fait et cause pour ces malheureux Polonais écrasés par les troupes du maréchal Paskiewitch. Il annonce même le 26 novembre 1831 l'arrivée imminente à Strasbourg de 2000 Polonais. La Touraine était prête à aider les exilés. C'est ainsi qu'on pouvait lire à la date du 7 août 1833 qu'un concert allait être donné à Tours au profit des Polonais réfugiés : « Passant dans cette ville M. Wodpol, jeune pianiste polonais, a eu la noble inspiration de donner au bénéfice de ses compatriotes malheureux un concert qui aura lieu dans une des salles de la mairie, accompagné du corps de musique du 6^e dragons et des musiciens du 32^e de ligne. Tant que les Polonais ne sont pas à la fin de leurs infortunes, puissent les cœurs généreux ne pas mettre fin à leur bienfaisance. Nous espérons que cette soirée réunira un public nombreux, considérant surtout le but philanthropique qu'elle se propose ». La musique avait des liens étroits avec l'âme polonaise.

C'est au début de l'été 1833 que la question polonaise touche véritablement la Touraine. *Le Journal des événements marquants de mes fonctions en Indre-et-Loire*¹ rédigé par le préfet d'Entraigues (préfet d'Indre-et-Loire de 1830 à 1847) mentionne

¹ Archives départementales d'Indre-et-Loire, 3F.

en effet le passage à Tours de Joachim Lelewel² de mars à août 1833, le décrivant comme un homme estimable, très cultivé et peu dangereux pour l'ordre public³. Or il présidait le Comité national polonais, qui avait été dissous à la fin de 1832 et était suspecté par la police française d'entretenir des contacts avec les carbonari. Lors de son séjour à Tours il s'était attiré la sympathie du maire de Tours ainsi que de personnalités importantes comme Alexandre Gouin ou le docteur Bretonneau. Lelewel quitte donc Tours le 3 août 1833 pour Bruxelles (il est expulsé de France). À la même date exactement, la comtesse de Villeneuve note dans le *Livre d'or des visiteurs de Chenonceaux* que le prince Adam Czartoryski⁴ a déjeuné au château de Chenonceaux.

Des réfugiés subventionnés

Les premiers réfugiés polonais arrivaient alors en Indre-et-Loire, mais ils n'attiraient point l'attention des autorités. Sur le recensement des étrangers subventionnés de juillet 1833⁵ apparaît Julien Marcinowski étudiant, auquel est dû un subside de 46,50 F (soit 1,50 F par jour). En effet l'Etat français avait décidé d'accorder des subsides aux réfugiés polonais proportionnels aux fonctions qu'ils exerçaient à savoir : 150 F par mois pour un nonce (député ou sénateur), 42 F pour un lieutenant ou un étudiant et 23,25 F pour un simple soldat. Ce secours est accordé pour permettre aux réfugiés de vivre en attendant de retrouver du travail, après examen des

ressources dont ils disposent. Il est donc nécessaire de se présenter chaque mois pour toucher ces subsides. Cette contrainte était souvent mal ressentie par les intéressés qui y voyaient une limite à leur liberté de déplacements mais qui s'y soumettaient par crainte de perdre des ressources assurées par l'Etat français. Cette surveillance est par contre une aubaine pour les historiens, car elle a laissé des traces dans les archives administratives⁶.

Le montant de ces subsides diminue avec le temps. Déjà en décembre 1836⁷, le maire de Chinon déclare verser un subside mensuel de 80 F pour les maréchaux de camp, députés et préfets, 48 F pour les colonels et autres officiers supérieurs, 36 F pour les capitaines et lieutenants, 18 F pour les sous-lieutenants et simples soldats. Une circulaire ministérielle réduit encore les subsides à partir du 1^{er} janvier 1839 mais elle tient compte de la situation familiale :

- un officier supérieur reçoit 43,80 F mensuels ; sa femme et ses filles au dessus de 18 ans 21,90 F ; ses enfants au dessous de 18 ans 14,70 F et au dessous de 9 ans 11,40 F

- un capitaine ou un lieutenant 33,00 F ; sa femme et ses filles au dessus de 18 ans 16,50 F ; ses enfants de moins de 18 ans 11,40 F et de moins de 9 ans 8,10 F

- les sous-officiers 16,80 F ; leur femme et filles de plus de 18 ans 5,70 F ; leurs enfants de moins de 18 ans 5,70 F et de moins de 9 ans 4,50 F

Les autorités administratives (préfecture et mairies) sont chargées de surveiller ces étrangers et de veiller à

la distribution des subsides. Les Polonais n'étaient pas les seuls réfugiés subventionnés ; il y avait également des réfugiés italiens et espagnols à Tours. En octobre 1833, il y avait 234 étrangers dont 4 Polonais réfugiés (tous célibataires), 36 Espagnols, 183 Anglais (dont 27 domestiques) et 11 Italiens. À l'été 1835, on compte 38 Polonais sur 280 étrangers surveillés. Un an plus tard ils sont déjà 50 sur 293. Le maximum est atteint en août 1841 avec 105 Polonais (sur 582 étrangers). Ne figurent pas dans ces chiffres les personnalités comme Jean-Paul Jerzmanowski⁸ ou la comtesse Tyszkiewicz. Le décès de cette dernière à Tours est mentionné par le préfet dans son *Journal des évènements marquants* à la date du 4 novembre 1834 « Mort de la comtesse de Tyszkiewicz, née princesse Poniatowska, sœur du prince Poniatowski, maréchal de l'Empire. La France était devenue pour elle une seconde patrie et depuis deux ans elle avait fixé sa résidence à Tours. Les autorités de cette ville assistent à ses obsèques, ainsi qu'un grand nombre de citoyens et de réfugiés polonais. Son corps est déposé provisoirement dans la chapelle du cimetière et transporté plus tard à Valençay où il est inhumé dans la chapelle⁹ ». Cette annotation prouve la présence à Tours de réfugiés polonais. L'exil créant des liens entre les réfugiés, qui gardaient l'espoir de libérer la Pologne, faisait craindre au préfet des conspirations,

aussi convoqua-t-il les officiers polonais le 9 avril 1836 et leur demanda la promesse solennelle de ne pas s'affilier à des associations. Ils obtempérèrent d'autant plus facilement qu'ils se souvenaient trop bien de l'équipée de Suisse, répondent-ils. C'est d'ailleurs à la suite de celle-ci qu'ils avaient été autorisés à s'installer en Touraine¹⁰. Pour satisfaire leur ardeur à combattre ils avaient été autorisés à s'engager dans le corps nouvellement créé des lanciers polonais de la Légion Etrangère¹¹, destiné à combattre pour la reine d'Espagne. Des réfugiés ayant servi dans ce corps apparaissent sur les listes des réfugiés subventionnés en 1836. Ces listes mensuelles fournissent des renseignements sur les fonctions ou grades des réfugiés justifiant le montant de l'allocation accordée mais aussi des indications sur l'activité de ceux-ci. Ainsi la liste du 1^{er} août 1835 (34 réfugiés polonais) mentionne la présence de Walerian Piętkiewicz, député de la Diète de Pologne¹² (subside mensuel de 150 F), indique aussi que Philippe Hryniewski (lieutenant) est employé chez l'imprimeur Mame, Gabriel Lipski (propriétaire et lieutenant) travaille chez un notaire, que Ignace Trepka (prêtre) est devenu aumônier à l'hospice, etc. Les listes de 1836 montrent les mouvements des Polonais : 5 sont partis, 20 sont arrivés, 3 Polonais n'ont fait que passer, 31 étaient déjà présents en décembre 1835. Le dépôt de Tours est bien organisé à cette date.

² Joachim Lelewel (1786-1861) historien, numismate, bibliographe ; professeur à l'université de Wilno puis de Varsovie ; membre du gouvernement national lors de l'insurrection de 1830-1831 ; président du Comité national polonais en France, puis du mouvement *la Jeune Pologne* depuis Bruxelles ; considéré comme le représentant de la démocratie polonaise.

³ 12 mars 1833. Arrivée à Tours du nonce Lelewel, réfugié polonais venant de la Grange, château appartenant au général Lafayette. M. Lelewel, savant distingué a joué un grand rôle dans la révolution de Pologne comme un chef du parti exalté. 3 août 1833. Départ de Tours du professeur Lelewel qui s'y trouvait interné (en résidence surveillée) depuis le 12 mars précédent.

⁴ Adam Czartoryski (1770-1861) issu d'une grande famille aristocratique polonaise, a été président du gouvernement national lors de l'insurrection de 1830-1831, chef du camp dit de l'Hôtel Lambert du nom de son domicile à Paris (plutôt partisan d'une monarchie constitutionnelle) ; il a toujours encouragé la culture et les arts.

⁵ Archives départementales d'Indre-et-Loire, 4 M 503.

⁶ Essentiellement en ce qui concerne les archives départementales dans la sous-série 4 M Police, surveillance des étrangers et des réfugiés, dans les archives communales en série I ou J Police générale.

⁷ Archives communales de Chinon, 2 J 9.

⁸ Jean Paul Jerzmanowski (1779-1862), colonel aux lanciers de la Garde impériale, a suivi Napoléon I^{er} à l'île d'Elbe, a fait 13 campagnes avec les armées napoléoniennes de 1800 à 1815, blessé trois fois (à Wagram, à Craonne et à Waterloo), chevalier de la Légion d'Honneur en 1809, commandeur en 1815. Il est parti avec les troupes polonaises en Russie, en 1815. Autorisé à rentrer en France en 1819, il s'était retiré en Touraine à Joué-les-Tours (domaine de la Grande Rabière) ; il avait épousé en juillet 1815 Marie Anne de Coetquem Desormeaux. En 1839, il quitte définitivement la Touraine pour Paris et demande sa naturalisation en 1848.

⁹ Il s'agit de Marie Thérèse Joséphine Antoinette princesse Poniatowska (née à Vienne en Autriche le 29 novembre 1760) fille du prince Joseph Poniatowski, frère du dernier roi de Pologne Stanislas Auguste Poniatowski. Elle était la veuve du comte Vincent de Tyszkiewicz, grand référendaire du Grand Duché de Lithuanie. Elle avait été aussi la maîtresse de Talleyrand. L'inventaire après décès a été passé par Me Dreux notaire à Tours le 10 novembre 1834 (Archives départementales d'Indre-et-Loire, 3 E 8/806). Dans la *Chronique de 1831 à 1862* de la duchesse de Dino (éditée par la princesse Radziwiłł née Castellane en 1909) figure la mention suivante « Valençay, 4 novembre 1834. En revenant de cette course ici, j'ai eu la triste nouvelle de la mort de la princesse Tyszkiewicz qui a expiré avant-hier à Tours. C'est moi qui ai dû l'apprendre à M. de Talleyrand ».

¹⁰ Ils avaient été enrôlés pour participer à un soulèvement en Italie, qui n'avait pas eu lieu. On connaît la date de l'arrivée de 21 réfugiés polonais en Touraine revenant de Suisse (janvier 1834) par une lettre du préfet au sous-préfet de Loches.

¹¹ Archives départementales de l'Yonne, 3 M¹49.

¹² Walerian Jean Théodore Pietkiewicz est né dans le palatinat de Minsk le 5 janvier 1805 ; professeur à l'université de Wilno il fut aussi député à la Diète (attestation du général palatin et sénateur le comte Ostrowski). Il est arrivé en France le 24 novembre 1831 et en Indre-et-Loire en 1834. Il épouse à Tours le 24 avril 1843 Louise Adélaïde Poupault. Il meurt à Tours le 23 octobre 1843 à l'âge de 38 ans 3 mois. Son fils naît posthume le 17 mai 1844.

Tous ne résident pas dans la ville chef-lieu ; en 1838¹³, 4 sont à Amboise (notamment le major Jezierski), 2 à Chédigny, 9 dans le canton de Bléré, 5 à Château-Renault, 8 à Château-la-Vallière (dont Adam Koszarski major au 1^{er} régiment de lanciers polonais de la Légion étrangère, Gaëtan Starorypiński capitaine au 2^e régiment de cavalerie Krakus), 1 à Neuville-le-Roi, 5 à Chinon, 4 à l'Île-Bouchard, 11 à Sainte-Maure, 5 à Richelieu, 3 à La-Haye, 11 à Loches, soit une soixantaine de personnes sur la centaine que compte le dépôt de Tours. La liste de 1841¹⁴, qui comporte 82 Polonais réfugiés et 4 Italiens, donne le détail des subsides journaliers attribués à ceux-ci. C'est Julien Dunin qui reçoit la plus grosse somme, ce qui n'est pas étonnant puisqu'il était capitaine et qu'il a une femme et plusieurs enfants (3,75 F par jour). Deux anciens députés : Walerian Piętkiewicz et Joseph Bończa Tomaszewski¹⁵ émargent à cette liste. 62 réfugiés polonais reçoivent des subsides auxquels s'ajoutent 27 certificats de présence de réfugiés qui vivent de leur travail et ne perçoivent pas d'argent du gouvernement français. Les autorités françaises plus de 10 ans après l'accueil des réfugiés en 1832 commencent à renâcler à subvenir aux besoins de ceux-ci.

Les événements de 1848 changent la politique en la matière, d'autant plus que les soulèvements de février 1846 en Galicie (partie de la Pologne rattachée à l'Autriche) et d'avril 1848 en Pologne (sous autorité prussienne) avaient échoué. La Seconde République française ne voulait plus qu'accorder des secours provisoires. Il est prévu pour l'émigration de 1848 d'après deux circulaires

des 29 mai et 5 juillet 1848 un secours provisoire de 50 centimes par jour jusqu'à ce que les réfugiés aient trouvé du travail et au maximum jusqu'au 1^{er} mai 1849. Pour continuer à avoir des subsides il fallait donc prouver que l'exil était antérieur¹⁶. Les recensements officiels ont désormais pour objectif de contrôler les étrangers, de les surveiller et non plus d'assurer le versement de subsides. C'est ainsi qu'un registre est ouvert à la Préfecture d'Indre-et-Loire pour constater les déclarations des étrangers¹⁷ (conformément à l'arrêté préfectoral du 15 septembre 1851). 45 Polonais réfugiés se déclarent de septembre à novembre 1851 auxquelles s'ajoutent ceux qui ont rempli des déclarations de résidence (13 personnes dont le comte Branicki qui vient d'acheter le château de Montrésor et son intendant Rodolphe Domaradzki).

Qui étaient-ils ?

Les émigrés étaient donc essentiellement des officiers ou sous-officiers, issus de la petite noblesse, mais aussi quelques soldats, qui n'avaient pas voulu rester en Pologne et avaient suivi leurs supérieurs. Leurs bulletins individuels¹⁸ apportent des renseignements sur leurs lieux d'origine, identifiés selon les anciennes divisions du royaume de Pologne (qui s'étendait d'est en ouest des environs de Kiev à Poznań, du nord au sud de Wilno à Halicz, recouvrant les actuelles Lituanie, Biélorussie, partiellement l'Ukraine, la Slovaquie et les deux tiers de la Pologne actuelle). Les différents partages de la Pologne avaient répartis ces territoires

entre l'Autriche, la Russie et la Prusse. La plupart des réfugiés de Touraine venaient des régions de Wilno ou Grodno (Lituanie), de Podolie (Kamieniec), de Wolhynie (Krzemieniec, Ostróg), plus rarement des environs de Varsovie. L'exemple d'Antoine Stygnicki (né près de Poznań) montre que quelques uns pouvaient venir des régions sous autorités prussienne ou autrichienne. Ils ont tout abandonné dans leur exil, coupant les liens qui les rattachaient à leur famille. Ne pouvant fournir d'extraits d'actes de naissance ils sont obligés de passer des actes de notoriété devant notaire ou devant le juge de paix. Des témoins (d'autres réfugiés polonais) viennent certifier l'état civil de l'intéressé qui ne peut obtenir de papiers officiels.

Leur parcours, avant leur arrivée en France, est très varié. Certains, les plus âgés, avaient déjà servi dans les armées napoléoniennes ; Michel Woynicki¹⁹ avait fait la campagne d'Autriche avec le grade de lieutenant d'infanterie puis celle de Russie avec celui de capitaine ; Gaëtan Starorypiński²⁰ était entré dans l'armée polonaise au service de la France en 1809 ; capitaine de cavalerie, il a été blessé et a même reçu la Légion d'Honneur le 28 octobre 1813. Félix Borowski (né en 1790) a été capitaine dans l'armée française de 1810 à 1812 ; Léopold Błażejowski (décédé à Loches le 23 juillet 1862 à l'âge de 73 ans) a fait la campagne de 1812, a été fait prisonnier et envoyé en Sibérie. Casimir Hubarewicz était en 1812 officier d'état major du maréchal Mac-Donald puis il rejoignit à Cracovie les débris de l'armée polonaise sous le commandement de Poniatowski. Devenu, après la bataille de Leipzig, officier du 16^e régiment de lanciers polonais, il subit le siège de Dresde, est fait prisonnier de guerre en Hongrie. Il rentre à Varsovie en 1814 et revient dans

ses foyers en Samogitie (nord de la Lituanie). Erasme Wierczyński a fait les campagnes de 1809 et en 1812 a été fait prisonnier et déporté dans le Caucase. Ces vétérans reprennent naturellement les armes après le déclenchement de l'insurrection de novembre 1830 et encadrent les plus jeunes, avec lesquels ils partent en exil en 1831. Les plus jeunes, insurgés par enthousiasme, avaient quitté les bancs de l'université pour combattre ; ils reprennent des études dès leur arrivée en France. Parmi les jeunes, Roman Zaborowski, capitaine en 1831 (il était né en 1806) était le fils d'un propriétaire polonais et d'une Française (Constance Quelusse) qui avait émigré en Pologne au moment de la Terreur. De leur vie en Pologne avant leur exil en France on ne sait que peu de choses. Par leurs relations on devine des liens de sociabilité entre voisins. Quelques détails apparaissent dans les demandes de secours. Ainsi Pierre Kopczyński²¹ explique dans une lettre de demande de secours qu'il est ancien magistrat (conseiller à la Cour d'appel de la voïévodie de Kiev) et grand propriétaire, qu'il habite maintenant à Tours où il a un laboratoire de chimie. À l'intérieur de sa demande figurent quelques mots en polonais de la main d'Adam Czartoryski, son voisin en Pologne. Des liens familiaux unissent les réfugiés polonais ; Nicolas Radliński, major polonais, arrive à Tours le 22 mai 1837, c'est un cousin de Julien Constantin Dunin, déjà installé à Tours avec sa famille. Les trois réfugiés à Richelieu étaient unis par des liens familiaux ; Joseph Adamowicz était le beau-frère de Walerian Tabortowski dont le frère avait épousé une tante de Cléophas Sieklucki. La grande majorité de ces réfugiés connaissait le français, langue très répandue dans toute l'Europe au XVIII^e siècle et parlée dans tous les salons.

¹³ Archives départementales d'Indre-et-Loire, 4 M 513.

¹⁴ Archives départementales d'Indre-et-Loire, 4 M 504.

¹⁵ Walerian Piętkiewicz voir ci-dessus ; Joseph Bończa Tomaszewski, député de Lipowicz, palatinat de Kiev figure sur le recensement de Tours de 1836. Joseph Tomaszewski (47 ans) vit avec sa femme Constance Sornecka (37 ans), leurs deux enfants Stanislaw (9 ans) et Joséphine (5 ans) et Julie Sornecka, sœur de Constance.

¹⁶ Quelques réfugiés polonais de Touraine ont participé au soulèvement de Poznan et sont revenus à Tours (Pierre François Józefowicz, Joseph Styfi, Adolphe Kowalkowski, Joseph Jablowski et Antoine Stygnicki). Florian Dąbrowski (1798-1848) arrivé à Tours en mars 1841, un des principaux chefs de l'insurrection de 1830, repart combattre en Pologne en 1848 et meurt devant Książ.

¹⁷ Archives départementales d'Indre-et-Loire, 4 M 519.

¹⁸ Conservés sous les cotes 4 M 532-536.

¹⁹ Archives départementales d'Indre-et-Loire, 4 M 536.

²⁰ Même cote.

²¹ Archives départementales d'Indre-et-Loire, 4 M 534.

La vie des réfugiés en Touraine

L'émigration en France a été pour tous les réfugiés un changement radical de vie. Ils ne sont pas arrivés tout de suite en Touraine mais ont transité par d'autres lieux. C'est ainsi que le major Hubarewicz, arrivé en Touraine en janvier 1834 après avoir été à Rouen, retourne souvent dans cette ville pour revoir de vieilles connaissances (en 1846, 1848-1849, 1851). Décédé à Tours le 13 mai 1873, il a droit à cette simple épitaphe dans le *Journal d'Indre-et-Loire* du 17 mai 1873 : « Le modeste convoi d'un officier polonais mort dans sa 84^e année, le major Hubarewicz, sortant de la rue Rabelais se dirigeait vers l'église Saint Julien et au cimetière ».

Le manque de ressources en raison de la faiblesse des subsides les poussent à rechercher au plus vite du travail. Ils trouvent à s'employer chez des imprimeurs ou des relieurs (Théophile Przybylski, Philippe Hryniewski, Stanislas Beyner), parfois dans l'administration française, ce qui prouve qu'ils parlaient couramment cette langue, comme Roman Zaborowski, expéditionnaire à la mairie de Tours, Stanislas Tomaszewski qui travaille chez le receveur des contributions directes puis à la préfecture, Félix Zieleniewski au bureau des hypothèques, Auguste Jutrzenka employé au greffe du tribunal de Chinon puis à l'administration de l'Enregistrement (décédé à Chinon le 26 mars 1856) etc. D'autres utilisaient leurs talents pour enseigner (Klimaszewski, Tabortowski) ou donner des leçons de musique (Joseph Margiewicz). Les sous-officiers et soldats n'hésitaient pas à devenir manœuvres ou terrassiers, simples ouvriers, dans les tanneries de Château-Renault par exemple, ou artisans (Vincent Bukowski, Joseph Grzegorz, Simon Filipowicz, Mathieu Bonikiewicz, François Mikulski, Félix Dziewietnia).

D'autres réfugiés meurent à l'hospice de Tours dans le dénuement comme Thomas Benarowicz le 16 mars 1846 (après avoir résidé dans les Deux-Sèvres, à Nantes puis à Lussault), Félix Mozdżynski ex-capitaine âgé de 52 ans décédé le 19 mars 1849, Louis Gromadziński venu d'Amiens le 14 janvier 1850, Antoine Węgrzynowski décédé à 48 ans le 26 mai 1851... La pauvreté est le plus souvent la compagne des veufs ou célibataires, ainsi Léopold Blażejowski meurt à Loches le 23 juillet 1862 à 73 ans sans activités ni autres ressources que ses subsides. Adam Koziarsky, qui meurt le 10 novembre 1848 à Château-la-Vallière, logeait chez un charpentier et vivait de ses seuls subsides.

Certains ont repris des études pour exercer des professions libérales, plus lucratives, comme celles de médecins. La Touraine a compté jusqu'à 6 médecins polonais au XIX^e siècle : Joseph Czekierski officier de santé à Sorigny en 1843 ; Charles Gięcewicz lieutenant de cavalerie, arrivé avec son frère Félix à Tours en 1834, revenu en Touraine en 1840 (après des études à Montpellier), il s'installe comme médecin d'abord à Tours, place Saint-Venant puis à Rouziers ; Joseph Jakubowski travaille d'abord dans une imprimerie, puis part dans la Vienne, il est déclaré médecin à Ligueil en 1844, à La-Rochelle en 1846 mais en 1849 il demande à s'installer aux Ormes où résident les parents de sa femme ; Gabriel Lipski (né à Lwów en 1810, décédé à Cormery en 1867) a commencé des études de médecine à Tours, les a achevées à Montpellier, il s'installe à Cormery en 1846 ; Léon Przęsakowski (1811-1871) est médecin à l'Île-Bouchard, il signe son acte de mariage avec la fille d'un notaire honoraire à Château-Renault du 7 septembre 1836 de la manière suivante *Przeslakowski, docteur en médecine membre de la société médicale et chirurgicale* ; Michel Sławecki docteur en médecine à Sainte-Maure²² ; Henri-Michel Wolski, docteur



Léonard Chodźko (*Pologne historique...*, t. 3)

²² Il recueille Ignace Lipiński son compatriote et ami qui meurt chez lui le 15 avril 1836. Il se marie le 30 janvier 1837 à Cormery (à 28 ans) avec Hélène Gontier (22 ans), fille d'un aubergiste. Il achète l'hôtel du Croissant à Cormery pour 22000 F (acte du 2 mai 1837 devant Me Javary, notaire à Cormery).

en médecine à Reugny, n'est arrivé en Indre-et-Loire qu'en octobre 1838 (à Château-Renault) après avoir exercé les fonctions de médecin à Nantes puis à Saumur. Quelques Polonais trouvent du travail comme régisseurs de grands domaines soit chez des compatriotes comme Hippolyte Klimaszewski à Vernou²³ ou Rodolphe Domaradzki à Montrésor²⁴, soit chez des Français comme Cléophas Sieklucki, régisseur au château de Grillemont ou Pierre Skawiński²⁵ régisseur et homme d'affaires du général Favier à Razay (commune de Céré-la-Ronde).

La coupure brutale avec leur vie antérieure en Pologne a laissé à beaucoup d'entre eux une nostalgie de la terre natale. Ils espèrent que l'exil ne sera que temporaire et font des démarches auprès de l'ambassade de Russie pour obtenir l'autorisation de revenir en Pologne. C'est le cas notamment d'Ignace Krzywobłocki, capitaine de cavalerie arrivé en France en 1831, veuf ayant deux enfants restés en Pologne ; il demande à l'ambassade de Russie l'autorisation de rentrer en juillet 1851, ce qui lui est refusé. Roman Zaborowski, qui travaille à la mairie de Tours, cherche à retourner dans sa famille à Zablotnia en 1846, sans succès ; il part à Gdansk en avril 1848 croyant au réveil des nations, il revient à Tours en novembre de la même année ; enfin en avril 1858 il quitte la France, bénéficiant de l'amnistie accordée par le tsar ; mais l'insurrection de janvier 1863 le jette à nouveau sur les routes de l'exil ; il retourne à Tours où il meurt le 8 juillet 1870.

Les réfugiés polonais sont pour une part des hommes jeunes. Ils ont quitté leur pays, ont dû rechercher du travail, ne correspondant pas forcément à leurs projets

en Pologne. Il n'est donc pas étonnant qu'ils trouvent également en Touraine des épouses issues des milieux qu'ils fréquentent (artisans, petits commerçants...). Sur le recensement de 1841 à Tours²⁶ 37 noms polonais apparaissent avec parfois des orthographes fantaisistes (Smilisky pour Chmielnicki), peu sont mariés (un peu moins d'un quart) mais leurs femmes sont françaises de naissance, sauf deux d'entre elles qui sont polonaises (Constance Somecka, épouse de Joseph Bończa Tomaszewski et Caroline Czerkierska épouse de Julien Dunin) ; Rose Richard épouse du major Faustin Breański a 23 ans de moins que son mari, Victoire Margou s'est mariée à Amboise le 2 juillet 1839 avec François Mikulski, sous-officier, Marie-Anne Duchesne couturière, fille d'un chapelier a épousé à Tours le 4 février 1838 Pierre Chmielnicki, Antoinette Boison lingère, fille d'un marchand s'est mariée à Tours le 20 novembre 1837 avec François Stęckiewicz. Plus d'une trentaine de mariages de Polonais réfugiés ont été célébrés en Touraine de 1836 à 1850, dont ceux des trois Polonais de Richelieu en 1838 et 1839 : Joseph Adamowicz, Cléophas Sieklucki et Walerian Tabortowski. L'intégration dans la société française des réfugiés mariés est alors plus aisée, d'autant plus qu'ils ont des enfants qui vont à l'école française ; eux-mêmes construisent leur vie, grâce à leur travail. Pour eux l'avenir est en France. Ce n'est pas le cas des familles polonaises ou même de celle d'Alexandre Grzymała-Lytiński (il a épousé une Anglaise à Tours en 1840) elles tiennent absolument à une éducation polonaise pour leurs enfants et elles les envoient à l'école des Batignolles à Paris.

Les dossiers individuels des réfugiés tenus en préfecture portent parfois quelques indications sur les habitudes et les modes de vie. Ainsi Antoine Hyryk²⁷, soldat polonais grenadier à la Légion étrangère, arrivé en Touraine le 30 mai 1837, habite Château-la-Vallière où il s'occupe de chevaux ; il vient à Tours pour se soigner et il s'adonne au jeu avec ses compatriotes. Pour soigner leur santé les Polonais demandent l'autorisation de faire des cures thermales (Gaspard Kucewicz, le major Hubarewicz, etc.). Mais les dossiers sont essentiellement tenus pour surveiller les idées politiques des réfugiés. La fiche concernant Constantin Zalewski²⁸ est très policière ; celui-ci est venu à Tours du 16 octobre 1834 au 10 janvier 1835, il a habité 3 jours à l'hôtel de France puis ensuite dans un garni rue de la Scellerie, il a rendu de nombreuses visites à ses compatriotes allant même jusqu'à la Haye ; il est qualifié de propagandiste dangereux. Mais c'est surtout à partir de 1849 que la surveillance des étrangers s'intensifie ; le pouvoir craint la diffusion des idées « socialistes ». C'est ainsi que le docteur Henri Wolski, pourtant marié à une Française, est expulsé en Suisse « pour avoir influencé en 1851 les électeurs, les engageant à ne pas voter, leur disant que c'était inutile et que l'affaire était faite » ; à la fin de 1852, il est autorisé à rentrer en France après avoir fait amende honorable. Une enquête datée du 24 février 1858 affirme qu'il « a des antécédents politiques qui plaident peu en sa faveur, il s'est toujours montré comme partisan socialiste ». Jérôme Ladislas Papowski²⁹ ouvrier dans les ateliers du chemin de fer est expulsé par arrêté préfectoral du 30 août 1850 après avoir été inculpé pour cris séditieux et appartenance au parti socialiste. L'arrêté spécifie que « la présence du sieur Papowski en France

est de nature à compromettre l'ordre et la tranquillité publique ». Il part finalement en septembre 1850 avec sa femme et ses trois enfants en Amérique.

Le rôle joué par l'émigration polonaise en France après 1831 (dite la Grande Emigration pour la distinguer des suivantes) a été particulièrement important pour l'histoire polonaise dans le domaine des idées, de la culture et de la création d'un fort sentiment national. Les Polonais réfugiés en Touraine en firent partie et on trouve ainsi les noms de certains d'entre eux (Adamowicz, Zaborowski, Sławecki, Piętkiewicz) parmi les souscripteurs d'un ouvrage sur la Pologne publié sous la direction de Léonard Chodzko en 1839-1841³⁰. Les réfugiés qui sont restés en France se sont fondus dans la société française³¹ et ont bien oublié cette histoire, qui survit pourtant dans la musique de Chopin, les tableaux de Piotr Michałowski et les écrits d'Adam Mickiewicz.

²³ Le comte Ostrowski, sénateur palatin, général de la garde nationale de Varsovie avait acheté en 1844 la propriété des Madères à Vernou. Lors du recensement de 1846 (Arch. Dép. d'Indre-et-Loire, 6 M 267), vivaient à Vernou sa veuve Antoinette Michałowska et ses 6 enfants, Julie Ostrowska et son mari Pierre Michałowski (très célèbre peintre), leurs 5 enfants, une femme de chambre polonaise et leur régisseur Klimaszewski. Hippolyte Klimaszewski, natif de la région de Minsk, a été professeur à Fontainebleau, Saint-Germain-en-Laye avant de venir en Touraine. En 1847 il quitte définitivement cette région pour aller enseigner à l'école des Batignolles (lycée fondé en 1842 à Paris par les Polonais émigrés).

²⁴ Le comte Xavier Branicki achète le domaine de Montrésor le 24 février 1849.

²⁵ Pierre Skawiński a épousé la fille de Théophile Januszewicz, préfet polonais réfugié.

²⁶ Archives départementales d'Indre-et-Loire, 6 M 240.

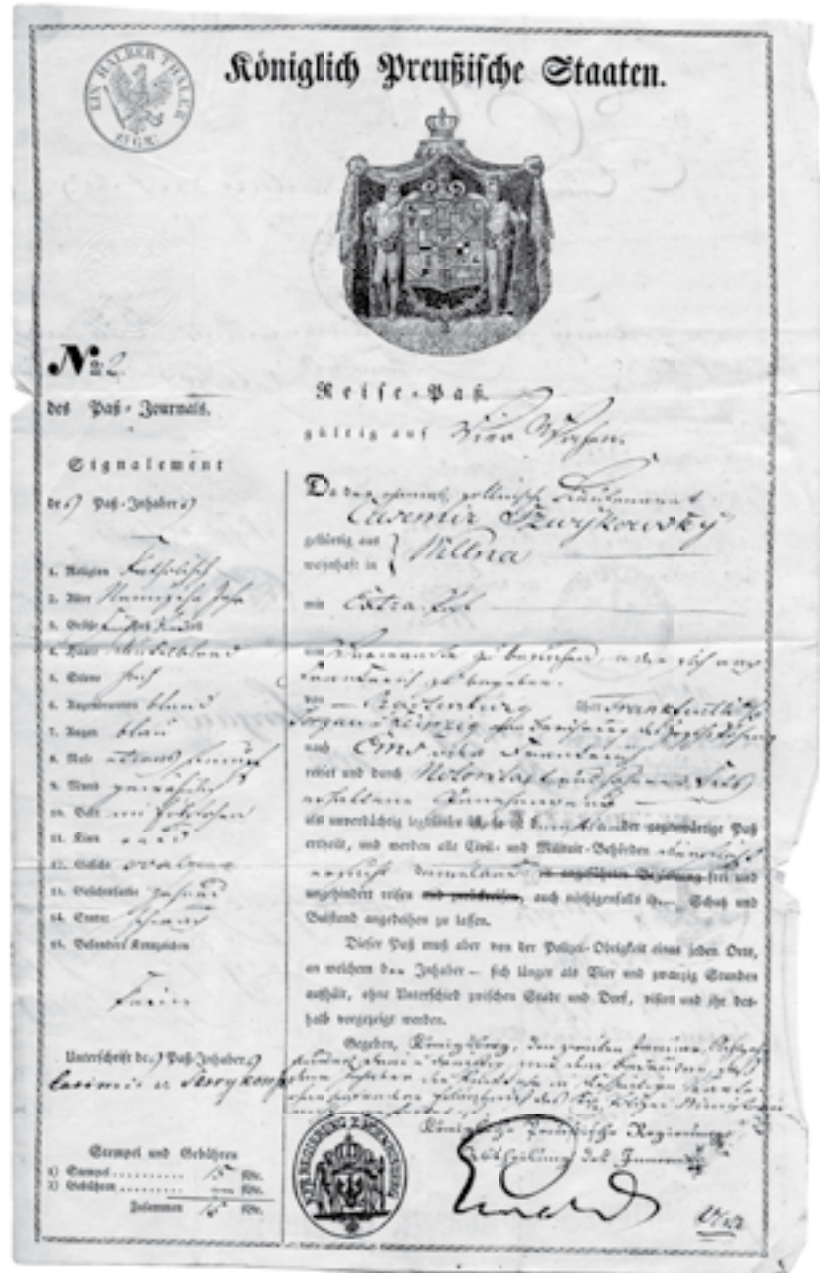
²⁷ Archives départementales d'Indre-et-Loire, 4 M 533.

²⁸ *Ibidem*, 4 M 536.

²⁹ *Ibidem*, 4 M 534.

³⁰ *La Pologne historique, littéraire, monumentale et illustrée... rédigée par une société de littérateurs* sous la direction de Léonard Chodzko, Paris, au bureau central rue Saint-Germain-des-Prés 9, 1839-1841.

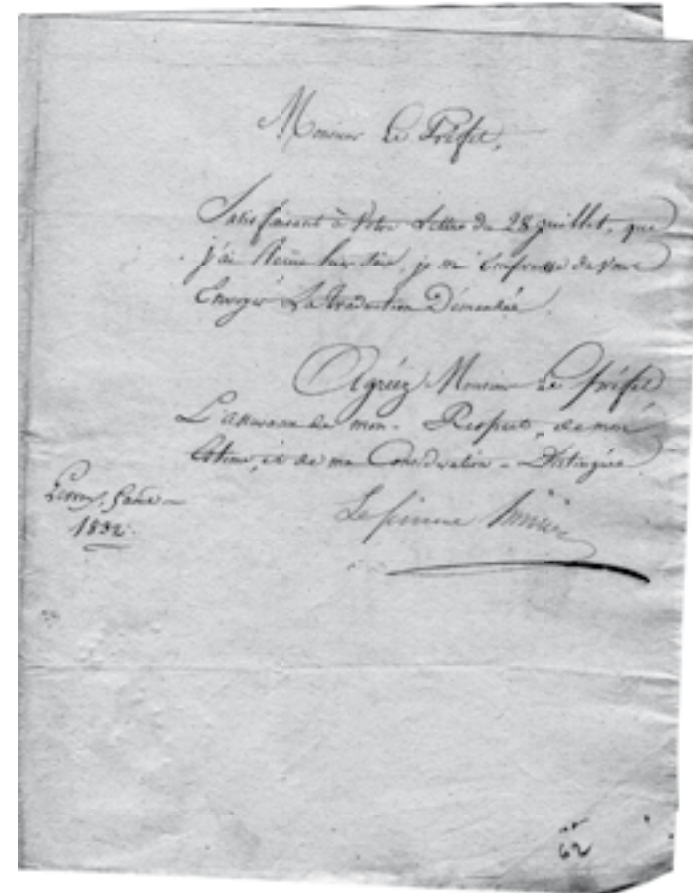
³¹ Le bâtonnier Sieklucki est un descendant direct d'un de ces émigrés.



Passeport prussien de Casimir Szwykowski, de Willna (Vilnius, Lituanie)

Les réfugiés Polonais sous l'œil du préfet de l'Indre

par Françoise BENKÖ



Lettre du prince Mirski traduisant une provocation en duel envoyée par un émigré polonais (5 août 1832, Arch. dép. Indre M 3299)

Que se passe-t-il en 1832, à la préfecture de l'Indre, quand arrivent dans le département plusieurs centaines de réfugiés polonais ?

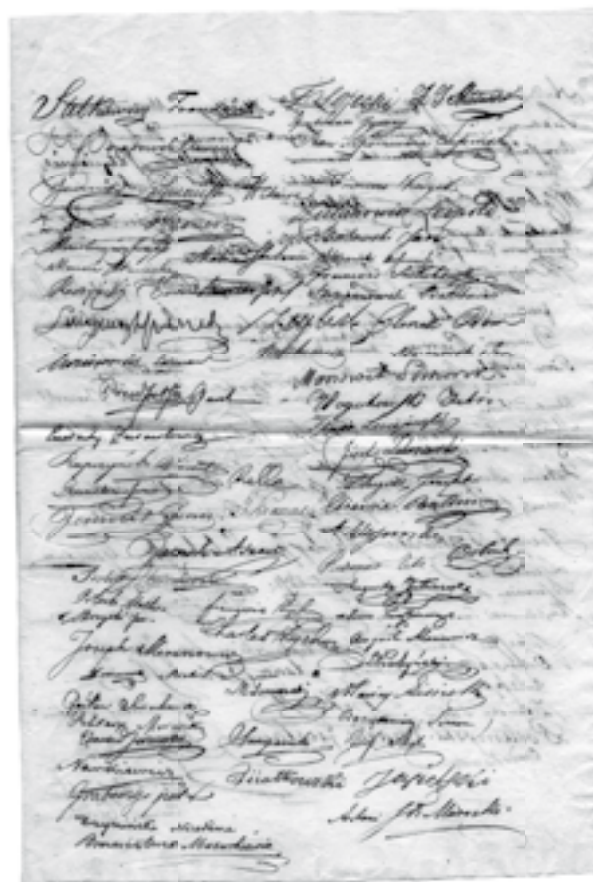
Depuis la défaite d'Ostrołęka en mai 1831 et la chute de Varsovie en septembre, les nations amies, mais surtout la France se préparent à accueillir les insurgés victimes de la répression brutale des Russes. Un grand élan de sympathie et de solidarité se crée autour d'eux. Ainsi la chambre a-t-elle voté une subvention de six millions et le comte d'Argout, pair de France et ministre secrétaire d'Etat au département de l'intérieur et des cultes édicte une série d'ordonnances et d'instructions qui sont envoyées à tous les préfets de France.

Où et comment les loger ? Quels subsides vont-il recevoir ? Pourront-ils se déplacer librement d'une ville à l'autre ? Un retour est-il possible après l'amnistie ?

Une commission est mise en place : elle doit vérifier leur identité, définir leur état (civil ou militaire), état facilement réversible d'après les réclamations, et attribuer des aides selon un barème qui va de 150 francs par mois pour un ministre, à 75 centimes par jour pour un simple soldat. Dans notre département, c'est le prince Théophile Sviatopolk Mirski¹ qui la préside et une

¹ Entre 1806 et 1826, le prince Théophile Sviatopolk Mirski occupe diverses fonctions au service de sa patrie : procureur général près la cour d'appel de Varsovie, conseiller au comité contentieux du Conseil d'Etat, député à la Diète, grand juge du Grand Orient de la franc-maçonnerie polonaise, puis il se retire sur ses terres et se consacre à l'agriculture jusqu'en 1830. Le 29 novembre, quand l'insurrection éclate, il participe aux combats en tant que général régimentaire du Palatinat d'Augustow. Il continue de se battre après la chute de Varsovie, et poursuivi par les Russes, ne doit son salut qu'à la protection de militaires prussiens qui lui permettent de fuir à Dresde avec de faux papiers. De là, il parvient à gagner la France et arrive dans l'Indre avec sa nombreuse famille au cours de l'année 1832. Il s'installe d'abord à Thouet, près de Levroux mais la présidence de la commission polonaise l'oblige à déménager à Châteaurooux en février 1834. Il se définit ainsi : " Je ne fus jamais révolutionnaire, ni ultra-royaliste, ni ultra-libéraliste, ni fanatique, ni irréligieux ". A la fin de l'année 1834, il a quitté le département.

somme de 200 francs mensuels lui est allouée pour cette charge. Il est assisté d'un secrétaire François Rupeyko, du baron Szultz et de Dominique Petrellewicz. Des dépôts sont créés dans les villes : soixante-sept Polonais résident à Châteauroux, en 1832 ; il y en a soixante-seize à Argenton, quatre-vingt-neuf à Issoudun, trente-quatre à La Châtre, soixante-dix à Levroux et plusieurs dizaines à Buzançais, Châtillon-sur-Indre et Saint-Benoît-du-Sault. On s'efforce de regrouper les réfugiés d'après leur origine géographique. Les Lituaniens sont les plus calmes...



Pétition d'émigrés polonais (Arch. dép. Indre M 3294)

La soixantaine de liasses de la série M des archives départementales de l'Indre nous en apprend beaucoup sur leur vie. Majoritairement jeunes, entre 20 et 30 ans, étudiants, issus de la noblesse terrienne, ils ont pris les armes pour tenter d'empêcher l'armée russe d'envahir leur patrie. Obligés de s'enfuir, ils ont choisi la France et la plupart d'entre eux parlent notre langue. Certains sont arrivés par bateau : le 11 août 1832, venant de Dantzig, cent soixante Polonais débarquent de "La Vigilante" en rade de Pauillac, près de Bordeaux. Ils seront acheminés vers Issoudun et Buzançais. D'autres ont franchi la frontière à Belfort, Strasbourg, ou Dunkerque. Les feuilles de route retracent l'itinéraire qu'ils doivent emprunter, et fixent les secours de route correspondants, soit 50 centimes par lieue.

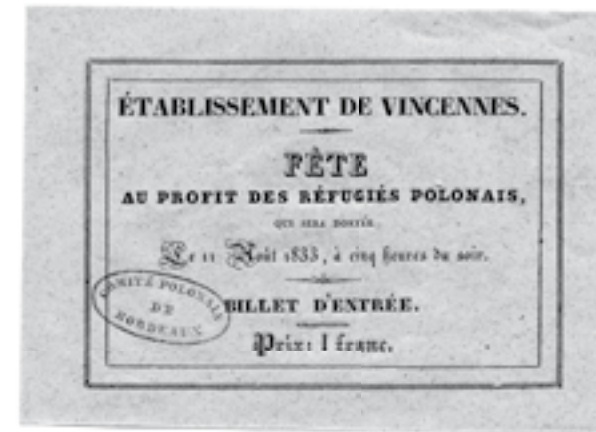
On recense trois cent vingt six réfugiés polonais dans notre département le 21 décembre 1832, et ils seront plus nombreux par la suite.

Logés chez l'habitant, l'oisiveté leur pèse beaucoup et cela ne se passe pas toujours très bien.

Certains jouent, boivent, sont accusés de tapage nocturne ou contractent des dettes. Ils voyagent sans autorisation, ne respectent pas l'itinéraire prévu, ou disparaissent quelque temps ! Ceux qui ont la chance d'avoir des parents en France demandent à les rejoindre.

Tout ceci donne beaucoup de travail aux employés de la préfecture, comme en témoignent les brouillons de lettres conservés dans les dossiers. Quelques cas d'incivilité : Albert Wasilewski, marié et père de 4 enfants restés en Pologne, profère des injures à l'encontre du commissaire de police, il devra quitter le dépôt de Saint-Benoît-du-Sault où il est devenu indésirable. C'est également à Saint-Benoît que le préfet envoie un groupe

de trublions, expulsés du dépôt de Châteauroux. En février 1833, un ancien capitaine, âgé de 32 ans, Joseph Raczkowski provoque en duel le percepteur de Levroux. L'affaire n'ira pas plus loin car ses compatriotes réussiront à le calmer. Et l'année suivante il partira pour l'Angleterre. Ceux qui sont considérés comme des agitateurs dangereux (Nicolas Koziett, Rapezinski, Raulin, Walowski) risquent l'expulsion du royaume.



Billet d'entrée pour une fête au profit des réfugiés polonais, 1833 (Arch. dép. Indre 60 J 362)

Beaucoup d'étudiants cherchent à reprendre leurs études, mais il n'y a pas d'université dans la région. Ils demandent alors à changer de résidence, mais certaines grandes villes leur sont interdites comme Paris, Lyon, Bordeaux ou Strasbourg car les autorités craignent qu'ils ne se concentrent tous au même endroit. En conséquence, les étudiants en médecine sont dirigés sur Toulouse ou Montpellier, les juristes sur Poitiers ou Rennes, d'autres iront à Nantes ou à Marseille étudier le commerce ou les beaux-arts.

Certains choisissent les métiers manuels. Adolphe Zadarnowski veut être serrurier. Après un aller-retour à

Limoges, il préfère se fixer à Argenton pour continuer son apprentissage chez un certain Brilland. Quant à Joseph Zukowski, dirigé contre son gré sur Marenes, il demande en octobre 1833, à retourner à Issoudun pour travailler chez un ébéniste dont il épousera l'une des filles. Son compagnon de voyage Antoine Eysimont trouvera un emploi chez un peintre. Parmi les autres métiers exercés par les réfugiés, on dénombre des arpenteurs-géomètres, des employés de commerce, des menuisiers, un tailleur et même un artiste spécialisé dans la peinture d'histoire, Adam Gosniewski.

Il y a aussi des professeurs de musique ou de danse. En 1837, Vincent Didziel est marié à une Française qui tient un pensionnat de jeunes filles à Issoudun. Il y donne des leçons de danse tout comme Dominique Kczechowski, qui a lui aussi épousé une Française de Châteauroux.

Dans une de ses lettres, George Sand parle du professeur de piano polonais de sa nièce Léontine Chatiron, il s'agit peut-être de Constantin Przytulski, jeune professeur de musique à La Châtre en 1837 !

Enfin, les plus patriotes veulent continuer le combat et cherchent à rejoindre le général Bem² qui s'est réfugié au Portugal. Encouragés par la France, ils gagnent les ports de l'Atlantique (La Rochelle ou Belle-Île), mais l'expédition n'aura jamais lieu.

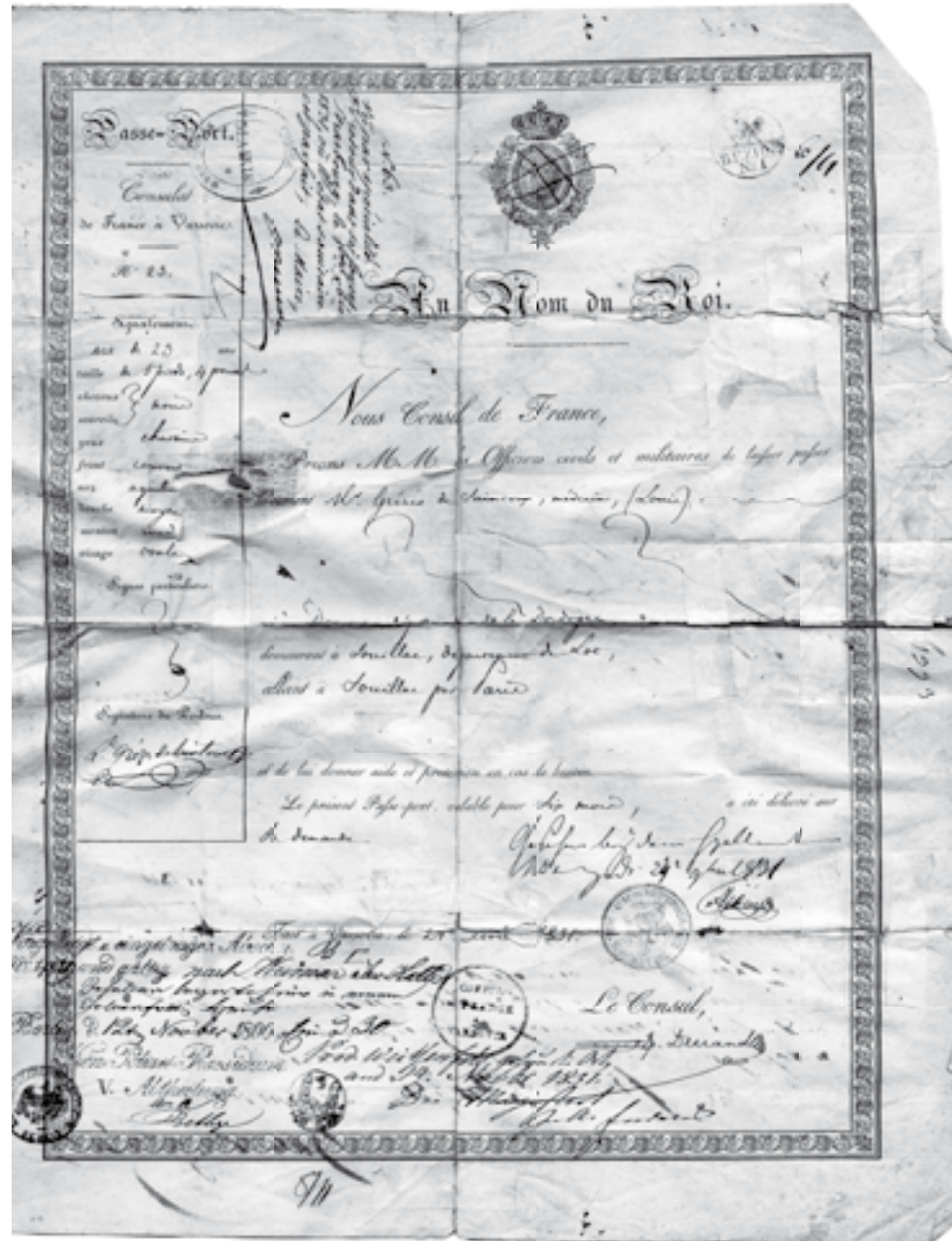
Il est difficile de déterminer exactement le temps pendant lequel ces Polonais exilés sont restés en France. Vraisemblablement, ils étaient retournés en Pologne vers 1860. Quelques uns ont préféré s'intégrer et même devenir français. La formidable bienveillance dont ils ont été l'objet, et qui s'est manifestée par des ventes de charité "les bazars polonais", des concerts, des tombolas etc... a certainement contribué à cette assimilation.

² Le général Bem (1795-1850). Héros national, grand défenseur des libertés. S'exile à Paris, puis au Portugal où il échappe à une tentative d'assassinat fomentée par des agents russes. Il joue un rôle important en Transylvanie, puis dans l'armée autrichienne et finit sa vie en combattant avec les Ottomans.

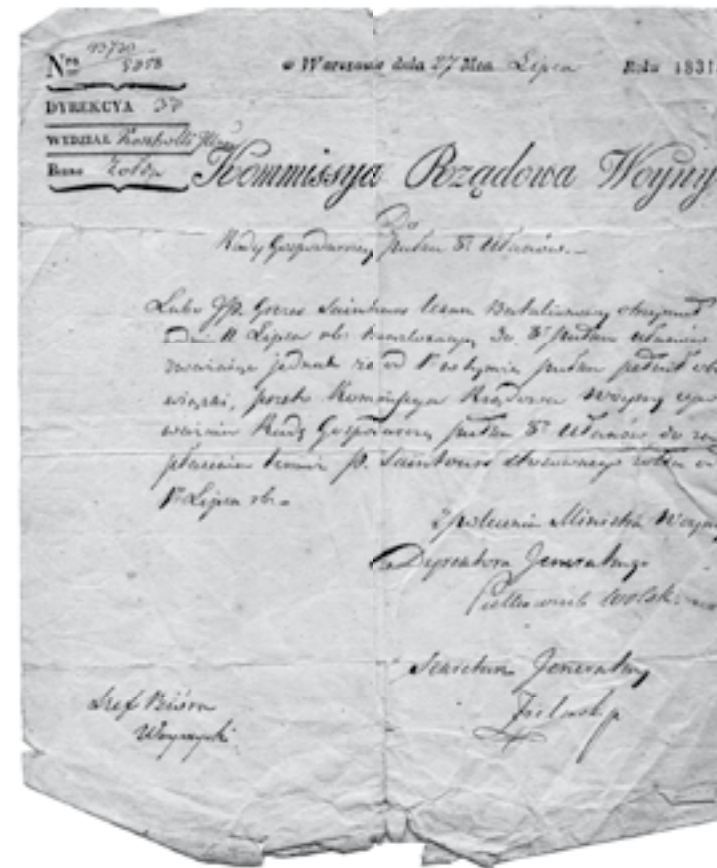
Sources : la sous-série 4M des archives départementales de l'Indre avec l'aide de Jérôme Descoux, et les notes de René Lacour (F569).

Un jeune médecin français au secours de la Pologne en 1831

par Marc du POUGET



Passaport de Léonard Grèzes de Saint-Ours de Varsovie en France en 1831 (coll. part.)



Ordre de paiement à Léonard Grèzes de sa solde avant son incorporation au 8^e lanciers (27 juillet 1831)

C'est sans doute en 1852, à « Poitiers, terre d'exil », que Jacques Louis Léonard Grèzes de Saint-Ours rédige à l'intention de ses enfants le récit de son séjour en Pologne¹. Le contexte politique dramatique né du coup d'État du 2 décembre 1851 avait sans doute poussé ce républicain idéaliste, qui s'était lancé quelques années plus tôt dans des proclamations enflammées annonçant que « de tyrans et d'absolus, il ne peut plus en exister, les peuples de la terre se donnent déjà la main », à s'éloigner des siens et à revenir sur son passé.

Léon (tel est son prénom d'usage par lequel nous le nommerons) est né à Domme en Dordogne en 1809. Son père, Jean-Christophe, d'une famille de magistrats municipaux, était procureur-syndic de cette localité et devint ensuite juge de paix à Souillac, dans le Lot. Tel Lucien de Rubempré quittant Angoulême, notre héros, ayant obtenu son baccalauréat à Cahors, arrive à Paris en 1827 pour faire fortune, mais à la différence du héros de Balzac, accompagné de son père et muni de solides recommandations². Protégé par un ami de son père qui mettait à sa disposition « sa bourse, sa table, son hôtel, ses voitures », il suivit pendant trois ans des études de médecine.

¹ Cet article est basé sur des archives de la famille du Pouget, en cours de dépôt aux Archives départementales du Lot.

² Une lettre d'un ami, Durieu, du 4 novembre 1827 : « vous avez conduit votre aîné à Paris, vous y avez des protecteurs, c'est chose essentielle aujourd'hui, sans cela pas de salut » et il le charge d'une lettre pour le maréchal Victor, alors bien en cour.

Arrive alors la révolution de juillet 1830. Il ne manque pas d'appuis ni de possibilités avec le nouveau régime : « La révolution offrait ses récompenses, dit-il : des décorations, des places de sous-lieutenant, de lieutenant même furent délivrées, tout cela me fut offert. Je ne crus pas devoir accepter, je n'avais pas servi la France. Mon caractère bouillonnait, j'étais envieux de servir, mais où ? » Comme la jeunesse de son temps, Léon est très hostile au parti du « juste milieu » qui triomphe en 1830 : « tous les crétins, dit-il, prirent place sous ce gouvernement à principes ». Louis-Philippe est le « roi du mensonge », « un infâme », suspect dans l'affaire de la mort mystérieuse du prince de Condé, dont son fils Aumale est l'héritier. Un parent lui conseille « de ne pas se mêler de ces émeutes populaires qui portent tant de préjudice à l'ordre et à la tranquillité de la capitale »³. Deux mois plus tard, un autre parent part à sa recherche : « Nous avons... cherché à le voir lui-même, afin de l'engager à se livrer exclusivement à ses études, mais nous n'avons pu le découvrir. Plusieurs personnes nous ont même dit qu'il n'était plus à Paris... ».

Car Léon fréquente moins les médecins que les généraux : l'un d'eux le présente au maréchal Gérard, qui lui propose d'être son aide de camp lors de l'expédition d'Anvers. Lafayette, président du comité polonais, lui propose de faire partie d'une première expédition, avec l'accord du ministère soucieux de se débarrasser des têtes brûlées : « le gouvernement d'alors ne demandait pas mieux de voir quelques citoyens généreux abandonner la capitale, car il espérait s'en débarrasser ». Il reçoit l'argent nécessaire au voyage et passe un examen d'aide-major devant une commission présidée par le baron Larrey, fait viser son passeport – il ne peut obtenir de visa russe –, donne à sa famille de ses nouvelles.

La traversée de l'Allemagne

Le voyage de ces jeunes Français à travers l'Allemagne, occupée par l'armée napoléonienne une quinzaine d'années auparavant, ne passa pas inaperçu.

À Mayence, au passage du fort, la garnison les couche en joue : « nous leur présentâmes fièrement nos poitrines, ils reculèrent. Nous étions bien jeunes, mais la mission que nous avions à remplir était grande et nous devons nous en rendre dignes ». La population, ou du moins le cercle éclairé qui héberge le groupe, le reçoit « avec l'effusion du patriotisme » et l'on boit « à l'indépendance européenne », malgré la surveillance de « leur infernale police ». La ville libre de Francfort les accueille ensuite, et ce sont là encore des festins et des bals. Mais les délices de Francfort ressemblaient trop à ceux de Capoue et, proclame notre vertueux aide-major, « l'Europe entière avait les yeux fixés sur nous, nous étions l'avant-garde du peuple et nous devons nous affranchir d'un accueil qui aurait pu nous corrompre par un plus long séjour ». Leipzig est l'occasion de retrouver les traces de la défaite de la Grande Armée en 1813, et non loin, sur les rives de l'Elster, se dresse le monument du maréchal de France et chef de l'armée polonaise du duché de Varsovie Józef Antoni Poniatowski, mort noyé fidèle à l'Empereur : « je fus heureux d'y marquer les traces de mon voyage, en me rendant dans la patrie de l'homme qui rendit de si grands services à ma patrie ».

Dans la capitale de la Prusse, à Berlin, l'attitude ostentatoire des médecins militaires français fut remarquée sans bienveillance, surtout par « la police infernale du pouvoir » qui leur ordonne de rebrousser chemin dans les vingt-quatre heures. Le maintien de l'ordre n'est pas facile avec ces Français qui parquent au ministère de l'intérieur et dans les cafés en grand

uniforme ! « Nous étions officiers français, nous devons porter nos armes avec dignité, c'était donc toujours en grande tenue que nous nous présentions soit au ministère de l'intérieur (chez M. de Brenner) soit à la préfecture de police ». Particulièrement susceptible sur l'honneur national, Léon provoque en duel un officier prussien qui a insulté la France et le blesse mortellement sur les rives de la Sprée. Ce fait d'armes lui vaut d'être consigné par la police dans son hôtel. Une pétition au roi Guillaume, appuyée par l'Académie de médecine de Berlin, permet enfin aux Français d'obtenir leur visa pour la Pologne. Dernière formalité, un examen vérifiant leur qualité de médecins, et ils peuvent gagner Posen, l'actuelle Poznan. Après quelques jours de cordon sanitaire, les voici à la frontière polonaise.

Les effusions des premiers contacts

Echappant à la décharge d'un poste prussien, ils rencontrent enfin une patrouille polonaise qui les mène triomphalement à Kalisz, puis à Varsovie.

Arrivés à leur hôtel, ils dînent avec un inconnu qui se révélera le lendemain être le ministre de la guerre en personne : « grand, bel homme, trait caractérisé, tout annonce en lui le courage et la dignité d'un poste si méritant⁴ ». Léon lui présente le lendemain la lettre de recommandation du général Lafayette : il la refuse, la seule présence de ces Français étant un titre suffisant à son accueil chaleureux : « les deux nations sont soeurs, et avec l'aide de la France, car nos intérêts sont



Palais des lieutenants du roi à Varsovie, palais Radziwiłł (*Pologne historique...*, t. 1)

⁴ Le général Malachowski, qu'il dit avoir revu le lendemain. Casimir Malachowski n'était pas ministre de la guerre, mais commandait la 3e division d'infanterie, puis devint lieutenant du général en chef après le 15 août 1831 (Joseph Straszewicz, *Les Polonais et les Polonaises de la Révolution du 29 novembre 1830 ou Portraits des personnes qui ont figuré dans la dernière guerre de l'indépendance polonaise...*, Paris, 1832, cahier n° 49).

communs, surtout avec notre position topographique, nous nous affranchissons des barbares qui dévastent notre généreuse patrie et qui souillèrent votre sol ».

Il est conduit à une visite du dispositif de défense : « Deux voitures sont préparées. J'étais à côté du chef de l'armée. À peine avons-nous franchi le cœur de cet immense hôtel que les cris de ' vivent les Français ! ' partent une seconde fois de tous côtés : jugez de notre félicité ! Des régiments entiers, organisés du jour même et volant au combat, s'arrêtent et présentent les armes aux enfants de la France. La voiture du général s'était arrêtée pour assister au défilé des troupes. Je crus devoir prendre la parole et haranguer dans ma langue des frères qui ne pouvaient y apprécier que l'élan et le geste d'une âme vraiment patriotique. Et notre récompense fut de nombreux cris : ' Vive la France ! ' Un officier supérieur se précipite vers nos voitures, mit mes mains dans la sienne qu'il pressa fortement, et s'adressant aux troupes : ' Amis, leur dit-il, les frères de l'humanité viennent soulager vos maux et vos blessures, à bientôt la France armée à votre secours, amis, du courage, la victoire nous est certaine, volons au combat. Plus de prisonniers, ils coûteraient trop cher à nourrir ' ».

Visite de Varsovie en état de siège

L'armée polonaise a déjà affronté les troupes russes : « Nous avons vu déjà et le Cosaque et les troupes régulières du czar, Praga est jonché de leurs cadavres, nos prisons regorgent de prisonniers, nos hôpitaux comptent plus de 20 000 hommes des leurs, blessés à la première attaque », déclare triomphant le général.

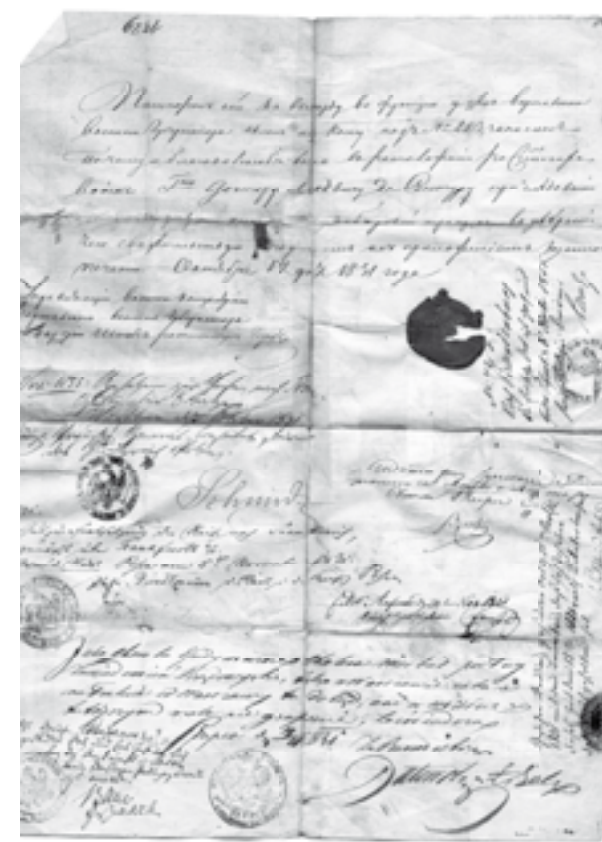
Passant à travers des rues barricadées, les Français arrivent au palais du Belvédère, qu'avait abandonné

piteusement le grand-duc Constantin : Léon jubile au récit de sa fuite : il « est assez heureux d'échapper à la juste vengeance du peuple varsovien. Il use de stratagème pour se sauver : il fait entrer son intendant dans une voiture et se met en postillon sur le siège. Le coup lui réussit : j'ai entendu raconter son histoire ». Il se sent outragé comme démocrate et comme patriote à la vue des salons : « Tout y respirait le luxe et la mollesse du grand. Les tableaux qui décoraient ses appartements à fauteuils dorés retraçaient les souvenirs de la dernière barbarie à des esclaves enchaînés, c'était sans doute l'allégorie d'un de nos frères, là des soldats français mutilés par le Cosaque du Don. Je m'indignai et frappai de colère le repaire des bêtes fauves ». Il se radoucit au palais Poniatowski où était organisé un banquet, il s'émerveille à la visite du fort de Wola⁵ : « le peuple y travaillait avec ardeur, le prêtre polonais, la pelle en main, y donnait l'exemple de son patriotisme. Voyant les ministres de la religion animés de tant de dignité, tout m'inspirait des sentiments religieux ».

Action médicale

Au cours du banquet au palais Poniatowski, Léon avait été présenté au médecin-chef, le Lituanien Koskaski chez qui il découvre des « sentiments de la véritable fraternité, où tous sont soldats, le chef tout à tous ; ma mémoire lui conservera toujours des sentiments de haute estime ». Ils visitent ensemble les hôpitaux de Varsovie : « Que de morts et de mourants, que de fléaux à la fois ! La peste et typhus des ennemis, le choléra sévissait avec intensité. Le nombre des médecins était insuffisant à tant de souffrance et de deuil ». Il est affecté à l'hôpital de la garde et y donne satisfaction : « J'ai été heureux de soutenir la réputation de chirurgien français ». Son

dévouement lui vaudra le 21 juin un certificat louangeur du docteur Stakebrand, qu'il conservera dans ses papiers, et le titre de chirurgien-major. « J'étais au faite de mes désirs, le service des hôpitaux dont je n'avais jamais été séparé à Paris me faisait désirer le service des camps, préférant surtout le sifflement des balles aux miasmes putrides des lazarets. Je n'ai jamais été ambitieux, mon désir était de servir la Pologne, pour le grade, soldat ou officier, tout m'était indifférent ».



Verso du passeport de Léonard Grèzes visé jusqu'à son retour en France

Chirurgien major au 8^e lanciers

Il est affecté, avec 1800 francs de frais d'équipement, au 8^e régiment de lanciers, sur la demande de son colonel, « le brave Pivanski », qui l'invite souvent à sa table : « J'acceptai avec peine, désireux que j'étais de vivre avec les médecins qui étaient sous mes ordres, que je voulais traiter en frère et partager avec eux le pénible du service ». Ces égards suscitent des jalousies de ses confrères polonais, malgré l'abnégation des Français : « Nous avons donné l'exemple des garanties d'hommes éduqués. La bonne intelligence aurait dû régner, surtout entre gens de même métier. Notre exemple ne put prévaloir. Indignés de leur lâche conduite, nous nous plaignons ». Antommarchi, ancien médecin de l'Empereur à Sainte-Hélène nommé inspecteur général des hôpitaux, est insulté et ne peut obtenir réparation par un duel, compte tenu de son âge. Indigné, Léon provoque l'un de ses détracteurs : « forcé pour obtenir satisfaction, je frappai de la main le citoyen Keller, médecin juif à ce que je crois, pour pouvoir mieux l'atteindre d'une balle, j'y réussis et mon coup porta bien ». Le médecin général Koskaski fait insérer dans le Journal de Varsovie un article louangeur qui met fin à l'incident : « Tout finit là et pendant la campagne, nous avons fait cas d'eux comme s'ils le méritaient ».

Il envoie les ambulances de son régiment, stationnées au camp de Nowydwor à la forteresse de Modlin et il est présenté au gouverneur, qui le « reçut avec tous les transports d'admiration : ' Que je vous embrasse, il y a si longtemps que je n'ai pressé sur mon cœur le Français, et j'ai servi votre patrie, voyez ! J'aperçois une jambe de bois, il était général à Waterloo⁶ ».

Le colonel l'invite à un repas donné le soir même en l'honneur du médecin français. Celui-ci rendra la pareille le lendemain chez un compatriote, « soldat de la vieille garde ».

⁵ A l'ouest de Varsovie, Wola était le lieu où s'assemblait la noblesse polonaise pour l'élection du roi.
⁶ Le général Sowinski avait une jambe de bois et fut commandant du fort de Wola, non de Modlin. Il n'avait pas servi à Waterloo, de même que la quasi-totalité de l'armée polonaise, rentrée en Pologne en 1814 (J. Straszewicz, *op. cit.*, n° 9).

⁷ Nous corrigeons l'orthographe approximative de Léon Grèzes qui écrit : « Ledenkoski ». Les premiers engagements ont eu lieu le 18 mai 1831. Le commandant en chef de cette attaque était le général Zygmunt Skrzynecki. N'aurait-il pas confondu les deux hommes ?

⁸ La bataille de 1807 entre la Grande Armée et l'armée russe était à Ostrolenka, là où l'armée polonaise va subir de lourdes pertes.

Les engagements précédant la bataille d'Ostrołenka (18 mai 1831)

De Modlin, l'armée polonaise franchit un pont de bateaux sur la Vistule, puis le pont de pierre de la Narew. Le général Ledochowski⁷ passe en revue les troupes, les harangue. « Nous défilons, l'enthousiasme se peint sur toutes les figures, pas un de nous ne doutait de se faire justice d'un Russe... Que d'émotions dans mon âme en promenant mes regards sur une armée de trente mille hommes ! ».

Après une marche de vingt-quatre heures, le contact est pris avec les ennemis. Le 8^e régiment de lanciers polonais coupe la retraite du 4^e chasseurs russe et ramène prisonniers à Modlin son colonel et la moitié de ses soldats. L'armée se dirige ensuite sur Pułtusk, au bord de la Narew, qui rappelle à Léon les souvenirs de l'Empire : « C'est là sur cette esplanade qu'eut lieu cette sanglante bataille du temps de l'Empire, la victoire appartient à nos braves et ils entrèrent en vainqueurs dans cette ville opulente. Nous eûmes les mêmes chances que les Français, trois heures d'un combat opiniâtre, nous fûmes maîtres ».⁸

Puis Léon participe à une expédition victorieuse contre cinq cents Cosaques. Il doit ensuite soigner ses camarades du choléra. Lorsqu'il sera revenu en France, il fera pour les membres du comité de santé de l'arrondissement de Gourdon, où le choléra commençait à sévir, le bilan sanitaire de l'épidémie qui avait frappé l'armée polonaise, en décrivant les symptômes d'après son expérience du 8^e lanciers où 20 hommes furent atteints et furent isolés avec lui dans une maison : 7 moururent rapidement du choléra et 5 de la fièvre typhoïde.

Ostrołenka (26 mai 1831)

Russes et Polonais vont s'affronter, laissons parler le témoin : « Les prisonniers sont escortés à Modlin et l'armée se dirige en remontant le bord sur Ostrołenka. Là fut la bataille la plus meurtrière de mémoire d'homme. L'armée russe comptait trois fois plus de forces que les Polonais. Malgré la différence, nous restâmes maîtres du champ de bataille, nous fîmes des pertes considérables, j'eus un cheval tué sous moi et reçus une balle à la jambe gauche. La nuit survint, on fit traîner, mais à deux heures du matin, le feu recommença, notre régiment fut dangereusement compris et sans le stratagème du général Ledekoski [Ledochowski], nous eussions tous passé au fil de l'épée. Il commande de nous replier vers le pont, l'ennemi nous y poursuit impitoyablement. Je fus atteint d'un coup de lance en pleine poitrine. Le fleuve était déjà franchi et le pont qui avait été miné toujours par la prévoyance du brave général saute au moment où l'armée ennemie nous pressait de près. 5000 hommes russes périrent dans cette affaire ».

Le commencement de la fin de l'indépendance polonaise

« Les malheurs se succédèrent après ces cruelles journées et le Polonais de voir sa chute prochaine. Les nouvelles les plus désespérantes nous arrivaient chaque jour. C'était trahison ici, trahison plus loin, contre-révolution à Varsovie. La majeure partie des chefs de la Pologne cédaient à l'appât de l'or que leur promettait le czar ».

C'est sur ces paroles amères que se termine le récit de Léon Grèzes de Saint-Ours. Il a conservé divers certificats postérieurs, dont un daté de Modlin le 6 octobre, bien

après l'entrée des troupes russes à Varsovie (8 septembre), et contresigné des officiers du 8^e lanciers. Le passeport de retour, visé par le consulat de France à Varsovie, porte la mention des villes où il s'arrête, jusqu'à Strasbourg, le 1^{er} décembre « où l'état sanitaire est parfait », mentionne le maire.

Le retour en France et à une vie bourgeoise

Une lettre d'un compatriote habitant Paris, le marquis de Malleville, rassure son père à Souillac : « Je l'ai trouvé très bien portant, et il m'a paru, dans le peu de temps que j'ai passé avec lui, que ce voyage l'avait formé, et ne pouvait en définitive qu'être fort utile à son instruction et à son avancement sous plusieurs rapports »⁹.



L'armée polonaise, d'après L. Blanc, *Histoire de dix ans*

⁷ 10 décembre 1831. Pierre Joseph, marquis de Maleville (Domme 1778-1832), magistrat et pair de France, dont la famille entretenait avec les Grèzes de Saint-Ours des liens de cousinage et d'amitié depuis plusieurs générations. Le 17 août, en pleine déconfiture de la Pologne indépendante, Jean-Christophe, renseigné par le ministère des affaires étrangères sur son fils, lui écrivait pour lui dire d'« employer tous les moyens honnêtes pour te tirer d'affaire », en se recommandant d'un cousin germain qui avait connu la famille des comtes Jielski pendant les guerres napoléoniennes.

WARSZAWIANKA

Słowa
K. SIENKIEWICZA

Muzyka
K. KURPINSKIEGO

Martiale.

O - to dziś dzień krwi i chwa - ly, O - by dniem wskrze sze nia
był! W gwiaz - dę Pols - ki, O - rzel bia - ly Patr - ząc, lot swój w nie - bo
wzbil. A na dzie ją pod - nie - ca - ny, Wo - la na nas zgór - nych
stron: Powstań Polsko, krusz kaj da - ny, Dziś twój tryumf al - bo zgon.
Hej kto Po - lak, na bag - ne - ty! Żyj swo - bo - do, Pols - ko
żyj! Takim has - lem, cnej pod - nie - ty, Trą - bo na - sza wro - gom
grzmij! Trą - bo na - sza wro - gom grzmij!



Archives départementales de l'Indre
1, rue Jeanne d'Arc - 36000 CHÂTEAUROUX

ISBN - 2-86036-005-0



9 782860 360050

Prix : 10^{€00}

Illustrations de couverture :

- Couverture : Frontispice de la *Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque* de Léonard Chodźko (coll. part.) ; « L'aumône au voyageur », réception chez le comte Bolesław Potocki au château de Niemirow en Podolie (Ukraine) vers 1840 (château de Montrésor)
- 4^{ème} de couverture : Catherine Branicka (château de Montrésor)

Crédit photographique V. Baud - Archives départementales de l'Indre